

# LE PROTOCOLE DE L'INNOCIENCE



# **Le Protocole de l'Innocence**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Seuil Aseptisé	5
Chapitre 2 : L'Homéostasie du Sourire	9
Chapitre 3 : Résonances Somatiques	24
Chapitre 4 : Le Protocole de l'Enfance Idéale	31
Chapitre 5 : Le Clivage du Quotidien	36
Chapitre 6 : La Première Sirène : Mise en Crypte	41
Chapitre 7 : L'Habitation Miroir	45
Chapitre 8 : L'Objet Transitionnel Géant	48
Chapitre 9 : La Carence de Mémoire	52
Chapitre 10 : Le Membre Fantôme	58
Chapitre 11 : Décompensation Mineure	67
Chapitre 12 : L'Abolition du Deuil	77
Chapitre 13 : La Surveillance du Regard-Mère	82
Chapitre 14 : L'Utérus de Béton	85
Chapitre 15 : La Physiologie du Mensonge	89
Chapitre 16 : L'Incorporation du Refoulé	101
Chapitre 17 : Le Bunker : Régression Absolue	108
Chapitre 18 : La Salle des Miroirs Brisés	118
Chapitre 19 : Le Traumatisme Non Nommé	125
Chapitre 20 : La Symbiose Toxique	133

Chapitre 21 : La Peau du Village	137
Chapitre 22 : L'Injonction à l'Idéal	142
Chapitre 23 : L'Effondrement Narcissique	152
Chapitre 24 : Le Choix des Aliénations	156
Chapitre 25 : L'Absorption Finale	165

# Chapitre 1

## Le Seuil Aseptisé

La clé tourna dans le barillet avec un clic sec. Le moteur s'éteignit et le silence s'engouffra dans l'habitacle comme une matière pressurisée. Sarah resta immobile, les mains encore crispées sur le volant. Ses articulations blanchissaient sous la tension. Elle percevait le tic-tac du métal qui refroidissait, chaque craquement sonnait comme une intrusion indécente dans cette stase. À travers le pare-brise, le village se déployait avec une régularité de planche anatomique.

Elle finit par ouvrir la portière. L'air était d'une neutralité désinfectée, dépourvu de ces effluves organiques — terre humide, fumée de bois, décomposition — qui constituent l'identité d'un lieu. C'était une carence totale. Ses poumons cherchaient une texture qui n'existait pas. Elle posa le pied sur le bitume. La chaussée était d'un gris uniforme, sans la moindre fissure, sans la moindre herbe folle. Ce n'était pas une route, c'était un pansement géant appliqué sur la terre.

Les façades s'alignaient avec une courtoisie glaciale. Chaque maison semblait avoir été soumise à une cure de blanchiment, une mise en scène de la pureté destinée à conjurer l'usure. Le blanc des murs n'était pas calcaire, il était lacté, protecteur, évoquant la paroi d'une cellule d'isolement. Les fenêtres, parées de rideaux de voile rigides, ressemblaient à des yeux dont on aurait coupé les paupières. Ici, le chaos de la vie — la sueur, la bave, la mort — n'avait pas droit de cité.

Elle fit quelques pas. Le bruit de ses semelles produisait un impact sourd, immédiatement absorbé par la porosité du décor. Son propre corps lui parut encombrant : une machine bruyante de muscles et de fluides au milieu d'une inertie parfaite. Elle ressentit une légère constriction à la gorge, une nausée familière. Le

village fonctionnait comme un fétiche protecteur, une structure conçue pour prévenir l'effondrement.

Une silhouette apparut à l'extrémité de la rue. Un homme d'un certain âge, vêtu d'un lin beige dont la teinte se fondait dans le crépi des murs. Il tenait un sécateur. Il ne taillait rien. Il maintenait simplement l'outil le long de sa cuisse, dans une posture de repos vigilante. Lorsqu'il tourna la tête, son visage n'afficha aucune surprise. Son sourire était une construction millimétrée, une défense de surface destinée à lisser toute aspérité. Ses yeux restaient fixes, habités par ce vide sidéral où le regard ne cherche plus à voir, mais à maintenir l'ordre.

Sarah sentit une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. Dans cet espace où tout était fait pour abolir le mouvement, sa propre transpiration devenait une preuve de culpabilité. Elle s'arrêta devant une haie de troènes dont chaque feuille semblait avoir été lustrée à la main. L'homme s'approcha lentement. Il n'y avait pas d'agressivité dans son geste, seulement une gravité solennelle.

— Vous cherchez quelqu'un ? demanda-t-il enfin.

Sa voix était blanche, dénuée d'émotion. Sarah ouvrit la bouche, mais le son resta bloqué. Elle regarda les mains de l'homme : elles étaient impeccables, les ongles coupés à vif, sans aucune trace de terre malgré l'outil. C'était une propreté de laboratoire. Ici, on ne cultivait pas des jardins, on entretenait des mausolées.

— La mairie, finit-elle par articuler.

Sa propre voix lui parvint avec une étrangeté métallique. L'homme ne répondit pas immédiatement. Il inclina la tête sur le côté, un mouvement lent, mécanique.

— La mairie est au centre, déclara-t-il d'un ton monocorde. Nous veillons à ce que l'ordre reste à portée de main. On ne laisse rien dépasser. La poussière, c'est le début

de l'oubli.

Il fit un pas de côté. Le sécateur brilla sous la lumière crue. L'acier était poli comme un miroir. Sarah imagina ces lames s'attaquant à tout ce qui osait croître de manière anarchique. Elle reprit sa marche. Sur sa gauche, une fenêtre à l'étage attira son attention. Derrière le carreau, une femme maniait un chiffon de microfibre avec une lenteur métronomique. Elle effaçait une trace que l'œil nu ne pouvait percevoir. Un geste de lissage obsessionnel. Son visage était figé dans une esquisse de sourire, une stabilité de façade qui interdisait toute expression de lassitude.

Sarah s'arrêta devant un vélo d'enfant, d'un rouge saturé, qui reposait contre un muret. Il était debout, sans béquille, comme maintenu par la densité de l'air. Les pneus étaient d'un noir profond, sans une trace de poussière. Elle tendit l'index vers le caoutchouc de la poignée, cherchant la preuve d'une usure, le sel d'une sueur ancienne. Son doigt s'arrêta à quelques millimètres. Toucher cet objet reviendrait à briser une ampoule de stase, libérant des décennies de chagrin compressé. Sa main trembla. Elle s'écarta.

Elle déboucha sur une place circulaire. Au centre, une fontaine déversait une eau si limpide qu'elle semblait immobile, un ruban de verre coulant sans un murmure. Aucun oiseau ne venait s'y abreuver. Le village n'était pas mort, il était maintenu en réanimation constante. Elle posa la main sur le rebord froid. La pierre était d'une douceur telle qu'elle semblait se dérober. Elle ferma les yeux. Dans le noir de ses paupières, elle entendit enfin ce que le silence cachait : le battement de cœur sourd et régulier d'une machine, quelque part sous ses pieds. Une respiration artificielle insufflée à toute la structure.

Elle atteignit la zone administrative. L'architecture y devenait plus tranchante. Les bâtiments adoptaient une esthétique de sanatorium. Elle franchit une arcade de calcaire d'une blancheur aveuglante. L'air y sentait l'ozone et le papier neuf. Sarah s'approcha du bâtiment principal, dont la porte n'était qu'une mince fente verticale

dans une paroi de verre. Sans un bruit, la fente s'élargit. Le verre coulissa avec une fluidité huileuse.

Elle fit un pas dans le hall. Le sol était une résine blanche qui semblait vouloir absorber sa marche. Derrière un bureau de quartz poli, une femme se leva. Son mouvement était décomposé, dépourvu de toute spontanéité. Elle se fondait presque dans le mur. Elle posa ses mains à plat sur le comptoir. Ses ongles étaient coupés ras, sans aucune marque de vie active.

— Vous êtes attendue, dit-elle.

La voix était calibrée pour ne déclencher aucune défense. Elle n'attendait pas de réponse, elle constatait une intégration. Sarah sentit une sueur froide à la base de sa nuque. Le piège de la symbiose se refermait. Elle n'était plus une observatrice ; elle devenait le membre fantôme que cet organisme venait enfin de retrouver. La porte de verre coulissa derrière elle, rétablissant la paroi sans faille de la crypte. Elle était à l'intérieur. Et le silence commença à lui parler.

# Chapitre 2

## L'Homéostasie du Sourire

La semelle de Sarah heurta le pavé avec une netteté qui l'indisposa instantanément. Le silence du village n'était pas une absence de bruit, mais une construction active, une membrane phonique destinée à absorber tout battement de cœur désordonné.

Elle avança de quelques pas, sentant le cuir de ses chaussures peser contre son cou-de-pied. Ses yeux balayaient les façades d'un blanc de craie, froides. Les boiseries étaient peintes d'un bleu pastel si uniforme qu'il semblait avoir été appliqué par une machine plutôt que par une main humaine. Aucune place pour l'écaille, la moisissure ou la moindre trace de vie biologique. Une boule de nerfs familière s'installa au creux de son estomac. Son propre corps reconnaissait la raideur de ce décor avant même que son esprit n'en analyse les contours. Elle s'arrêta devant un muret de pierre sèche, parfaitement jointoyé, où aucune mousse n'osait s'aventurer.

Une femme apparut au détour d'une allée latérale, un sécateur à la main, vêtue d'un tablier de lin d'une propreté suspecte. Ses mouvements étaient fluides, dépourvus de l'hésitation propre à la réflexion spontanée. Elle semblait exécuter une chorégraphie apprise pour maintenir un équilibre visuel dont elle seule connaissait les règles. En apercevant Sarah, elle ne manifesta aucune surprise. Elle pivota lentement sur ses talons.

C'est alors que Sarah vit son sourire. Ce n'était pas une expression de joie, mais un masque affectif, une contraction symétrique des muscles zygomatiques qui ne parvenait pas à atteindre les yeux. Le regard restait fixe, vitreux, comme si la conscience s'était retirée derrière une vitre blindée.

« Bonjour, vous devez être la nouvelle arrivante », dit la femme. Son timbre était modulé pour ne jamais déborder d'une politesse neutre.

Sarah sentit une goutte de sueur froide glisser le long de sa colonne vertébrale. Elle observa la main qui serrait l'outil : les jointures étaient blanches, trahissant une tension que le visage refusait d'admettre. Il y avait là une nécessité défensive palpable, une lutte de chaque seconde contre un effondrement qui semblait toujours imminent. La femme ne clignait pas des yeux, maintenant ce contact visuel vide comme un rempart de normalité. Sarah chercha une faille, un signe de fatigue dans les plis de la peau, mais la surface était lisse, évacuée de toute trace de temps.

« Je m'appelle Sarah », répondit-elle. Sa propre voix lui parut rauque, impure dans cette atmosphère aseptisée.

Elle fit un pas de côté pour briser l'axe de cette confrontation figée. La femme l'imita avec une précision millimétrée, maintenant la distance de sécurité nécessaire à son illusion. Dans le jardin derrière elle, les roses étaient étêtées avec une telle rigueur qu'aucun pétale fané ne souillait la terre noire. Cette gestion maniaque de l'espace fonctionnait comme une barrière contre l'angoisse de la perte.

Sarah sentit l'air se raréfier, une impression d'asphyxie qui l'obligea à forcer son inspiration. Elle remarqua alors, sur le rebord d'une fenêtre voisine, un ours en peluche posé derrière la vitre. Son regard de plastique semblait être le seul témoin sincère de la pathologie qui étouffait le village. L'immobilité de la femme, son sourire maintenu comme une couche de cire, n'était pas un accueil, mais une mise en crypte du dialogue.

Sarah baissa les yeux vers le sécateur. La lame brillait sous un soleil qui, ici, semblait n'avoir aucune chaleur, seulement une fonction d'éclairage clinique. Elle comprit que chaque geste n'était qu'une brique supplémentaire dans le mur du déni, un rempart érigé contre le souvenir de ce qui avait été arraché.

Le métal de l'outil s'entrechoqua dans un bruit sec, une ponctuation tranchante qui sembla recoudre instantanément la déchirure provoquée par la voix de Sarah. La femme resta immobile, le buste légèrement incliné, traitant l'information du nom comme une donnée qu'il fallait d'abord décontaminer. Ses doigts d'une pâleur de craie se desserrèrent avec une lenteur calculée.

Un pétale de rose, pourtant encore vigoureux et d'un rouge insolent, glissa de la haie pour échouer sur le gravier beige. Aussitôt, le bras de la femme s'abaissa dans un mouvement pendulaire, dépourvu de toute fluidité organique. Elle ramassa le fragment végétal entre son pouce et son index, ses gestes évoquant la précision d'un automate programmé pour l'éradication du désordre. Sarah observa cette micro-intervention, sentant une contraction acide au creux de son estomac.

« Le calme est notre bien le plus précieux, Sarah », murmura enfin la femme. Son prénom, dans cette bouche, sonna comme un diagnostic posé sur une plaie ouverte.

Elle fit un geste vague vers l'enfilade des maisons identiques qui bordaient l'avenue. Les ombres des arbres étaient découpées sur le bitume avec une netteté de scalpel. Sa main, protégée par un gant de fil blanc d'une propreté d'abstraction, flotta un instant avant de retomber contre sa cuisse avec une mollesse de tissu mort.

Sarah fit un pas en avant, éprouvant une résistance physique, une densité de l'air presque liquide qui semblait vouloir la repousser vers les limites du village. L'odeur de la rue était celle d'un bloc opératoire après l'ozone : une absence de senteur si radicale qu'elle en devenait agressive pour les sinus. Dans ce vide olfactif, Sarah percevait l'écho de son propre rythme cardiaque, une pulsation biologique qu'elle jugeait soudain indécente, trop bruyante pour ce sanctuaire.

Quelques mètres plus loin, un homme apparut sur le seuil d'une demeure au crépi immaculé. Il tenait un arrosoir en zinc dont le bec ne laissait échapper aucune goutte,

mais il parcourait ses jardinières avec une application dévote, simulant un soin nourricier là où tout était déjà figé. Ses yeux ne quittaient pas le rebord de la fenêtre, ignorant Sarah avec une force d'exclusion qui n'était pas de l'impolitesse, mais une nécessité de survie. S'il l'admettait, il risquait d'introduire la variable du temps et de la finitude.

Sarah sentit une légère nausée monter. Elle reconnut ce mécanisme de scission, cette capacité à nier la réalité pour ne pas s'effondrer sous le poids d'un deuil impossible à digérer. La femme au sécateur reprit sa position initiale, le dos tourné, ignorant la présence de Sarah comme une interférence passagère.

Sarah resta là, les pieds ancrés dans le gravier qui ne crissait même pas, prisonnière d'une scène où chaque objet — du jouet délaissé au volet clos — servait de fétiche contre l'angoisse. L'ours en peluche, derrière la vitre, continuait de fixer le vide, témoin muet de cette symbiose où l'on préférerait la mort de l'âme à la douleur de la vie.

Elle déplaça son poids, et le léger crissement de sa semelle lui parut d'une insolence insoutenable. L'homme ne tressaillit pas. Son bras droit, tendu selon un angle immuable de quarante-cinq degrés, maintenait l'arrosoir au-dessus d'un massif de bégonias si denses qu'ils semblaient sculptés dans une matière inconnue.

C'était une chorégraphie du vide. Sarah s'approcha du muret de pierre, ses mains enfoncées dans les poches pour masquer leur tremblement. Elle observait la nuque de l'homme, une peau tannée parsemée de taches de vieillesse, mais dont la raideur évoquait une crispation musculaire chronique.

— Il fait une chaleur inhabituelle pour la saison, n'est-ce pas ? lança-t-elle. Sa voix sonnait fluette dans cet air sans résonance.

L'homme ne répondit pas immédiatement, prolongeant son geste jusqu'à l'épuisement

de la fiction. Il finit par poser le récipient avec une précision de joaillier. Il se tourna enfin. Son visage était un masque d'une sérénité terrifiante, un lissage de toutes les aspérités. Ses yeux bleus ne se fixèrent pas sur ceux de Sarah, mais sur un point situé juste au-dessus de son épaule.

— Ici, le changement n'a plus prise, répondit-il d'une voix monocorde, dépourvue d'inflexions. Nous maintenons la clarté. C'est un travail de chaque instant.

Il lissa son tablier de toile brune, un geste de réajustement qui semblait lui redonner une contenance. Sarah sentit une pression s'exercer contre ses tempes. Il n'y avait aucune haine dans son regard, seulement une absence de place pour l'autre. Elle nota la présence d'un tricycle rouge sur la pelouse voisine. L'objet brillait d'un éclat neuf, ses pneus sans trace de boue, comme s'il n'avait jamais servi qu'à meubler la mise en scène d'une enfance évacuée de sa substance charnelle. L'homme suivit son regard vers le jouet. Un bref tressaillement agita sa paupière gauche, une micro-convulsion qu'il réprima aussitôt.

— Les enfants dorment, ajouta-t-il.

Le mot flotta entre eux avec une lourdeur de plomb. C'était un postulat nécessaire au système. Sarah fit un pas de côté pour briser l'axe de son regard, mais l'homme pivota d'un bloc, verrouillant l'accès à sa demeure. Elle percevait maintenant, derrière la vitre impeccable, une ombre qui passait et repassait dans le salon. C'était un mouvement de va-et-vient, le rythme lancinant d'une personne qui berce un vide.

La nausée de Sarah s'intensifia. Le village n'était pas un décor, c'était une prothèse collective. Elle recula lentement. L'homme reprenait son arrosoir vide. Il ne la regardait déjà plus. Il était redevenu une pièce du mécanisme, une cellule de cet organisme pétrifié qui préférait la stase à la décomposition.

Au loin, le tintement d'une cloche se fit entendre, un son cristallin, froid, qui ne

marquait pas l'heure mais le début d'un nouveau cycle de surveillance. Le Bunker dominait la vallée, gris et massif. Sarah se sentait aspirée par cette inertie, une tentation d'abandonner la fatigue de l'identité pour la paix du symptôme partagé. Elle continua de marcher, l'estomac noué par cette faim acide qui ne trouvait aucun aliment dans ce monde de plastique. Chaque fenêtre était un œil clos, protégeant l'illusion d'une vie qui, à force d'être préservée, avait fini par s'éteindre tout à fait.

Elle s'engagea dans l'Allée des Primevères. Le bitume ici ne présentait aucune de ces fissures où l'herbe parvient habituellement à s'insinuer. À sa droite, une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue d'un tailleur de lin d'un blanc clinique, brossait énergiquement les coussins d'un canapé d'osier. Le geste était répétitif, acharné, visant à maintenir une stabilité du décor par l'action. Sarah s'arrêta, l'odeur de lavande synthétique lui irritant les muqueuses. Elle sentit ses propres muscles intercostaux se figer.

La femme releva la tête. Son visage n'était pas ridé par l'âge, mais sculpté par une tension constante, une armature invisible maintenant les traits dans une expression atone. C'était le sourire paradigmatique du village : un artifice esthétique destiné à combler le vide.

— Bonjour, dit Sarah.

La femme ne répondit pas immédiatement, ses doigts s'attardant sur la texture du tissu avec une sensualité déplacée. Elle posa finalement sa brosse avec une précision de chirurgien.

— Le soleil est à sa place, murmura-t-elle enfin.

Ses yeux semblèrent scanner Sarah à la recherche d'une anomalie, d'une tache sur ce tableau toxique. Cette phrase n'était pas météorologique, mais une validation de leur rempart contre l'effroi. Sarah s'approcha du garde-corps. Elle remarqua, posé sur le

rebord de la fenêtre, un bol de cerises en céramique vernie. Les fruits étaient d'un rouge trop profond, imitant une luxuriance qui ne connaîtrait jamais le flétrissement.

C'était une manière de posséder la vie par le figement. La nausée de Sarah se mua en une brûlure gastrique diffuse. Elle se souvint d'un silence similaire en clinique : le poids d'un patient dont la structure psychique est si fragile qu'un simple mot peut tout briser. Ici, le vide s'était logé dans les interstices, entre les battements de cœur de cette femme qui attendait que l'intruse se dissolve.

— Je cherche le centre de soins, articula Sarah, tentant d'introduire un besoin organique dans cet espace en crypte.

La femme inclina la tête comme une poupée de porcelaine.

— Ici, on ne soigne que les jardins. L'intérieur est déjà accompli.

Le mot résonna avec une lourdeur de diagnostic définitif. Dans ce système, le soin était perçu comme une agression. La femme reprit sa brosse d'un geste sec. Le chuintement du crin sur le tissu reprit son cours, signal de fin de non-recevoir. Sarah se détourna, sentant le regard de l'autre peser entre ses omoplates. Le village l'observait désormais par mille fenêtres closes. Plus loin, l'ombre du Bunker s'étirait sur la place centrale, tel un gnomon colossal marquant l'heure d'une éternité sous cloche.

Les semelles de Sarah produisaient un claquement sec, immédiatement absorbé par la porosité des façades. Pas d'écho. L'air était saturé d'un liant invisible destiné à étouffer toute dissonance. Elle s'arrêta devant une grille noire, observant un homme agenouillé devant des bégonias. Il dégageait une feuille jaunie comme s'il procédait à l'excision d'un tissu mort. Ses doigts pâles effleuraient le terreau sans jamais se salir, maintenant une distance hygiénique avec la matière.

L'individu redressa le buste dans un déploiement segmenté de ses articulations. Le sourire qu'il adressa ne naquit pas dans le regard, mais s'activa mécaniquement sur ses lèvres. Ses yeux restaient deux billes de verre délavé. Le derme de son visage ne présentait aucune ride d'expression, aucun sillon creusé par le doute. C'était une armure affective. Sarah sentit une crispation diaphragmatique, ce vertige de dépersonnalisation qui précède l'évanouissement.

— Il fait un temps étrangement stable, murmura-t-elle.

L'homme inclina le buste, la main suspendue au-dessus de son outil.

— La stabilité est une conquête. Nous avons appris à filtrer les courants d'air. Le jardin ne souffre aucune variation.

Sa voix possédait une absence de ton qui renforçait l'impression d'une réponse immunitaire standardisée. Il reprit sa tâche, le clic-clac du métal devenant le seul métronome de la scène. Sarah remarqua que le gazon semblait avoir été peigné. Le gouffre entre ce monde et la réalité biologique qu'elle portait — sa sueur, son pouls irrégulier — devenait une frontière physique quasi infranchissable.

Elle reprit sa marche vers la place centrale, là où le Bunker projetait son ombre monolithique. Cette structure de béton brut, sans fenêtres, agissait comme le noyau dur de leur défense. C'était le lieu de la conservation pure où l'on entreposait ce qui ne pouvait plus être métabolisé : la vérité de la perte. À mesure qu'elle s'en approchait, le silence se densifiait, devenant une buée froide sur sa peau. Elle éprouvait une sensation de membres lourds, comme si elle se transformait elle-même en statue à force d'observer cet ordre pétrifié.

Chaque fenêtre était parée de rideaux en dentelle rigide, des barrières de gaze permettant de voir sans être vu. Une petite fille, assise sur un muret à l'angle d'une ruelle, ne bougeait pas. Elle portait une robe de velours bleu et tenait une poupée dont

le visage était sa réplique exacte. Ses mains jointes ne manifestaient aucune impulsion motrice. Elle regardait le Bunker avec une intensité dénuée de curiosité. L'enfant ne jouait pas ; elle incarnait une fonction. Elle validait l'absence de mort.

Sarah s'approcha, ses pas ralentis par une soudaine lassitude musculaire. Elle voulait poser une question pour briser ce gel, mais sa gorge resta sèche, serrée par la crainte de voir le visage de l'enfant se briser comme une glace fine.

La semelle de Sarah heurta une irrégularité du pavage. L'enfant ne tressaillit pas. Ses pupilles, fixes malgré la clarté, restaient ancrées sur la paroi rugueuse du béton. Sarah sentit une pointe d'acidité monter dans sa gorge. La cage thoracique de la petite semblait maintenue dans une apnée volontaire pour étouffer tout sursaut de vie.

Elle s'immobilisa à moins d'un mètre. L'odeur de la petite était celle du talc et de la lessive, un parfum chirurgical oblitérant toute humanité. Sarah observa les mains de l'enfant : elles serraient la poupée avec une telle intensité que les jointures viraient au blanc cireux. C'était une fusion nécessaire pour colmater une faille béante. La poupée, avec son sourire de porcelaine, servait de suppléance psychique. Elle était le garant de la permanence, un double qui ne risquait ni de grandir, ni de mourir.

Sarah tendit lentement la main. Elle voulait vérifier la température de cette peau qui semblait avoir la texture du plâtre frais. L'air entre elles paraissait chargé d'une résistance invisible.

— Bonjour, murmura Sarah. Sa propre voix lui parvint comme un écho trop lourd.

Le visage de la fillette pivota lentement. Ce n'était pas fluide, mais une succession de micro-ajustements. Lorsqu'elle croisa enfin le regard de Sarah, le sourire de l'enfant s'étira. Ce n'était pas de la joie, mais une mise en conformité immédiate. Un sourire-écran. Ses yeux restaient des puits d'absence.

L'enfant ouvrit la bouche. Ses dents étaient trop blanches, sans usure, comme si elles n'avaient jamais mordu dans la réalité. Elle ne répondit pas, mais inclina la tête. Dans ce silence, Sarah entendit le bourdonnement sourd provenant du Bunker, une vibration basse fréquence s'accordant au rythme cardiaque ralenti de la fillette.

C'était une confrontation entre sa soif de vie, désordonnée, et ce grand froid mental où l'on préfère la pierre à la douleur. Le vent fit bruissier les feuilles des arbres taillés, un son sec, semblable à du papier froissé. Tout n'était qu'un décor destiné à contenir une angoisse prête à déborder.

Sarah déplaça son poids, et le frottement de ses semelles sur le béton brossé lui parut obscène. L'enfant ne cillait pas. Ses pupilles trahissaient une mise en veille du système. Sarah nota la préhension tétanique des doigts sur le plastique. C'était une suture. Si l'on arrachait cet objet, le moi de l'enfant s'éparpillerait comme du sable.

Une ombre s'allongea soudain sur le pavé. Un homme, vêtu d'un pull en cachemire bleu spectral, venait de s'arrêter. Il tenait un sécateur aux lames chromées, sans trace de sève. Son visage était un masque de cire où le sourire maintenait les tissus en place.

— Elle apprécie votre présence, dit l'homme. Sa voix n'avait aucune harmonique grave.

Il n'avait pas posé de question. Sarah observa sa main libre, aux ongles coupés ras, sans la moindre lunule visible. Elle perçut son odeur : talc et ozone, l'arôme d'un bloc opératoire. Rien n'exprimait l'hostilité ; il y avait seulement cette disponibilité vide, une scission fonctionnelle permettant d'interagir sans jamais laisser l'autre pénétrer son périmètre.

— Je cherchais mon chemin, répondit Sarah. Sa voix lui sembla impudique dans cette clarté.

L'homme inclina la tête avec une exactitude millimétrique. Il ne regarda pas Sarah dans les yeux, fixant un point au-dessus de son arcade sourcilière. La fillette commença alors à balancer le buste d'avant en arrière. C'était un mouvement rythmique pour s'apaiser, s'accordant à la vibration souterraine du béton.

Sarah sentit une pression sur ses tempes, son propre cerveau tentant de se synchroniser avec cette cadence. L'homme leva son sécateur et coupa une feuille imaginaire sur une branche saine. Le claquement fut le seul signal autorisant la suite.

— Le chemin est une notion relative ici, murmura-t-il. Nous préférons le maintien de l'état. Vous voyez comme elle est calme ? Le calme est notre seule devise.

Il désigna la petite du bout de son outil. Sarah vit alors qu'un mince filet de salive commençait à perler au coin des lèvres de l'enfant, sans que son sourire-écran ne fléchisse. Cette défaillance physiologique était la seule chose réelle. Pourtant, l'homme ne fit aucun geste pour l'essuyer ; reconnaître la salive, c'eût été admettre la porosité du corps. Il continua de sourire, tandis que Sarah sentait le froid du sol remonter le long de ses chevilles. Elle fit un pas en arrière, mais l'espace derrière elle semblait s'être densifié.

L'homme lissa le revers de sa veste. Ses doigts exsangues possédaient la stabilité artificielle des automates. Sarah fixa l'articulation de son pouce, observant la peau translucide sous laquelle aucune veine ne semblait pulser.

— Vous ne devriez pas vous focaliser sur les détails organiques, dit-il. Ils sont... polluants.

Il parlait de la salive. La gouttelette finit par s'écraser sur le col en dentelle. L'impact fut silencieux, mais résonna comme un coup de tonnerre. La tache s'étendit, trahissant la réalité d'un corps qui sécrète malgré l'interdit. L'enfant ne réagit pas, son

balancement s'accroissant. Elle portait le symptôme pour que l'adulte maintienne son illusion.

Sarah déglutit, l'acidité de sa peur tapissant son œsophage. Rien ne fanait ici ; la mort n'était pas un processus, mais un oubli effacé du système. L'homme fit glisser son outil le long de sa jambe, le métal siffleur contre le tissu. Ce bruit déclencha chez Sarah une réponse violente : ses mains devinrent moites, et un vertige commença à l'isoler.

— Qu'est-ce que vous protégez vraiment ? demanda-t-elle, sa voix trébuchant.

La question resta suspendue comme un objet contondant dans une vitrine. L'homme ne sursauta pas, mais son sourire se figea davantage. Ses yeux d'acier brossé devinrent deux miroirs opaques. Il s'approcha sans que le haut de son corps ne bouge, glissant sur un rail invisible.

— Nous ne protégeons rien, répondit-il. Nous maintenons la permanence de l'objet. La curiosité est une fuite, Mademoiselle. Une faille dans votre rempart.

Il leva la main vers le visage de Sarah pour un geste de lissage, comme s'il voulait effacer les rides qui trahissaient son trouble. Elle se figea. Le contact ne vint pas, sa main s'arrêtant à quelques millimètres, mais elle sentit le rayonnement froid qui s'en dégageait. À cet instant, la fillette arrêta son balancement et fixa Sarah. La petite bouche s'ouvrit, laissant entrevoir une langue rose, trop vivante, et un bourdonnement basse fréquence monta de sa gorge.

C'était le chant d'une humanité qui avait choisi de se pétrifier pour ne plus pleurer. Sarah sentit ses paupières s'alourdir, son cœur ralentir pour se calquer sur cette cadence mortifère. Les murs des maisons semblaient se rapprocher, enserrant le jardin.

Le bourdonnement s'intensifia. Sarah sentit ses trapèzes se durcir. L'homme observait la dilatation de ses pupilles avec la curiosité neutre d'un entomologiste.

— Vous tremblez, observa-t-il. C'est une décharge inutile. Une tentative d'expulser ce que vous ne parvenez pas à lier.

Il inclina la tête. Sarah baissa les yeux vers la lame. Elle y vit le reflet de la pelouse, d'un vert terrifiant. Elle aurait voulu crier pour vérifier si le son pouvait rayer ce décor, mais sa gorge était tapissée de l'odeur de talc.

La fillette fit un pas vers elle, ses chaussures vernies claquant avec une netteté qui résonna dans le ventre de Sarah. L'enfant déplaçait son centre de gravité sans désir spontané. Sarah sentit une nausée monter, son corps réclamant la fuite tandis que son esprit s'enfonçait dans la léthargie.

— Regardez la lumière sur le crépi, murmura l'homme. Elle ne change jamais. Le deuil n'est qu'une mauvaise gestion de la mémoire. Ici, nous avons colmaté les brèches.

Il fit enfin un pas en arrière. L'effet fut inverse : Sarah se sentit aspirée vers l'avant. Elle dut ancrer ses talons dans le gravier pour ne pas s'effondrer. Les pierres crissèrent violemment dans ce silence. La fillette tendit alors la main et saisit sa veste. Le contact fut léger, mais Sarah perçut une absence totale de pouls. Les doigts étaient frais, dépourvus de rugosité.

Le ciel d'opale semblait s'être abaissé, pesant sur les toits. Sarah chercha une faille, une herbe folle, mais le village n'était qu'une immense surface de projection pour un idéal inattaquable. Elle se demanda si elle n'était pas déjà incorporée. L'homme scrutait sa moindre micro-expression comme on surveille un électrocardiogramme.

— Vous cherchez la sortie ? dit-il avec une douceur de lame de rasoir. Mais la sortie

supposerait un extérieur. Restez. Nous allons vous aider à trouver votre propre silence.

La fillette lâcha la veste et commença à tourner sur elle-même. Sa robe bruissa comme un pansement qu'on retire. Le bourdonnement se mua en un sifflement cristallin qui lissait les dernières aspérités de sa conscience. Sarah regarda ses mains : elles lui parurent étrangères, deux objets de chair égarés dans la porcelaine. Elle essaya de se souvenir du goût du café, du bruit d'une dispute, mais ces images s'évaporaient.

Elle voulut reculer, mais ses articulations semblaient coulées dans le ciment. Elle baissa les yeux. Une minuscule fourmi s'égarait sur son cuir verni, seul désordre dans ce tableau. Sarah la fixa avec une intensité de naufragée. L'homme fit un pas de côté.

— Vous ressentez cette lourdeur ? C'est le signal que vous vous détendez enfin, expliqua-t-il. Ici, vous pouvez cesser d'être une sentinelle. L'enfant est en sécurité. Tout est permanent.

L'enfant posa sa paume contre le ventre de la jeune femme. La sensation fut celle d'un marbre tiède. Sarah sentit une onde de froid engourdir son diaphragme. Elle tenta d'articuler un refus, mais sa langue était trop épaisse.

— La mémoire est une blessure que nous avons suturée, reprit l'homme en posant une main sur son épaule.

La pression semblait vouloir l'ancrer définitivement, la transformer en statue de jardin. Il commença à la guider vers la porte d'une bâtisse aux fenêtres sombres. Sarah se laissa mener, ses talons dessinant deux sillons immédiatement gommés par le vent. À chaque pas, une image de son passé s'effaçait, laissant une sensation de propreté absolue.

Ils arrivèrent sur le seuil. L'obscurité à l'intérieur était utérine. L'homme s'effaça pour la laisser pénétrer dans le vestibule où flottait l'ozone. Avant que la porte ne se referme, Sarah jeta un dernier regard vers la place. La fillette était retournée à son jeu, immuable, sous une lumière d'une fixité pathologique.

— Bienvenue dans l'équilibre, murmura l'homme derrière elle.

Le dé clic de la serrure fut le dernier son. Dans la pénombre, Sarah sentit son pouls s'aligner sur la vibration sourde du bâtiment. Elle n'était plus une intruse ; elle était une cellule saine enfin intégrée au grand corps du déni. À l'étage, un gémissement étouffé l'invitait à monter vers le cœur du bunker, là où le temps n'avait plus aucune prise sur la chair.

# Chapitre 3

## Résonances Somatiques

La place centrale s'ouvrait comme une plaie opératoire, propre, sans aucune adhérence. Sarah s'arrêta à la lisière des pavés beiges. Leurs jointures étaient si régulières qu'elles semblaient tracées au scalpel. Au centre, la fontaine n'était pas un monument, mais une fonction technique. L'eau y coulait avec une régularité de métronome. C'était un flux lisse, dépourvu de bulles d'air, tombant dans un bassin d'un bleu d'émail. Elle observa le jet central : une colonne liquide parfaitement verticale dont le sommet se recourbait avec une souplesse de membre articulé. Le silence n'était pas une absence de bruit. C'était une mise sous vide. Chaque son semblait immédiatement absorbé par la porosité des façades.

Sarah sentit une première crispation au creux de l'estomac. Ce n'était pas une douleur, mais une pression sourde, une intrusion de l'espace dans son système nerveux. Elle porta la main à son plexus. À travers le tissu de sa veste, elle sentit son cœur battre trop vite. Ses doigts étaient froids. Elle fit un pas. L'odeur l'atteignit : un effluve de chlore chirurgical, sans aucune trace de minéralité. C'était l'odeur d'un lieu qui refuse de vieillir. L'eau ne vivait pas ; elle était maintenue en survie artificielle par des pompes invisibles.

Une femme traversa la place en poussant un landau. Les roues étaient silencieuses. Elle ne marchait pas, elle glissait. En passant près de Sarah, elle inclina la tête. Un sourire symétrique figeait ses traits. Sarah voulut répondre, mais sa gorge se serra. Ce décalage entre la forme humaine et le vide émotionnel provoqua une remontée acide. La nausée gagna son œsophage. Elle fixa le fond du bassin. Les carreaux de céramique y étaient d'une blancheur aveuglante, sans la moindre trace d'algue. La biologie semblait bannie.

Le vertige la saisit lorsqu'elle remarqua une faille : une petite fissure sur le rebord de la margelle. C'était la seule erreur du décor. Sarah s'approcha. Ses pas résonnèrent avec une clarté indécente dans le vide de la place. Elle tendit l'index et effleura la pierre froide. Elle ne fut pas rassurée. Au contraire, le contact déclencha une sensation de déjà-vu qui venait de ses muscles, de sa peau. Elle avait toujours fait partie de cette structure. Elle était un membre fantôme que le corps social s'efforçait d'ignorer. Son estomac se contracta. Elle s'appuya contre la pierre. L'humidité aseptisée imprégna sa paume.

La fontaine n'était plus un objet. Elle devenait un organe. Un cœur battant à l'extérieur du corps, régulant un deuil inavouable à travers les veines de la cité. Sarah ferma les yeux. Le bruit de l'eau continuait de marteler son crâne. Elle n'était pas une visiteuse. Elle était la brèche que le système tentait déjà de cicatrifier.

La pulpe de son index s'enfonça de quelques millimètres dans la rainure. Le calcaire aurait dû s'effriter. Au lieu de cela, la pierre opposa une résistance élastique. Sarah retira brusquement sa main. Une trace livide marquait sa peau. L'eau continuait son cycle imperturbable, sans jamais éclabousser les bords. Ce n'était pas le clapotis d'une source, mais le murmure d'une machine à dialyse. Elle s'arrêta de respirer. L'air était trop pur, comme passé par un filtre invisible.

Elle regarda les toits. Les tuiles rouges étaient d'une uniformité suspecte. Une pression s'exerça sur ses tempes. Sa nausée se mua en une sensation d'encombrement, comme si elle avait avalé un objet trop lourd. Elle se pencha sur le miroir d'eau. Son reflet lui parut dissocié. Ses yeux ne clignaient pas en même temps que les siens. Dans ce bassin, la profondeur n'était qu'une illusion d'optique. Il n'y avait pas de vase, seulement une limpidité pathologique.

Un vieil homme apparut à l'autre bout de la place. Il tenait un arrosoir vide. Il effectuait une boucle, ses semelles de gomme ne produisant aucun frottement sur le

pavé. Lorsqu'il croisa le regard de Sarah, il ne manifesta aucune curiosité. Ses ongles étaient d'une propreté clinique. Une goutte de sueur froide glissa entre les omoplates de la jeune femme. Le silence de la ville n'était qu'une mise en veille des fréquences qui auraient pu trahir une panne. Elle se demanda si, en criant, elle briserait cette stase de verre.

Sarah remarqua un fil tiré sur sa manche, un petit résidu de laine noire. Elle tira dessus, mais le fil résistait, s'étirant sans rompre. C'était le seul détail désordonné de son être. Ses doigts se crispèrent à nouveau sur le rebord de la fontaine. Elle cherchait la fissure. Elle avait besoin de prouver qu'il existait encore une réalité capable de pourrir.

L'index de Sarah suivit la jointure entre deux blocs. La pierre avait l'onctuosité des objets trop souvent caressés par des mains anxieuses. La surface était dure et tiède. Une température régulée mécaniquement. Elle appuya plus fort, espérant une douleur, mais le calcaire semblait absorber la pression.

Le vieil homme s'arrêta à trois mètres d'elle. Il marqua une pause qui n'avait rien d'une hésitation. Ses yeux, d'un bleu délavé, flottaient sur le visage de Sarah sans se fixer. Il inclina son arrosoir au-dessus de bégonias parfaits. Rien ne sortit du goulot. L'homme maintint la position dix secondes, le bras rigide. Il mimait le geste avec une précision de métronome. Sarah comprit avec effroi que ce n'était pas de la sénilité. C'était un rituel destiné à colmater le vide.

L'acidité lui brûla la gorge. Elle se redressa. Ses vertèbres craquèrent dans le silence. Le bruit fut une obscénité, une effraction biologique. Le vieil homme redressa son arrosoir et esquissa un sourire qui ne sollicitait que ses muscles zygomatiques. Sarah recula. Ses talons produisirent un impact sourd, comme si le sol était doublé de feutre pour étouffer toute protestation.

Elle tâta sa carotide. Son sang, au moins, conservait sa turbulence. Son pouls était

saccadé, en rupture totale avec le jet d'eau. La fontaine était une économie psychique mise en scène : rien ne se perdait, rien ne se créait. Tout était maintenu dans une immobilité mortifère. Si elle restait là, ses pieds finiraient par s'amalgamer au mortier. Sa chair deviendrait une extension de l'architecture.

Une brise légère se leva. Elle ne transportait aucun pollen, aucune odeur de terre. C'était un air recyclé. Le vieil homme reprit sa marche. En passant à côté d'elle, il déplaça un air qui sentait la lavande synthétique. Sarah fixa le fond du bassin. Elle crut voir une ombre passer sous la surface. Quelque chose de lourd. Quelque chose de sombre. Son cœur manqua un battement. Elle se pencha davantage, les mains agrippées au rebord, le visage à quelques centimètres de l'eau.

Son reflet n'était plus une image, mais une incrustation étrangère. Ses pupilles semblaient aspirer la lumière. Elle resta immobile, la nuque tétanisée. L'ombre stagnait maintenant juste au-dessus des carreaux de faïence. C'était une tache d'un bleu profond, oscillant avec une lenteur de méduse. Ce n'était pas un détrit. C'était une anomalie. Son esprit voyait ce que le village cachait.

Elle ouvrit la bouche pour respirer. Le goût de l'ozone envahit son palais. Métallique. Sec. À ce moment, l'ombre au fond du bassin se contracta. Sarah recula d'un coup. Ses poumons se bloquèrent. Elle savait que cette masse informe était le noyau de vérité du village. Le déchet qu'aucune pompe ne pourrait évacuer. Ses doigts griffèrent le rebord tandis que la fontaine continuait de chanter son hymne à la stase.

Le vieil homme s'arrêta à nouveau. Il s'inclina vers une bordure de fleurs. Son geste de verser l'eau était une chorégraphie apaisante. Le liquide s'écoulait en un filet argenté, rejoignant la terre avec un chuintement étouffé. Le village absorbait tout. Les cris. Les conflits.

Sarah observa les mains de l'homme. Elles étaient tachées par l'âge, mais les ongles restaient d'une propreté clinique. Aucune sueur sur son front. Aucune fatigue. Il

n'était qu'un rouage dans la machinerie du gel affectif. L'ombre violette dériva vers le centre de la vasque. Sarah imaginait, sous la faïence, des canalisations complexes charriant les restes que les habitants refusaient de traiter.

Elle fit un pas vers le jardinier. Ses jambes semblaient ancrées dans une substance visqueuse. Sa main gardait l'empreinte de la tiédeur artificielle. Le vieillard se tourna enfin, mais son regard traversa le visage de Sarah. Il fixa un point derrière son épaule. Ses iris étaient d'une couleur de porcelaine ancienne. Il ne manifestait aucune hostilité, seulement une incapacité biologique à reconnaître l'autre.

Il souleva son arrosoir. Le métal produisit un grincement de pivot mal huilé. Sarah observa sa pomme d'Adam. Elle oscillait sous la peau parcheminée. Il avalait continuellement le trop-plein d'une angoisse sans nom. Les façades parurent se resserrer autour d'elle. Sarah recula encore. Dans le bassin, l'ombre violette toucha le rebord. Elle crut voir la forme d'une petite main d'enfant dont les doigts griffaient la paroi.

L'image resta imprimée sur sa rétine. La main n'était sans doute qu'un jeu de lumière, mais elle en percevait la fragilité des os. L'air s'épaissit. Le silence devint une présence solide. Le vieillard déplaça son arrosoir avec une lenteur métronomique. Il ne regardait pas l'eau. Une perle restait suspendue à la pointe d'une feuille, refusant de tomber. La tension superficielle était excessive.

Sarah sentit la pierre passer d'une froideur minérale à une chaleur organique. Elle voulut retirer ses mains, mais le mouvement fut laborieux. Le vieillard pivota sur ses talons. Il n'y avait pas de haine, seulement le maintien d'un équilibre où l'intrus doit être ignoré.

Elle fixa l'eau. Le liquide semblait posséder une densité d'huile. Elle sentit le battement de son sang dans ses doigts. Le vieillard posa son arrosoir. Le bruit fut absorbé par l'atmosphère. L'homme croisa ses mains sur son tablier. Ses gants étaient

parfaitement secs. Ici, on ne se salissait pas. On n'existait que dans l'épure.

Sarah plongeait l'index dans l'eau. Le froid fut une morsure nette. Des rides circulaires se propagèrent vers les bords. Une odeur de vase ancienne remonta jusqu'à elle. C'était le goût du refoulé. Sous la surface, la forme nacrée semblait l'appeler. Sarah sentit une goutte de sueur glisser sur sa tempe. Une trace de sel monstrueuse dans cette perfection.

Elle s'accroupit. Sous la pellicule cristalline, elle vit une phalange. Un fragment blanc de craie. L'objet ne bougeait pas. Il était déposé là, au centre de ce cœur monumental. La nausée devint une masse solide. Elle aurait voulu crier, mais sa gorge était verrouillée. Elle plongeait sa main plus profondément. Le froid engourdit son poignet. Elle chercha à atteindre la chose.

Sa manche s'imbiba. Le contact poisseux provoqua un frisson. Sarah ne respirait plus. Sa main descendit jusqu'à rencontrer l'aspérité. Le contact était glissant. Une pellicule de vie recouvrait la dureté du calcaire. Sous la pression de ses doigts, la chose sembla céder d'un millimètre. Une souplesse de cartilage.

Le grattement du sécateur s'arrêta. Le silence muta en une pression physique. Sarah ne se retourna pas. Elle perçut le déplacement de l'air. Le vieillard s'était redressé.

— On ne devrait pas remuer le fond, dit une voix sans timbre.

Sarah ne retira pas son bras. L'inhibition la clouait au sol. Elle sentit la présence de l'homme.

— Le filtre est sensible, continua-t-il d'un ton monocorde. Si vous déplacez les sédiments, le mécanisme va s'étouffer. Et si le cœur s'arrête, comment voulez-vous que nous respirions ?

La vase exerça une succion sur ses doigts. Sarah sentit une larme froide glisser sur sa joue. Sa main ne tenait plus un fragment : elle était tenue par lui. Une force invisible la tirait doucement vers le bas, vers l'utérus de béton. Elle ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Le vieillard ne la surveillait pas pour l'empêcher de voir. Il s'assurait simplement qu'elle finisse, elle aussi, par faire partie du décor.

# Chapitre 4

## Le Protocole de l'Enfance Idéale

Le gravier de l'aire de jeux ne crissait pas. Il avait été remplacé par une résine polymère d'un bleu d'eau morte, une matière souple conçue pour absorber les ondes de choc et étouffer les sons importuns. Sarah s'arrêta à la lisière du périmètre, une main gantée posée sur la tubulure d'acier brossé. Le métal était froid, d'une neutralité thermique calculée pour ne jamais agresser l'épiderme. Devant elle, trois enfants se tenaient près d'un toboggan dont la courbe parfaite évoquait davantage une prothèse médicale qu'un instrument de divertissement. Ils ne couraient pas. Leurs mouvements possédaient la lenteur onctueuse des corps évoluant dans un milieu à haute viscosité.

Une petite fille, vêtue d'une robe en lin d'un blanc nival, s'assit au sommet de la structure. Elle ne cherchait pas le regard de ses camarades pour valider son triomphe sur la pesanteur. Ses mains, étrangement propres, s'ajustèrent sur les rebords avec une précision millimétrée. Sarah sentit une pointe d'oppression au creux de l'estomac. C'était la marque d'un équilibre forcé, une harmonie maintenue au prix d'une amputation de toute spontanéité. Dans ce village, l'enfance n'était pas un âge, mais un fétiche destiné à colmater la brèche d'un deuil impossible.

À quelques mètres de là, sur un banc dont la peinture ne présentait aucune écaille, une femme surveillait la scène. Elle ne lisait pas. Son regard était une fonction pure, un balayage optique vérifiant que la réalité ne produisait aucune aspérité. Sarah observa le visage de la mère, frappée par l'absence de rides d'expression, ce lissage psychique qui traduisait une déconnexion réussie avec la douleur du monde. Chaque habitant semblait avoir subi une lobotomie de l'imprévisible.

L'enfant se laissa glisser. Le frottement de son vêtement contre le plastique produisit

un sifflement feutré, aussitôt absorbé par l'acoustique pressurisée de la place. Arrivée en bas, elle ne se releva pas. Elle attendit, le buste droit, les yeux fixés sur un point invisible, comme si elle effectuait un recalibrage interne après chaque déplacement. Aucune trace de terre sur ses genoux. Aucune écorchure. Ici, la matière avait été vaincue par l'idée.

Sarah fit un pas sur le revêtement bleu. Le silence se resserra autour d'elle. La semelle s'écrasa avec une mollesse dérangeante, le matériau cédant sous son poids avant de reprendre sa forme avec une élasticité indifférente. À sa droite, un petit garçon était agenouillé près d'un bac à sable dont les grains semblaient calibrés au laser. Il ne construisait rien. Ses mains déplaçaient de petits tas de silice blanche selon une géométrie rigoureuse. C'était une chorégraphie du vide.

Une effluve de désinfectant neutre et d'ozone frappa Sarah, comme si l'air passait en permanence à travers un filtre clinique. Il n'y avait aucune odeur d'humus, aucune rémanence de pluie sur le béton. Cette asepsie agissait comme un anesthésiant. Elle observa ses propres mains, cherchant une tache, une imperfection biologique qui la rattacherait à la réalité organique.

La femme sur le banc opéra une micro-rotation du buste. Ce n'était pas un mouvement de curiosité, mais une réaction immunitaire. Ses yeux se fixèrent sur les chaussures de Sarah, y cherchant la trace d'une souillure importée de l'extérieur. Elle ne dit rien, mais ses doigts se resserrèrent sur la poignée de son sac jusqu'à faire blanchir ses phalanges.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda Sarah.

Sa voix lui parut monstrueusement grave, une déflagration acoustique dans cette chambre sourde. L'enfant ne tressaillit pas. Elle tourna lentement la tête, un mouvement segmenté, mécanique. Ses yeux ne rencontrèrent pas ceux de Sarah ; ils se fixèrent sur son propre reflet dans le métal poli. Derrière elle, la mère s'était levée.

Le mouvement était fluide, mais portait une menace sourde.

Sarah sentit une goutte de sueur perler sur sa tempe. C'était une sécrétion déplacée, presque obscène dans cet univers qui avait banni la moiteur. La mère s'avança, ses semelles en élastomère ne produisant aucun impact audible.

— Léa a terminé sa séquence, déclara la femme d'une voix neutre, dépourvue d'aspérité émotionnelle.

Elle posa une main sur l'épaule de l'enfant. Les doigts se déposèrent comme un sceau de cire. Elle ne regardait pas Sarah, préférant fixer un point imaginaire au-dessus de son épaule. Sarah baissa les yeux vers les chaussures de la petite, des babies en cuir verni dont la surface reflétait le ciel sans la moindre distorsion. Pas une éraflure. Sarah imagina, sous le vernis, des pieds qui n'avaient jamais connu la rugosité de la terre.

— Elle est stable, murmura la mère.

Le mot remplaçait « heureuse ». Ici, le bonheur n'était pas une émotion, mais une absence de pics sur un tracé de surveillance. Sarah sentit le sol absorber ses dernières forces. À quelques mètres, un autre garçon faisait glisser une voiture en téflon. Sans bruit de moteur. Sans intention narrative. Il récupérait l'objet avec une lenteur de métronome. Tant que l'objet tombait à la vitesse prévue, le monde ne risquait pas de se fragmenter.

Sarah s'accroupit, feignant de lacer sa chaussure. Elle effleura la silice. Le grain était d'une régularité mathématique. Sous son ongle, elle chercha une faille, un défaut, le signe d'une usure qui prouverait que le temps ne s'était pas totalement arrêté. Mais il n'y avait rien.

— L'effort est une dépense inutile, dit la mère. Ici, nous apprenons l'économie. La

rupture est ce qui mène à la souffrance.

Elle prononça « rupture » avec une horreur contenue, comme on parle d'une fracture ouverte. La rupture, c'était le sang, le cri, l'imprévisible. Autour d'elles, les autres parents restaient figés, sentinelles de l'immuable. Par leur seul regard, ils empêchaient les enfants de redevenir sauvages, de redevenir des êtres de chair.

Soudain, sans aucun signal, le garçon retira ses mains de sa voiture. Les enfants se levèrent d'un seul bloc. Ils formèrent une ligne d'une géométrie parfaite, les visages tournés vers le bâtiment aveugle qui bordait l'aire : le Bunker.

— L'heure de l'incorporation, annonça la mère.

Sarah vit les enfants s'avancer vers une porte qui s'ouvrait sans bruit. Elle sentit ses propres jambes fléchir. Elle fixa le dos du petit garçon. À la base de son cou, sous la lumière crue, elle distingua une série de chiffres tatoués en bleu pâle.

C'était son propre matricule de naissance.

Le choc fut physique. Sa vision se troubla. L'enfant n'était pas un étranger, mais une projection de son propre passé, une version d'elle-même maintenue dans une stase artificielle. Le village ne l'avait pas accueillie ; il l'avait recrachée pour mieux la réabsorber.

La main de la femme se referma sur son bras. Froide. Définitive.

— Ne lutte plus, Sarah. La matrice attend sa pièce manquante. Viens voir ce que nous avons gardé pour toi.

La porte du Bunker se referma, laissant l'aire de jeux dans une vacuité terrifiante. Le silence devint hurlant. Sarah ne chercha plus à fuir. Elle laissa la femme la guider

vers l'ombre, ses talons ne rencontrant plus aucune résistance, comme si elle marchait déjà sur le vide.

# Chapitre 5

## Le Clivage du Quotidien

La nappe en lin d'un blanc spectral, dépourvue du moindre pli, isolait la table du reste du monde. Sarah sentit le poids du silence comme une pression atmosphérique s'exerçant sur ses tympans, une pathologie de la pièce elle-même. En face d'elle, Madame Valmont maniait sa louche avec une précision millimétrique. Chaque geste visait à maintenir une stabilité précaire, à conjurer l'ombre qui menaçait de fissurer ce décor de catalogue. Sarah observa la vapeur s'élever du bouillon clair, un voile translucide floutant un instant le visage figé de son hôtesse. Les traits de la vieille femme semblaient lissés par une volonté farouche de nier le temps.

— Le potage est une recette de ma mère, articula doucement Madame Valmont. Ses lèvres dessinèrent un sourire qui n'atteignit pas ses yeux, fixes et dilatés. C'est un rituel. Le mardi soir.

Monsieur Valmont inclina la tête. Un mouvement mécanique. Il déplia sa serviette avec une lenteur de prêtre, lissant le tissu sur ses genoux comme on referme un pansement sur une plaie invisible. Sarah perçut alors un nœud glacé sous ses côtes, le signal d'une peur instinctive. Ce n'était pas de la faim, mais une nausée devant cette mise en scène de la normalité. Elle ramassa sa cuillère. Le métal froid déclencha un frisson le long de sa colonne vertébrale. Ici, on ne mangeait pas pour se nourrir. On mangeait pour prouver que l'on respirait encore, pour maintenir la fiction d'un quotidien que le deuil n'avait jamais fracturé.

— Vous semblez pensive, Sarah, reprit Monsieur Valmont. Sa cuillère plongea dans le liquide ambré sans faire la moindre ride. Est-ce le calme du village qui vous oppresse ? On s'y habitue. C'est un cocon.

Sa voix était monocorde. Une absence habitée. Sarah regarda autour d'elle : des photographies de paysages vides, des jardins impeccables où aucun enfant ne jouait. Elle se demanda si ce village n'était pas un objet transitionnel géant, une peluche de béton que ces adultes serraient contre eux pour ne pas hurler face au vide. Elle goûta le bouillon. Il avait le goût de l'eau distillée. Une saveur aseptisée qui refusait de laisser une trace, un souvenir.

Sous la table, le pied de Sarah heurta accidentellement celui de Monsieur Valmont. Le choc résonna comme une détonation. Madame Valmont suspendit son geste, la cuillère à mi-chemin, les yeux brusquement injectés d'une terreur primitive. Pendant trois secondes, le temps devint une matière visqueuse. L'hôtesse craignait qu'une intrusion de la réalité physique ne brise leur dôme protecteur. Puis, dans un effort athlétique, elle acheva son mouvement et rangea son effroi dans une crypte mentale. Elle reprit son masque de porcelaine.

— Nous avons de la chance d'avoir une telle paix, murmura-t-elle. Dehors, le monde est si... désordonné. Une fine goutte de sueur perla à la racine de ses cheveux parfaitement coiffés.

Sarah sentit l'oppression gagner sa poitrine. Elle n'était plus une invitée, elle devenait un rouage nécessaire à cette inertie. Elle observa les mains de Monsieur Valmont. Bien qu'immobiles, elles tremblaient imperceptiblement. Une décharge neuronale que son esprit refusait de reconnaître, mais que sa biologie trahissait. Elle chercha un mot pour percer cette membrane, mais comprit que le moindre éclat de vérité serait perçu comme une tentative de meurtre symbolique.

Monsieur Valmont déplaça son couteau. L'acier glissa contre la porcelaine avec une lenteur chirurgicale. Il aligna l'ustensile parallèlement à sa fourchette avec une rigueur géométrique. Ses doigts, d'une pâleur de craie, demeurèrent crispés sur le manche. Sarah nota que la nappe était d'un blanc si agressif qu'il absorbait toute ombre portée.

L'obscurité était proscrite ici. C'était une mesure d'hygiène mentale radicale.

— Vous ne touchez pas à votre pain, fit remarquer Monsieur Valmont.

Sarah baissa les yeux vers la miche. Elle était parfaitement ronde, sans aspérité. En la rompant, elle s'attendit au craquement sec de la croûte, mais le pain céda dans un soupir mou. La mie avait la blancheur d'un linceul. Une matière compacte et silencieuse. Elle en porta un morceau à sa bouche : la texture s'évanouissait sur la langue. Une nourriture destinée à nourrir l'illusion de l'existence sans solliciter le goût.

Madame Valmont, elle, lissait les plis invisibles de sa jupe. Son regard fonctionnait comme un miroir sans tain. Elle vérifiait que l'image de la normalité restait intacte. La tension dans son cou était telle qu'elle semblait sculptée dans le marbre. Sarah ressentit une pointe de nausée. Son propre diaphragme se bloquait. L'air, saturé de lavande synthétique, refusait de descendre dans ses poumons.

— Tout ici est pensé pour le confort, reprit l'hôtesse. On oublie vite le reste. Le bruit. La saleté des émotions.

Le serveur entra pour retirer les bols. Son visage lisse ne trahissait aucune émotion. Il apporta un plateau d'argent où reposait une viande d'une pâleur anémique, un morceau de fibre dont tout le sang avait été drainé. Monsieur Valmont procéda à une dissection plutôt qu'à une découpe.

— Nous privilégions les saveurs neutres, dit-il. La stimulation est fatigante.

Sarah saisit son verre d'eau. La paroi était couverte d'une fine buée, seul désordre dans cet univers de lignes droites. Elle but une gorgée glacée. Le silence qui suivit fut solide. Elle percevait, sous la surface, la présence d'un "objet" absent, une figure d'enfant désincarnée dont la trace était inscrite dans la courbure même des meubles.

— On ne s'habitue pas à la quiétude, précisa Monsieur Valmont avec une douceur clinique. On l'incorpore. On devient la quiétude.

Sarah posa ses mains à plat sur la nappe. Le lin semblait n'offrir aucune résistance. Un léger cliquetis provenant de la cuisine brisa soudain la stase. Madame Valmont tressaillit. Une fissure apparut dans son regard. La terreur du réel surgit un instant avant d'être instantanément refoulée sous une nouvelle couche de vernis. Sarah comprit que le véritable enfermement n'était pas spatial. Ils étaient les gardiens de leur propre tombeau de velours.

— Ce qui me terrifie, finit par articuler Sarah, sa voix lui parvenant comme un écho, c'est l'étanchéité de ce lieu.

Le silence revint se refermer sur eux. Monsieur Valmont ne cilla pas. Il observa Sarah comme un tissu vivant sous un microscope.

— L'étanchéité n'est qu'une membrane, murmura Madame Valmont. Nous ne filtrons pas l'angoisse, nous la transformons en architecture. Ici, rien ne peut être perdu, car rien n'est laissé au hasard du désir.

Elle tendit la main vers un vase vide, d'une transparence absolue.

— Vous cherchez l'enfant, n'est-ce pas ? Le cri ?

Le mot tomba avec la lourdeur d'un corps que l'on immerge. Sarah peina à respirer. Monsieur Valmont se leva. Le bruit de sa chaise fut dévoré par le tapis. Il s'approcha de la fenêtre où les stores divisaient le paysage en segments inoffensifs.

— Vous voyez une prison là où nous avons construit un utérus. La transition est toujours douloureuse, Sarah. C'est le moment où l'on abandonne l'illusion de soi

pour la sécurité de la structure.

Il se tourna vers elle. Ses pupilles étaient fixes, d'une certitude absolue.

— Élise va vous conduire à votre chambre. C'est l'ancienne chambre de notre fils. Ne craignez rien. Tout y est resté intact. Le temps n'y a aucune prise.

Une sirène lointaine, d'une fréquence très basse, fit vibrer les fondations de la maison. C'était le signal du village s'enfonçant dans son rituel nocturne. Sarah se leva. Ses jambes étaient cotonneuses. Elle suivit la domestique. Alors qu'elle franchissait le seuil, elle aperçut son image dans un miroir du couloir. Elle marchait déjà avec cette lenteur mesurée, cet effacement du geste. La fusion avait commencé.

# Chapitre 6

## La Première Sirène : Mise en Crypte

Le premier son ne fut pas un déchirement, mais une vibration qui remonta par la plante de ses pieds, filtrant à travers le bitume impeccable de la rue des Ormes. Ce n'était pas l'appel strident des alertes municipales. C'était une note longue, une fréquence sourde calée sur le rythme cardiaque de la population. Sarah sentit ses poumons se figer. Une pression familière, nichée entre ses côtes, se réveilla brusquement. Elle s'arrêta net. L'air autour d'elle semblait s'épaissir, devenant une substance gélatineuse qui rendait chaque mouvement coûteux.

À quelques mètres, Monsieur Lemaire, le fleuriste, disposait des bégonias sur un présentoir. Le son l'atteignit alors qu'il tenait un pot de terre cuite à bout de bras. Il ne sursauta pas. Il accompagna la vibration dans une lenteur chorégraphiée. Ses doigts se pétrifièrent sur l'argile humide. Il devint une extension du décor, un élément de la stase collective destinée à maintenir l'équilibre du village. Ses yeux d'un bleu délavé se fixèrent sur un point invisible. Sarah observa une goutte de sueur sur sa tempe ; elle restait suspendue, incapable de vaincre la tension de cette peau devenue marbre.

Le silence qui suivit n'était pas une absence de bruit. C'était une suffocation de l'espace urbain. Plus un moteur ne tournait. Plus un oiseau n'osait fendre l'azur trop parfait du ciel. Sarah lutta contre l'envie de porter la main à sa gorge. Elle craignait que le moindre geste désordonné ne vienne briser le calme protecteur de la communauté. Elle était l'anomalie de ce corps social, une infection potentielle dans ce tableau aseptisé.

Derrière les vitres d'un reflet impeccable, elle devinait les silhouettes des habitants.

Dans la maison d'en face, une femme s'était arrêtée, un plumeau à la main, devant un cadre photo. Sarah ne voyait pas le sujet, mais elle devinait un enfant, une de ces figures figées qui justifiaient ce gel affectif. Le village préférait la mort symbolique de l'instant à la réalité du changement.

Une ombre émergea du crépi d'une façade. C'était un homme d'un certain âge, vêtu d'une blouse grise dont le boutonnage ne laissait deviner aucune forme. Il progressait selon une trajectoire rectiligne, évitant les corps pétrifiés. Ses pas ne produisaient aucun bruit. Ses mains étaient gantées de coton blanc pour éviter toute trace de vivant sur les surfaces sanctuarisées.

L'homme s'arrêta devant un jeune homme immobile près d'un réverbère. Avec une délicatesse de chirurgien, il ajusta le col du sujet, lissant un pli invisible. Ce n'était pas un soin, mais une maintenance du décor. Puis, il tourna lentement la tête vers Sarah. Ses yeux, derrière des verres épais, n'exprimaient qu'une curiosité clinique. Il fit un pas vers elle.

— Le rythme... murmura-t-il d'une voix plate. Vous le brisez.

Le sous-texte était limpide : elle était une interférence dans leur deuil immobile. Sarah recula, le talon heurtant le bord d'une jardinière. Le contact avec le plastique froid lui procura une décharge de réalité. L'homme retira de sa poche un instrument long et fin, une sonde métallique qui captait un reflet bleuté. Il ne la regardait plus ; il s'occupait des géraniums synthétiques que Sarah avait effleurés. Avec la pointe, il redressa une tige de plastique affaissée d'un millimètre. Il fallait annuler l'impact de son existence.

La sirène changea de texture, passant d'un vrombissement à un murmure qui caressait les façades. Sarah sentit ses propres muscles céder. Ses articulations criaient contre l'immobilité, mais l'instinct de survie la poussait à se conformer. Elle fixa une fissure minuscule dans le crépi de la boulangerie, la seule imperfection de ce monde poli. La

fissure semblait palpiter. C'était la faille par laquelle la réalité organique tentait de s'infiltrer dans la crypte.

L'index ganté de l'homme s'immobilisa à quelques centimètres de sa tempe. Il ne la touchait pas, mais sa proximité dégageait une odeur d'ozone et de linge froid. Sarah restait pétrifiée. Dans ce silence épais, elle entendait le glissement du sang dans ses propres artères, un bruit de machine mal huilée. Elle vit une mouche se poser sur la narine du fleuriste. L'insecte explora la peau humide, mais l'homme ne tressaillit pas. Il s'était coupé de son enveloppe biologique pour devenir un pur symbole de permanence.

L'homme en gris inclina le buste. Il observait la mèche de cheveux que la brise venait de déplacer sur le front de Sarah. Un désordre capillaire. Une hérésie géométrique. Il semblait attendre qu'elle s'efface, qu'elle redevienne un simple volume dans l'espace. Sarah sentit une pression sur ses tempes, un étau invisible qui voulait lisser ses traits et gommer l'effroi sur sa bouche.

Au bout de la rue, une lourde porte de bronze, dissimulée sous l'arche d'un bâtiment administratif, commença à pivoter avec un silence huileux. C'était l'entrée du bunker, l'utérus de substitution de cette population orpheline. L'homme au stylet l'invita d'un simple mouvement de tête. Sarah amorça un pas. Sa jambe lui parut lourde, obéissant à une nécessité dictée par le bitume.

Elle ne marchait plus vers un but. Elle entraînait en procession. Les maisons se serraient contre elle. Le village n'était pas une prison, mais une prothèse psychique géante où chaque habitant soignait le vide du voisin. Elle inspira l'air saturé de cire et de naphthaline. Ses souvenirs les plus tranchants s'émoussèrent. Elle ne voyait plus la femme à la fenêtre comme une étrangère, mais comme son propre miroir.

Elle s'abandonna à la symétrie. La sirène n'était plus un cri, mais une berceuse. Sarah s'enfonça dans l'obscurité stérile qui s'ouvrait devant elle, consciente que la porte ne

se refermerait pas pour l'exclure, mais pour parfaire sa propre pétrification.

# Chapitre 7

## L'Habitation Miroir

Sarah posa la paume sur la surface de la porte, une plaque de bois blanc cassé dont la température s'alignait avec une précision millimétrée sur celle de sa propre peau. Aucun choc tactile, aucune résistance thermique. Juste une continuité troublante entre son corps et la structure. Elle tourna la poignée en laiton. Le mécanisme s'effaça sans un grincement, révélant une chambre baignée d'une clarté laiteuse, presque amniotique, filtrée par des rideaux de dentelle rigides. Sarah resta sur le seuil, le souffle court. Son cerveau tentait de rejeter l'évidence.

Au centre du mur, le papier peint aux bleuets fanés présentait la même déchirure triangulaire, juste au-dessus de la plinthe. Elle l'avait faite à six ans, cherchant à voir ce qui se cachait derrière l'histoire. Son regard dériva vers le lit. Le couvre-pied en crochet, avec ses alvéoles régulières et son odeur de lavande synthétique, était tendu avec une rigueur hospitalière. Rien ne dépassait. C'était un équilibre figé, une mise en crypte de son enfance reproduite avec une fidélité obscène.

Elle s'avança. Ses talons s'enfonçaient dans la moquette rase dont la couleur taupe absorbait le bruit. Chaque mouvement devenait une pantomime silencieuse. L'air était saturé d'un vide sous vide, une absence de vie destinée à prévenir toute altération du souvenir.

Elle se dirigea vers la grande armoire en noyer sombre. Elle tendit le bras vers la poignée de laiton dont le métal, froid et lisse, avait été poli pour évacuer toute rugosité humaine. L'ouverture fut fluide, sans le moindre gémissement de charnière. À l'intérieur, les vêtements étaient suspendus avec une équidistance maniaque. Elle reconnut la petite robe en velours côtelé vert forêt. En effleurant le tissu, elle ne sentit

pas la poussière, mais une fraîcheur de blanchisserie industrielle. La maille lâche qu'elle avait accrochée à un buisson d'épines trente ans plus tôt avait été réparée. La cicatrice de l'objet avait disparu sous une suture invisible. Le village n'acceptait pas les accidents ; il les gommait.

Une nausée monta, une réaction brute à l'incohérence. Comment le dehors pouvait-il être si précisément le dedans ?

Elle s'assit au bord du lit. Le matelas ne s'affaissa que de quelques centimètres, offrant une résistance élastique, presque musculaire. Ses paumes, pressées contre le crochet, captèrent une vibration sourde. Un battement tellurique qui ne provenait pas du sol, mais de la structure même du bâti. Elle retira sa main : la marque de ses phalanges s'effaça instantanément sur le tissu. L'objet refusait de conserver l'empreinte de son passage.

Sur le bureau en pin clair, un pot à crayons contenait trois mines de graphite parfaitement taillées. Sarah ouvrit le tiroir supérieur. Il coulissa sans frottement. À l'intérieur, un cahier de classe à la couverture bleue l'attendait. Son nom y était calligraphié avec une application terrifiante. Elle feuilleta les pages. Son écriture de jadis s'y étalait, ronde, servile. Mais au milieu d'une phrase, le texte s'arrêtait net. La plume s'était levée, laissant une micro-goutte d'encre qui, des décennies plus tard, semblait encore fraîche. Une tache sombre comme un infarctus au milieu de la syntaxe. C'était le point exact de la rupture.

Elle s'agenouilla pour sortir un petit coffret caché derrière les robes de l'armoire. Le loquet céda avec un déclic minuscule. À l'intérieur, des dents de lait reposaient sur un lit de coton d'une blancheur agressive. Elles n'étaient pas jaunies. Elles conservaient cet éclat de nacre laiteuse. Sarah effleura une molaire. Le contact provoqua une décharge électrique qui remonta jusqu'à sa nuque. Brusquement, le goût de sang métallique de ses six ans lui revint en bouche. Elle sentit la gencive absente, la béance ancienne dans sa propre mâchoire se rouvrir.

Le silence de la pièce possédait désormais une densité de calcaire. Il se déposait dans ses poumons. Sarah se redressa lentement, luttant contre un vertige. Son reflet dans le miroir de la psyché lui parut étranger : une femme marquée par la fatigue, dont le visage détonnait violemment dans ce sanctuaire de l'immuable. Elle porta la main à sa joue, mais le miroir semblait lui renvoyer une image corrigée, plus lisse, conforme à l'attente du lieu.

Une vibration parcourut le sol. Le ronronnement sourd d'un système de ventilation profond, le poumon mécanique de la maison.

Un tintement cristallin résonna depuis le couloir. Un signal. Sarah se figea, les doigts refermés sur le rebord de l'armoire jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent. Une voix, dépourvue de toute surprise, s'éleva derrière la porte close. C'était la voix de sa mère, un timbre qui aurait dû être enterré depuis quinze ans.

— Sarah, chérie, le dîner est servi. Ne fais pas attendre les autres.

La poignée de la porte tourna lentement. Le couloir s'ouvrit sur une lumière d'un blanc laiteux, la couleur du deuil qu'on refuse de nommer. Sarah fit un pas vers le seuil. La répétition l'appelait comme un abîme de douceur.

# Chapitre 8

## L'Objet Transitionnel Géant

L'asphalte de la rue principale ne présentait aucune fissure. C'était une surface d'un gris neutre, coulée d'un seul bloc pour étouffer les vibrations du monde. Sarah fit un pas, puis un autre. Le choc sourd de ses semelles ne montait pas dans l'air, mais redescendait directement dans ses chevilles. Le sol refusait de laisser échapper le moindre son. Elle s'arrêta devant une bordure de trottoir d'une blancheur crayeuse qui délimitait la chaussée avec une rigueur maniaque. Cette ligne droite, prolongée jusqu'à l'horizon, agissait comme une jointure protectrice. Elle maintenait les bords d'une plaie invisible, empêchant la réalité de déborder sur le décor.

À quelques mètres d'elle, une femme taillait des rosiers devant une maison aux volets clos. Ses mouvements étaient cadencés. Le sécateur rencontrait la tige avec un déclic sec, parfaitement timbré, qui rythmait le silence sans jamais l'entamer. La femme ne leva pas les yeux. Elle était absorbée par cet élagage, une opération destinée à éliminer toute croissance sauvage, toute velléité de désordre. Sarah observa la raideur de son dos. Ici, chaque geste répondait à une nécessité défensive. C'était une tentative désespérée de maintenir l'équilibre statique du village face au chaos extérieur. L'air lui-même paraissait filtré. Il était dépourvu de ces odeurs organiques — terre humide, essence, décomposition — qui composent habituellement le spectre d'une zone habitée.

Une crampe brutale lui tordit l'estomac. Ce n'était pas de la peur, mais une nausée légère. Le vertige que l'on éprouve face à un objet dont la perfection masque une absence de vie. Elle porta la main à son cou. Le battement trop rapide de sa carotide jurait avec le pouls léthargique de la rue. Les maisons ne ressemblaient pas à des abris. C'étaient des boîtes de conservation hermétiques où le souvenir de quelque

chose de perdu était maintenu sous vide. La géométrie des toits, l'alignement des boîtes aux lettres, tout créait un jouet d'une échelle monstrueuse. Une ville-peluche manipulée pour ne pas regarder le vide.

Elle s'approcha d'une vitrine de boulangerie. Des pains de plastique, d'un doré immuable, simulaient l'abondance derrière un verre si propre qu'il en devenait invisible. Son propre reflet lui apparut. Une tache de rature sur un dessin trop propre. Sarah posa ses doigts sur la vitre froide. La sensation fut un choc. Un rappel brutal de sa propre biologie face à ce monde de gel affectif. Elle resta là, immobile. Son souffle sifflait. C'était le seul bruit impur dans cette chambre de compensation où le temps avait cessé de couler. Le silence n'était pas une absence. C'était une pathologie respiratoire. Une apnée collective.

Elle décolla ses doigts, laissant une buée minuscule qui s'évapora instantanément. La surface moléculaire du verre refusait d'enregistrer la moindre trace. Aucun mégot n'écrasait le sol. Aucune herbe folle ne perçait entre les pavés. Une bouche d'égout, peinte d'un noir brillant, ne présentait aucune écaille de rouille. Le village subissait un lissage permanent pour effacer les rides d'une histoire trop lourde. Sa propre main, moite de la sueur du trajet, lui parut soudain obscène. Elle était poreuse. Elle était vivante.

Au bout de l'allée, un enfant en pull jaune tenait un cerceau de bois. Il ne le faisait pas rouler. Il marchait, le regard fixé sur un point invisible, les gestes dépourvus de l'élasticité chaotique de l'enfance. Chaque foulée paraissait calculée pour ne pas perturber l'ordonnance des ombres. Il n'était pas là pour jouer. Il était une preuve de concept. Une validation de la stase villageoise : tant que l'enfant reste immobile, la perte est tenue à distance.

Sur un perron proche, un homme en chemise de lin bleu astiquait un bouton de porte en cuivre. Le mouvement de son poignet était circulaire, lent, hypnotique. Il ne regarda pas Sarah. Son regard glissa sur elle comme sur une distorsion lumineuse

sans importance.

— Il faut que tout reste propre, murmura-t-il sans que ses muscles ne tressaillent.

Sa voix était dépourvue de timbre, comme une notice d'entretien. Il ne nettoyait pas. Il effectuait une onction. Sarah remarqua ses ongles brossés, d'une pâleur anémique. Il n'y avait aucune terre sous ses doigts, aucune trace de la vie qu'il mimait.

— Est-ce que le niveau baisse souvent ? demanda Sarah. Sa propre voix lui parut rugueuse, étrangère.

L'homme suspendit son geste. La rotation du buste fut lente, soumise à un protocole de sécurité interne. Ses yeux étaient deux miroirs fixes.

— Rien ne baisse ici, répondit-il avec une douceur terrifiante. On maintient. On ne peut pas laisser la forme s'effacer.

Sarah recula. Ses semelles grincèrent sur le gravier avec une violence qui lui fit mal aux dents. Elle percevait maintenant, sous le calme de la rue, une fréquence basse. Une vibration qui ne venait pas de l'air, mais du sol profond. C'était le pouls du Bunker. Cette matrice souterraine qui régulait le climat, la lumière et la chimie sanguine des habitants. Des kilomètres de câbles pompant le vide pour simuler la plénitude.

Elle s'arrêta devant une fontaine dont l'eau coulait sans bruit. Une nappe de verre liquide glissant sur une vasque de marbre poli. Il n'y avait pas de clapotis. Juste un flux muet, une circulation close. Le bout de sa chaussure, maculé d'une terre sèche, laissa une tache grise sur la pierre lactée. Sarah fixa cette souillure. Un fragment de réalité organique qui menaçait de provoquer une fissure systémique.

Une femme au tablier de lin s'approcha avec une lenteur de statue de jardin. Elle

sortit un mouchoir de soie blanche de son panier. D'un geste d'une précision de lame, elle tamponna la pierre. Elle ne frotta pas. Elle soignait une plaie. La poussière disparut dans les fibres de la soie. Réincorporée dans l'oubli. Le marbre retrouva sa virginité glacée.

— Vous verrez, murmura la femme. On finit par aimer l'absence de poids.

Sarah sentit une lourdeur nouvelle dans ses membres. Ses articulations picotaient. Une résonance avec la rigidité du décor. Son corps manifestait des symptômes de rejet : le cœur s'emballait, les pupilles cherchaient un défaut dans la trame. Mais le village n'acceptait pas les observateurs. Il n'acceptait que les complices.

La pulsation basse fréquence fit soudain trembler les vitres des serres environnantes. Un grondement sourd. Le village respirait. Ou peut-être était-ce le cri étouffé de ce qui avait été enterré sous le béton. Sarah fit demi-tour pour fuir, mais les perspectives semblaient avoir pivoté. Chaque angle de rue la ramenait invariablement vers la place centrale. Les rues se refermaient en une boucle infinie. L'architecture n'était plus un abri, c'était un appareil de capture.

Elle était la nouvelle pièce du puzzle. Le village n'allait pas la laisser partir avant d'avoir poli tous ses bords tranchants. Elle resta seule face à la fontaine muette, écoutant sa propre respiration, ce rythme binaire qui lui rappelait cruellement qu'elle était encore, pour un temps, soumise aux lois de la perte. Elle n'osa pas toucher l'eau. Elle craignait que ce ne soit plus du liquide, mais une résine froide, destinée à la figer elle aussi pour l'éternité.

# Chapitre 9

## La Carence de Mémoire

Le silence ici n'était pas une absence de bruit, mais une présence compacte, une ouate acoustique qui absorbait les sons avant qu'ils ne puissent éclore. Sarah franchit le seuil de l'archivage. Ses talons produisaient un impact mat sur le revêtement industriel, un bruit étouffé par l'immensité de la nef administrative. L'air y était plus froid de quelques degrés, une température constante maintenue pour la survie des supports.

À l'autre bout de la pièce, Monsieur Vasseur était incliné sur un pupitre rétroéclairé. Son dos, voûté selon une courbe immuable, évoquait une carapace. Il ne se retourna pas. Il attendit qu'elle soit entrée dans son périmètre de sécurité pour lever une main pâle. Ses doigts étaient longs, exsangues. Un signal d'arrêt.

Sarah s'immobilisa. Elle remarqua un fil tiré sur la manche de sa propre veste, une petite imperfection qui l'obséda soudainement dans ce temple de la rigueur. Vasseur replaça une fiche dans une fente métallique avec une lenteur rituelle. Aucun geste n'était gaspillé. Lorsqu'il finit par se tourner vers elle, ses yeux derrière des verres épais ne montrèrent aucune surprise. Il voyait en elle une variable à réintégrer dans le système.

— Vous cherchez la trace d'une antériorité, murmura-t-il. Sa voix glissait comme de la soie. C'est une démarche louable, Sarah. La mémoire est le socle de notre équilibre.

Il n'utilisait jamais les mots « enquête » ou « passé ». Sarah posa ses mains sur le bord froid du comptoir en aluminium. Le métal mordait la pulpe de ses doigts.

— Je veux voir les registres de la section pédiatrique d'il y a vingt ans, dit-elle d'une voix qu'elle espérait stable. Les sorties définitives.

Vasseur inclina la tête, tel un oiseau curieux. Il pianota sur son terminal. Les touches produisaient des craquements d'os. L'écran projeta une lueur bleutée sur son visage de cire.

— Les sorties sont consignées sous l'onglet « Épanouissement », expliqua-t-il sans quitter l'écran des yeux. Nous ne cultivons pas le concept de perte ici. C'est une notion qui fragmente le groupe. Regardez.

Il fit pivoter l'écran. Sarah se pencha. Des courbes ascendantes, des mentions de « succès biologique », des « intégrations optimales ». Les noms défilaient, tous associés à des adjectifs radieux. Aucune rature. Aucun deuil. Le registre était une fiction chirurgicale. Elle chercha le nom qu'elle portait autrefois, ou celui de ses anciens camarades de chambrée.

— Où sont les autres, Vasseur ? demanda-t-elle, ses doigts se crispant sur le rebord. Ceux qui ne se sont pas adaptés à la structure ?

L'archiviste retira ses lunettes. Il commença à les essuyer avec une peau de chamois. Un geste maniaque pour maintenir l'ordre du monde.

— L'échec n'a aucune fonction utile, répondit-il enfin. Pourquoi vouloir rouvrir une cicatrice pour vérifier que le sang est toujours rouge ? C'est... contre-productif.

Sarah sentit un vide s'ouvrir sous elle. Ce n'était pas de la peur, mais la reconnaissance d'un effacement organisé. Elle se redressa. Derrière l'homme, un tiroir était resté entrouvert. Un dossier physique, ancien, dont le coin corné dépassait. Un vestige.

L'air, filtré par des conduits invisibles, ne sentait ni le papier ni l'ozone, mais le néant. Sarah déplaça son poids. Vasseur fixait un point au-dessus de son écran, les mains à plat.

— Ce tiroir, murmura-t-elle. Pourquoi est-il ouvert ?

L'archiviste ne cilla pas. Sa main sur la chamoisine devint plus saccadée.

— Une scorie. Un résidu. Nous convertissons les dernières traces manuelles. C'est un travail de deuil technique. On n'ouvre pas un dossier, Sarah. On en clôt la possibilité.

Sarah avança d'un pas. Elle se sentait trop dense pour cet univers de pixels. Elle imaginait l'encre non pas comme une donnée, mais comme une tache de vie que le village s'échinait à geler. Elle effleura le métal du tiroir. Vasseur se leva brusquement. Sa chaise produisit un cri strident qui déchira l'atmosphère.

— Ne réintroduisez pas de friction là où nous avons instauré la fluidité, supplia-t-il. Vous ne comprenez pas la fragilité de cet équilibre. Chaque nom est une promesse. Si vous cherchez ce qui manque, vous videz la mer avec une cuillère.

Sarah ne l'écoutait plus. Elle tira doucement sur la poignée. Le métal gémit. Une odeur s'échappa de la fente sombre : de la poussière humide et de la cellulose décomposée. C'était l'odeur du temps qui stagne. Ses doigts s'enfoncèrent dans la masse des chemises cartonnées. La texture était abrasive.

Vasseur s'était figé. Ses mains tremblaient légèrement.

— Vous ne devriez pas toucher à la sédimentation, souffla-t-il.

Sarah saisit un dossier, plus lourd que les autres. En l'ouvrant, elle entendit le

craquement de la reliure. À l'intérieur, pas de graphiques. Des fiches manuscrites. Son regard s'arrêta sur des mentions encadrées de rouge : « Refus alimentaire », « Absence de réponse aux stimuli ». Une photographie était agrafée. Un visage pâle, des cernes profonds. Ce n'était pas un succès. C'était un cri.

Elle comprit que cette archive était le corps même du village, sa partie amputée pour que le reste puisse simuler la vie. Vasseur fit un pas de côté. Son ombre s'étala sur le dossier comme une tache d'huile. Il tendit une main, non pour reprendre le document, mais pour cacher l'image.

— Ce que vous voyez là est une erreur de transcription. L'être humain produit du deuil, Sarah. Nous avons simplement trouvé le moyen de désactiver la chaîne. Regardez autour de vous. Personne ne souffre. Pourquoi exhumez cette pathologie ?

— Vous ne l'avez pas corrigée, Vasseur, répondit-elle. Sa voix était rauque. Vous l'avez seulement enkystée.

Elle le contourna. L'archiviste resta immobile, les bras ballants, les yeux fixés sur le tiroir béant. Sarah s'enfonça dans la travée 104-B. Elle glissa la fiche dérobée sous son manteau. Le papier froid mordit sa peau.

Elle continua sa progression. Chaque pas s'enfonçait dans une épaisseur d'air vicié. Elle s'arrêta devant un classeur bleu. Elle tendit la main. Une micro-décharge électrostatique lui picota le bout des doigts. Tout n'était que mesure, lissage. Elle chercha une aspérité, une larme séchée. Rien. Elle tira un autre tiroir. Le roulement à billes siffla.

Vasseur approchait. Ses semelles de gomme chuintaient sur le sol.

— Vous semblez fascinée par nos désalignements, murmura-t-il dans son dos.

Sarah se retourna lentement. Elle voyait le pouls battre dans la gorge de l'homme, une petite pulsation sous une peau trop lisse.

— Le désalignement, c'est l'absence d'un enfant qui ne rentre pas dans les cases, dit-elle.

L'archiviste inclina la tête. Un craquement de vertèbres.

— La perte est une erreur de perspective. Nous filtrons le bruit pour que la mélodie reste pure. Le deuil est une hémorragie qu'il faut cautériser.

Il s'approcha d'un autre meuble. Sarah imaginait les parents de ces enfants, déambulant dans les rues avec leurs sourires figés, protégés de l'effondrement par ce bunker. Vasseur posa sa main sur l'épaule de Sarah. Un contact léger, comme une palpation médicale.

— Vous espérez trouver une cicatrice, souffla-t-il à son oreille. Mais notre rôle est de créer une peau parfaite. Sans suture.

Sarah sentit une nausée acide monter. Elle comprit enfin : le bunker n'était pas là pour cacher des secrets, mais pour s'assurer que le vide lui-même soit étiqueté et rendu inoffensif. Vasseur retira sa main. Il désigna un carton bleu d'outremer, parfaitement aligné.

Il saisit la fiche n°402-B-12. Il l'ouvrit devant elle. L'odeur était chimique. Sarah lut les colonnes : « Sommeil : phase REM stable », « Mimétisme fonctionnel ». La vie réduite à un flux métabolique. Elle fixa une petite tache d'encre au bas de la page. Le seul accident. La seule trace humaine.

— Cette tache n'est pas un oubli, dit Vasseur. C'est un test. Le système tolère le défaut mineur pour mieux cacher l'absence de fond. Vous voulez que ce soit une larme, car

vous avez besoin de drame.

Sarah inspira profondément. Elle devait rompre ce cycle. Ses yeux remontèrent vers le haut de la fiche. Le cadre du nom était vide. Il ne contenait qu'une suite de chiffres.

Soudain, une vibration monta du sol. Un murmure mécanique venant des profondeurs. Vasseur ne sembla pas le remarquer. Il fixait Sarah, attendant qu'elle reconnaisse la beauté de ce silence.

Elle fit glisser son pouce sur le bord tranchant du papier. Ce bruit interne dans le silence de cathédrale lui rappela sa propre existence. Vasseur ne bougeait plus.

— Pourquoi n'y a-t-il aucun dossier pour l'année de la Grande Transition ?  
demanda-t-elle.

Vasseur s'approcha d'elle. Il posa un doigt sur ses lèvres. Un geste d'une tendresse terrifiante. Puis il désigna du menton une trappe métallique dissimulée sous le tapis de caoutchouc gris, à l'endroit exact où elle se tenait. Sous ses pieds, la vibration devint une pulsation organique.

Sans un mot, il fit glisser la fiche du matricule 88-bis dans une fente de la table. Un déclic résonna. Sarah comprit que le dossier était une clé. Elle venait d'ouvrir l'accès à la crypte où reposait tout ce que le village avait cessé de nommer.

# Chapitre 10

## Le Membre Fantôme

La semelle de Sarah heurta le pavé. Un son sec, régulier, qui ne ricochait pas contre les façades mais s’y perdait aussitôt. L’air possédait une qualité tranchante. Pas une particule en suspension, pas un souffle de vent. À l’angle de la rue des Glycines, elle s’arrêta. Ses doigts gantés effleurèrent le crépi d’une maison d’un blanc d’os. Derrière les volets clos, on aurait dit que la ville entière retenait sa respiration. Le silence n’était pas un vide. C’était une stase volontaire, une inertie régulée pour ne pas briser l’équilibre du décor.

Elle observa sa main sur la pierre froide. Une pression monta à la base de son crâne. C’était une sensation d’emboîtement insupportable, comme si l’architecture connaissait déjà le volume exact de son corps. Chaque fissure colmatée, chaque fleur de balcon semblait l’attendre. Elle n’était pas une intruse. Elle était une pièce manquante qu’on remettait enfin dans son alvéole. Ce n’était pas de la reconnaissance ; c’était une absorption.

Un homme apparut au bout de l’allée. Il poussait un vélo dont la chaîne, parfaitement huilée, ne produisait aucun cliquetis. Son veston de laine grise était impeccable, sans un pli. En approchant, il fixa Sarah. Son regard était intense mais vide, marqué par une déconnexion profonde. Il sourit. Une courtoisie de porcelaine.

« Vous êtes en avance pour le thé, Sarah », dit-il. Sa voix était neutre. Une habitude ancienne.

Il ne l’interrogea pas sur son identité ni sur son retour. Pour lui, elle n’était jamais partie. Elle était ce membre absent qui cessait soudain de hanter pour redevenir de la

chair. Sarah sentit une nausée légère. Elle ajusta la bride de son sac. Ses articulations craquèrent. Le bruit fut obscène dans ce calme absolu.

« Je marchais seulement », répondit-elle. Son propre timbre lui parut trop épais pour cet air aseptisé.

L'homme inclina la tête. Ce n'était pas un salut, mais une remise à zéro. Il reprit sa route. Ses pneus effaçaient ses traces au fur et à mesure. Sarah resta immobile. Elle percevait maintenant le village comme un immense berceau de pierre où le deuil était proscrit. Tout n'était que répétition. Elle porta sa main à sa gorge. Son pouls battait trop vite. Sous ses ongles, une fine bordure de deuil, un reste de terre de la ville, semblait être la seule chose réelle ici.

Elle déplaça son poids. Trois grains de gravier crissèrent. Une déchirure dans la membrane de coton qui enveloppait le quartier. Elle ne s'éloigna pas. Ses doigts glissèrent sur une murette dont la rugosité semblait avoir été poncée par une volonté maniaque. Pas d'aspérité. Pas de griffure. Sous sa pulpe, elle sentit une vibration sourde, un bourdonnement de basse fréquence. Chaque fenêtre, avec ses rideaux de dentelle immuables, ressemblait à une paupière close sur un coma artificiel.

Elle reprit sa marche. Le trottoir dictait sa trajectoire. À chaque pas, le « déjà-vu » devenait une certitude. Ses poumons s'adaptaient. Ils apprenaient une langue respiratoire plus pauvre, plus stable. Elle s'arrêta devant une grille en fer forgé. Des iris stylisés s'y entrelaçaient. La peinture noire n'avait aucun éclat, aucune trace de rouille. Un entretien qui relevait de la désinfection.

Elle posa la main sur la clenche. Le métal était glacé. Une image la traversa : elle, enfant, agrippée à ces mêmes barreaux, mais dans un monde où la rouille existait. Ici, le vide était stérile. Une pression s'exerça sur ses tempes. On exigeait d'elle qu'elle efface sa mémoire. Une part d'elle hurlait à l'intrusion ; l'autre, plus ancienne, se délectait de cette promesse de sécurité totale. Elle était le membre que l'on recoud sur

un corps qui a décidé de nier sa propre blessure.

Un rideau s'écarta de trois centimètres en face. Une vérification de conformité. Sarah fixa une tache de lumière sur le pavé. Un, deux, trois. Son cœur ralentit. Elle n'était plus une observatrice. Elle devenait un élément de la perspective, une ombre dont l'angle était déjà prévu. Une odeur de lavande de synthèse et de pierre humide remplaça celle de sa peau. Elle lissa son manteau pour éliminer un pli imaginaire. Sa main ne tremblait plus. Elle attendait le signal.

La clenche céda sans résistance. Une fluidité obséquieuse. Sarah poussa la grille. Pas de grincement, juste un soupir stérile. Elle fit un pas sur l'allée. Le gravier blanc absorba son poids sans écho. Le jardin ne sentait ni la terre ni l'humus. Il sentait le propre. Ses pieds progressaient. L'ourlet de son manteau effleura des buis taillés au millimètre. Un paysage de laboratoire.

Un léger tressaillement agita son mollet gauche. Une protestation physique contre la géométrie du sentier. À sa droite, un gnome de céramique montait la garde près d'un bain d'oiseaux. L'eau y était d'une immobilité surnaturelle. Pas un insecte. Pas une algue. Sarah atteignit le perron. Son ombre s'étirait, longue tache sombre sur le calcaire immaculé. Elle se sentait cousue au décor.

La porte pivota vers l'intérieur avant qu'elle ne puisse frapper. Une femme se tenait là. Tablier de lin rigide, d'un blanc aveuglant. Son visage était un masque de disponibilité sereine. La peau était tendue, les yeux clairs, sans histoire. Elle ne sourit pas.

— Vous avez manqué la première infusion, dit-elle d'une voix monocorde.

Elle s'effaça. Un vide que Sarah se sentit contrainte de combler. Ce n'était pas une invitation, mais une mesure corrective. Sarah pénétra dans le vestibule. L'air sentait la cire d'abeille et le papier ancien. Une odeur de mise en crypte. Ses chaussures ne produisirent aucun bruit sur le tapis. Elle observa les mains de la femme, croisées sur

sa taille. Aucun tremblement. C'était le calme d'une tombe. Sarah sentit son propre pouls se caler sur le rythme de la demeure.

— Je ne connaissais pas l'heure, murmura Sarah. Sa voix souillait le silence.

— L'heure n'a pas changé, répondit la femme. Elle a simplement attendu.

Le loquet s'enclencha. Un clic définitif. Dans la pénombre du couloir, les cadres brillaient d'un éclat sourd. Sarah s'approcha de l'un d'eux. Le papier peint aux motifs répétitifs semblait vouloir l'hypnotiser. Son estomac se noua. Ici, tout était plein. Saturé. Il n'y avait plus de place pour le manque. Elle suivit la silhouette de la femme dans la pénombre domestique.

La femme glissait sur le parquet de chêne. Sarah observa sa nuque, la perfection du chignon. Le couloir s'étirait. Le vert du papier peint était si profond qu'il absorbait la lumière. Sarah toucha la paroi. C'était froid, presque cireux. Sous ses doigts, les nervures des feuilles semblaient vibrer d'une vie pétrifiée. Elle eut une brusque céphalée. L'entropie était bannie.

— Votre siège est prêt, déclara la femme.

Elle ouvrit une porte à double battant. Le salon était baigné d'une lumière filtrée par d'épais rideaux crème. L'air y était dense, comme dans une serre ou un service de soins intensifs. Sur une table en merisier, deux tasses de porcelaine translucide attendaient.

Sarah s'assit dans une bergère à oreilles. Le dossier épousa exactement ses vertèbres. La hauteur des accoudoirs correspondait au relâchement de ses épaules. Ce n'était pas de l'ergonomie, c'était une capture. Elle sentit ses muscles se détendre. Une reddition qui l'effrayait.

— Le thé est à température, murmura la femme.

Le liquide ambré coula sans bruit. Sarah regarda la vapeur monter en volutes. Aucun reflet. Elle prit la tasse. La porcelaine avait la chaleur d'une peau.

— Pourquoi m'attendiez-vous ? demanda Sarah.

La femme leva ses yeux clairs. Une sollicitude épuisante.

— On n'attend pas ce qui a toujours été là, Sarah. Vous avez eu besoin de vous absenter, mais la structure a maintenu votre place. Regardez vos mains. Elles ne bougent plus.

Sarah baissa les yeux. C'était vrai. Ses doigts étaient parfaitement immobiles, intégrés à l'objet. Elle faisait partie de la nature morte. Elle but une gorgée. Un goût floral, avec une pointe d'amertume métallique. Comme du sang séché. Chaque gorgée comblait un vide qu'elle n'avait jamais su nommer.

— Le temps de l'infusion est passé, dit la femme en se levant. Les objets de la chambre haute ont besoin de votre regard.

Sarah se leva, sans aucune hésitation consciente. Ses mouvements étaient calqués sur ceux de son hôte. Elle la suivit vers l'escalier. Les marches luisaient comme de l'obsidienne. Chaque pas l'éloignait du monde extérieur. Elle ne découvrait pas la maison ; ses os la reconnaissaient.

La rampe en vernis sombre semblait polie par des décennies de paumes anxieuses. Sarah monta. À mesure qu'elle s'élevait, l'air devenait sec, chargé de camphre. Une pression monta dans ses sinus. Rien ne pouvait naître ici. Rien ne pouvait mourir.

— Le palier est étroit, prévint la femme. Attention au buffet.

Sarah atteignit le sommet. Au bout du couloir, la poussière dansait dans un rayon de soleil, mais de manière ordonnée. Elle fixa un cadre : un dessin technique, une coupe transversale d'un système de ventilation. Une représentation du vide nécessaire. Son bras gauche, d'ordinaire engourdi, commença à chauffer. Des fourmillements électriques. Une réanimation.

La femme s'arrêta devant une porte ornée de fleurs de lys. Elle posa ses mains sur les poignées de laiton.

— Derrière cette porte, Sarah, les objets ne sont pas des souvenirs. Ils sont votre permanence. Laissez-les vous toucher.

Une goutte de sueur perla à la tempe de Sarah. Une trace biologique incongrue. Elle l'essuya. Elle avait peur de réaliser que le monstre n'était que son ombre. Les charnières ne grincèrent pas. Le tapis épais absorba tout.

La pièce était plongée dans une pénombre bleue. Au centre, un berceau de fer forgé sur une estrade. Pas d'enfant. Juste une pile de linges blancs et une petite cloche d'argent. Sarah fit un pas. Le sol sembla s'affaisser sous son poids pour la stabiliser. Elle tendit la main vers le berceau. Ses doigts vibraient comme une corde de violon.

Le silence de la chambre était une saturation. Sarah toucha la cloche. Le froid du métal transperça son index. Une température d'équilibre. Ses phalanges étaient pâles. Elle suivit du doigt la gravure : des maillons entrelacés. Une chaîne sans fin. Son bras gauche brûlait maintenant d'une chaleur sourde. Elle n'était pas une intruse. Elle était la composante qui empêchait l'effondrement.

Elle regarda les linges. Du lin si serré qu'il en devenait rigide. L'idée même de l'enfant, figée. Sarah glissa sa main sous un pli. Une douceur excessive, douloureuse. Sous le tissu, elle découvrit un creux dans le matelas. Une dépression circulaire,

parfaitement blanche.

— Vous sentez la résonance ? murmura la femme.

Sarah ne se retourna pas. Elle était hypnotisée par ce vide qui exerçait une succion psychique. Elle n'était plus une femme de chair. Elle était le mur, le tapis, la cloche. Elle inspira l'odeur d'amidon et d'ozone. Sa main se referma sur la poignée d'argent. Elle acceptait l'incorporation.

Le poids de l'objet était celui d'une ancre. Ses doigts épousèrent les reliefs du métal froid. Le battement de son pouls résonna contre la paroi d'argent. À cet instant, son bras gauche cessa de vibrer. L'angoisse s'était stabilisée. Elle voyait le monde déformé dans le reflet du métal, une matrice protectrice.

Elle fit pivoter son poignet. Un millimètre. Le battant effleura la paroi. Un murmure métallique. L'onde de choc remonta son bras et vint loger au centre de sa poitrine, là où le froid s'était installé depuis longtemps. Elle n'était plus là pour soigner. Elle était la suture.

La femme derrière elle soupira. Un bruit de soie. Sarah sentit le glissement d'un soulier. Elle ne se retourna pas. Elle savait qu'elle ne verrait qu'un miroir de sa propre aliénation. Elle préféra fixer le lin blanc. Une pureté qui excluait toute vie. Le berceau était une prothèse contre la mortalité. Sa main commença à trembler. Une oscillation rapide. Elle devait soit lâcher prise, soit agiter la cloche. Au village, c'était la même chose.

Le silence s'épaissit. Sarah perçut la silhouette de la femme dans son champ périphérique. Une masse drapée de tissus clairs. Une odeur de talc et de désinfectant. La femme attendait qu'elle se coule dans le moule. La chaleur du berceau semblait irradier vers ses doigts. Une chaleur de corps fantôme. Sarah sentit une pulsation dans ses tempes. Elle n'habitait plus son corps ; elle habitait la pièce.

« Le repos est là », murmura la femme.

Sa voix était un baume. Sarah ne répondit pas. Sa gorge était contractée. Elle regarda la main de la femme sur le rebord du berceau. Peau lavée, aseptisée, sans texture humaine. Sarah eut un haut-le-cœur. Le métal de la cloche était devenu une extension de ses nerfs. Elle imagina le son : une note cristalline qui déchirerait ce mausolée. Mais ses muscles restaient figés. Une statue.

Elle cala sa respiration sur celle de l'autre. Un flux mécanique. Sarah voyait son visage déformé dans le chrome du berceau. Ses traits se dissolvaient. Elle n'était plus Sarah. Elle était une fonction. Son bras amorça une lente dérive vers le drap. Chaque millimètre était une concession.

Son index effleura le bord du matelas. Une blancheur qui absorbait la lumière. Un pansement sur une plaie invisible. La femme ne bougea pas. Sous ses doigts, la trame du coton était d'une régularité effrayante. Pas une bouloche. Elle touchait une abstraction. Elle vit son propre bras dans le reflet du montant, une greffe nécessaire. La nausée devint une lourdeur narcotique. Le mobilier infusait un sédatif dans son sang.

« Le creux s'adapte », dit l'inconnue. Son souffle était tiède contre la tempe de Sarah. Une intrusion thermique. Sarah baissa les yeux vers la dépression du lin. Une pièce de puzzle qu'on force dans son logement. La femme rétracta sa main avec une douceur d'anémone. Sarah ferma les yeux. Elle ne vit pas le noir, mais le blanc persistant. Ses muscles se relâchaient. Sa fonction n'était plus d'agir, mais de figurer.

Le silence devint cotonneux. Sarah regarda un verre d'eau sur la table de chevet. Transparence absolue. Elle tendit les doigts. Un mouvement visqueux. Ses tendons saillirent. Elle saisit le verre. Le froid du cristal la ramena brièvement à elle. Elle but. L'eau glissa avec une neutralité chirurgicale. Elle buvait de l'absence.

La femme s'inclina imperceptiblement. Un ajustement d'espace. Sarah observa les veines bleues sur le cou de son hôte. Des canaux qui transportaient un sérum de calme. Ce village ne guérissait pas le trauma ; il le pérennisait dans la pierre.

Une vibration sourde fit tressaillir les murs. Le ronronnement du bunker. La ventilation collective. Sarah posa le verre. Le choc résonna comme une sentence. Elle lissa le drap de sa main libre. Elle effaçait sa propre trace en s'installant. Ses côtes s'écartaient pour épouser le vide. Elle était le membre fantôme qui retrouvait son poids.

La femme se leva sans un bruit. Elle fixa un point au plafond. L'heure de la mise en crypte. Une fraîcheur envahit les chevilles de Sarah. Elle n'avait plus la force de bouger. Sa volonté s'était dissoute dans la blancheur. Dans le couloir, le premier signal de la sirène retentit. Une berceuse mécanique. Sarah ferma les yeux. Elle était enfin le manque qu'on attendait. Elle était à la maison. Prête à oublier son nom.

# Chapitre 11

## Décompensation Mineure

L'air de la place centrale possédait une densité minérale, une transparence si absolue qu'elle en devenait asphyxiante, comme si chaque habitant respirait à travers un filtre de gaze stérile. Sarah observait Monsieur Clément, l'horloger, dont la silhouette se découpait contre la façade de la boulangerie avec une netteté de daguerréotype. Il tenait entre ses doigts un flacon de verre bleu, une petite fiole d'huile de précision qu'il portait à la hauteur de ses yeux. Soudain, son bras s'arrêta. Une raideur subite. Le silence n'était pas une absence de bruit, c'était une apnée collective, une précaution prise pour ne pas perturber la sédimentation du déni qui recouvrait chaque pavé, chaque pétale de géranium artificiellement éclatant.

Le mécanisme s'enraya. Un spasme traversa l'épaule de Clément. Sa main s'ouvrit. Le flacon percuta le granit.

Le tintement fut cristallin. Un bruit de déchirure qui sembla lacérer le derme de la réalité. Le liquide bleu s'épandit en une tache huileuse, une souillure indécente sur la perfection blanche du sol.

Sarah ressentit une secousse dans l'œsophage, une nausée sèche. Ce n'était pas seulement du verre qui venait de se briser, mais le bouclier protecteur de la communauté tout entière. Autour d'eux, le flux des passants s'interrompit avec la lenteur coordonnée d'un système immunitaire s'approchant d'un corps étranger. Madame Vasseur, qui taillait ses rosiers, laissa ses cisailles glisser contre son tablier de lin sans un bruit. Elle tourna la tête. Son visage affichait ce masque de sérénité figée où le regard semble diverger vers un point intérieur, là où le trauma est gardé sous scellés.

Monsieur Clément restait pétrifié, les doigts encore en crochet. Une goutte de sueur perla à sa tempe. C'était l'unique signe de la pression interne, de l'effondrement de ses défenses face à l'irruption du désordre.

— Oh, un petit incident de parcours, murmura Madame Vasseur en s'avançant.

Sa voix était un souffle de velours. Elle ne regarda pas le verre brisé. Elle fixa les yeux de Clément, cherchant à y réinjecter la dose nécessaire d'illusion. Sarah sentit ses propres paumes devenir moites. Elle remarqua un détail absurde : une petite fourmi tentait de traverser la mare d'huile bleue, ses pattes s'agitant frénétiquement avant de s'engluer. D'autres habitants s'approchaient maintenant, formant un cercle hermétique, une barrière de chair et de sourires atones. Ils ne grondaient pas. Ils absorbaient l'acte manqué dans le grand corps mou de la normalité.

Un homme en costume gris sortit un mouchoir de soie d'une blancheur aveuglante. Il s'agenouilla avec une lenteur rituelle. Il ramassa les éclats un à un. Ses doigts effleuraient le granit avec une délicatesse de restaurateur d'art. Le silence se fit plus épais, une chape de plomb sur les épaules de Sarah. Elle voyait le ciel se fragmenter dans les débris bleus. Clément ne bougeait toujours pas, sa poitrine ne se soulevant que par saccades. Sa faute, son humanité défaillante, étaient déjà en train d'être effacées par la bienveillance mortifère de ses pairs.

L'homme au costume gris continuait sa tâche, chaque geste étant une suture dans le tissu de la réalité. Il pratiquait une excision. Ses ongles, polis avec une précision maniaque, saisissaient les plus petits fragments. Lorsqu'un éclat refusait de se laisser attraper, il utilisait le revers de son mouchoir pour l'extraire sans le moindre crissement. Sarah observait ce ballet asseptisé, sentant une fraîcheur acide lui monter à la gorge.

Madame Vasseur posa enfin sa main sur l'épaule de Clément. Ce n'était pas une

étrainte, mais une contention douce destinée à stopper l'oscillation de son corps. Elle ne lui demanda pas si tout allait bien ; poser la question aurait été admettre que quelque chose avait pu faillir. Elle commença à lisser la manche de la veste de l'homme, un mouvement répétitif, réalignant les fibres du tissu et l'intégrité de son voisin. Clément cilla. Ses pupilles se rétractèrent. Il était une poupée de cire en cours de remodelage.

Sarah fit un pas en arrière. Le cercle des villageois s'était resserré. À sa gauche, une jeune femme souriait, d'une symétrie parfaite qui ne mobilisait aucun muscle autour des yeux. Le bas du visage mimait la convivialité tandis que le regard restait en état de stase. Sarah sentit une brûlure à l'estomac. L'air qu'elle respirait passait par un filtre trop fin, la privant de l'oxygène nécessaire à la pensée.

L'homme au mouchoir se redressa. Le tissu blanc, lesté de verre, formait une petite bourse qu'il rangea dans sa poche. La menace était évacuée. Il inclina légèrement la tête vers Clément. L'incident était traité. Madame Vasseur retira sa main, laissant sur la veste une légère empreinte qui s'effaça d'elle-même.

— Les fleurs ont besoin d'eau, n'est-ce pas ? lança soudain la jeune femme au sourire de porcelaine.

Sa voix cristalline ne s'adressait à personne. C'était un signal pour rediriger l'attention vers l'utile. Les corps se détendirent. Les passants reprirent leur déambulation spectrale. Sarah restait là, les bras ballants, le cœur battant la chamade. Elle seule percevait encore l'odeur de soufre psychique qui flottait au-dessus du granit impeccable. Clément commença à marcher, son visage ayant retrouvé cette neutralité qui faisait de chaque habitant un reflet identique de l'autre.

Sarah resta immobile, les pieds ancrés dans le granit dont la froideur remontait le long de ses chevilles. Elle observa la jeune femme s'approcher d'un bac à fleurs. La femme inclina son buste. Ses doigts effleurèrent les pétales d'un géranium d'un rouge si dense

qu'il paraissait artificiel. Il n'y avait aucune trace de terre sous ses ongles. Elle maniait le vivant comme un appareillage délicat.

Le bruit d'un arrosoir que l'on traîne produisit un crissement feutré. Sarah sentit une pression sur sa cage thoracique. Elle baissa les yeux vers l'endroit du choc. Le pavé était d'une propreté absolue. L'homme au mouchoir avait procédé à un effacement total.

— Vous devriez peut-être vous asseoir, Sarah, murmura une voix.

Madame Vasseur était là. Sa présence était une constante, une fonction de veille. Sa main se posa sur l'avant-bras de la jeune femme. C'était une caresse invasive, une tentative de refermer l'espace que Sarah maintenait entre elle et les autres. Sarah perçut son odeur : lavande synthétique et talc. Une odeur de propre qui masquait l'absence de toute sueur, de toute fermentation vitale.

— Le soleil est franc aujourd'hui, continua Madame Vasseur d'un ton monocorde. Cela peut provoquer des vertiges si l'on ne suit pas le mouvement.

Sarah déglutit. Sa gorge était sèche. Elle regarda Clément rejoindre un groupe d'hommes qui discutaient du ravalement des façades d'un ton égal. Ses mains ne tremblaient plus. L'oubli n'était pas ici un processus lent, c'était une décharge électrique qui réinitialisait les mémoires.

Elle fit un pas pour se dégager. Son mouvement fut trop brusque. Le bruit de ses semelles lui parut d'une violence obscène. Elle s'arrêta net, le souffle court. La femme à l'arrosoir la fixait. L'eau s'écoulait de son bec en un filet hypnotique sur le granit, loin des racines. Le liquide formait une flaque sombre, une hémorragie silencieuse sur la pierre. Sarah resta fascinée par cette erreur, ce minuscule débordement qui était la seule chose réelle dans ce théâtre. Elle attendit que quelqu'un éponge cette eau inutile, mais le groupe restait figé dans sa déambulation. Une nausée monta : ce

n'était pas le village qui était fou, c'était elle qui, en s'obstinant à voir le désordre, devenait l'agent pathogène.

Le filet d'eau continuait sa trajectoire aberrante. Sarah fixait la flaque qui s'élargissait, épousant les micro-fissures de la pierre. La jeune femme à l'arrosoir ne clignait pas des yeux. Elle arrosait une image mentale. Ce décalage créait un étirement de la seconde où la causalité semblait suspendue.

Madame Vasseur resserra sa prise sur l'avant-bras de Sarah. Une pression millimétrée, dépourvue d'agressivité mais saturée d'une autorité froide. Ses doigts étaient secs, d'une texture de vieux bandages.

— Regardez les reflets, Sarah, murmura-t-elle. La lumière se diffracte. C'est apaisant. La propreté a sa propre beauté.

C'était une manœuvre de recouvrement, une tentative de transformer l'anomalie en événement esthétique. Sarah voulut répondre, mais sa langue était trop épaisse. La jeune femme à l'arrosoir amorça enfin un mouvement fluide. Le débit s'interrompit d'un coup, sans une goutte de trop. Elle tourna son visage vers Sarah et esquissa un sourire qui ne mobilisa que les commissures des lèvres. Ses yeux étaient morts, de larges pupilles sombres qui absorbaient la lumière sans rien rendre.

À quelques mètres, le groupe d'hommes s'était déplacé d'un seul bloc. On entendait le bourdonnement de leurs voix, une rumeur utérine. Clément riait maintenant, un rire modulé qui s'intégrait sans heurt. Sa main caressait le revers de sa veste avec une délicatesse maniaque. La cicatrisation sociale avait été instantanée.

Un homme en blouse grise s'approcha de la flaque. Il tenait une éponge large et plate. Sa fonction était purement équilibrante. Il s'arrêta, inclina le buste avec une rigidité cadavérique, et posa l'éponge. L'eau fut aspirée. La pierre redevint mate, impeccable, sans mémoire. L'homme se redressa. Ses yeux croisèrent brièvement ceux de Sarah

sans reconnaissance.

— Vous voyez, Sarah, reprit Madame Vasseur, tout finit par retrouver sa place. Ne luttez pas contre le rythme.

Sarah sentit son propre pouls ralentir. La peur commençait à s'émousser, non parce qu'elle disparaissait, mais parce qu'elle ne trouvait plus d'ancrage. Elle s'enfonçait dans une narcose environnementale. Elle regarda ses mains ; elles lui parurent lointaines. Elle fit un pas, puis deux. Ses semelles ne produisaient plus de bruit violent. Elle s'adaptait enfin à la densité de l'air. Elle commença à se demander si la flaque avait existé, ou si elle n'était qu'une hallucination née de sa difficulté à métaboliser la paix.

Le village, ce grand utérus de pierre, se refermait sur elle. Elles avançaient le long de l'allée des Ormes, où les arbres projetaient des ombres géométriques. Le goudron ne présentait aucune craquelure. Sarah inspira profondément cet air filtré, dépouillé de toute odeur de terre.

À quelques mètres, une femme polissait le heurtoir en cuivre de sa porte. Son mouvement était pendulaire, régulier. Ce n'était pas un entretien ; c'était un exorcisme contre le passage du temps.

— Regardez Madame Lemoine, murmura Madame Vasseur. Elle veille sur la clarté. Sans ce soin, l'ombre s'incrusterait dans les pores.

Sarah fixa la tension des muscles du cou de la femme. C'était là que se logeait le trauma : dans cette hyper-vigilance musculaire. Sarah se sentait devenir poreuse. Ses contours s'effaçaient. Elles s'arrêtèrent devant une vitrine de boulangerie. Les miches de pain étaient alignées, identiques. Sarah porta sa main à sa gorge. Son battement carotidien était discordant par rapport au métronome invisible du village.

— Vous avez la main froide, Sarah. Une carence, sans doute. Nous irons à la pharmacie pour un rééquilibrage.

L'usage du mot résonna avec une douceur terrifiante. C'était une promesse de retour à l'ordre. Sarah regarda ses mocassins. Ils étaient couverts d'une fine pellicule de poussière grise. Elle eut soudain une envie irrépressible de les frotter, de restaurer l'unité chromatique. Pour ne plus souffrir de l'étrangeté, il fallait devenir l'étrangeté elle-même.

Un enfant apparut au coin de la rue. Il tenait un ballon rouge. Il ne courait pas. Il avançait comme s'il portait une relique fragile. Ses yeux étaient vides de toute espièglerie, habités par une sagesse mortifère. Il inclina la tête vers Sarah. Dans ce village, même l'enfance était préservée dans un état statique où le jeu et la saleté étaient proscrits.

Le pas de Madame Vasseur était un métronome. Un homme agenouillé devant des géraniums maniait une truelle. Ses mains, gantées de blanc, extrayaient chaque feuille flétrie avec une précision de neurochirurgien.

Soudain, la truelle glissa. Elle heurta le rebord en pierre. Un tintement sec. L'homme se figea. Ses épaules montèrent vers ses oreilles. Il laissa échapper un gémissement aigu, un son qui n'appartenait pas au langage. Il porta sa main gantée à son visage, tachant son front d'une trace de terre brune.

— Monsieur Morel, murmura Madame Vasseur.

Deux habitants bifurquèrent simultanément, leurs trajectoires s'ajustant comme un algorithme. Ils glissèrent vers lui, les mains ouvertes. Sarah sentit un reflux gastrique ; ce n'était pas de la compassion, mais une horreur du déséquilibre. Ils venaient colmater une brèche. Ils l'entourèrent, formant une cellule de soin immédiate. Une femme sortit un mouchoir et commença à essuyer la terre sur son front. Elle

maintenait un contact oculaire fixe pour restaurer le lien. L'homme tremblait, mais sous la pression coordonnée de ces mains, son corps s'affaissa, se liquéfia dans le groupe.

Sarah voyait le mécanisme à l'œuvre. Le deuil de la perfection était ici une maladie mortelle. Monsieur Morel redevenait une extension du corps social. Le silence reprit ses droits. La truëlle disparut dans une poche.

— Voilà, dit Madame Vasseur. On ne peut pas laisser la moindre dissonance s'installer. C'est une question de survie pour le système.

Sarah sentait le regard de Morel dans son dos, ou plutôt, le vide que son regard avait laissé. Elle lutta contre une envie de crier, de produire un son discordant, mais sa gorge était nouée. Elle apprenait la grammaire du déni.

L'air ambiant possédait cette neutralité des blocs opératoires. Sarah observa les bégonias ; les pétales paraissaient fixés à la tige par une volonté chirurgicale. Madame Vasseur s'immobilisa devant une vitrine. Elle lissa un pli invisible sur la manche de Sarah. Ses doigts cherchaient à gommer le relief de l'étoffe.

— Vous sentez ce bourdonnement, Sarah ?

Sarah n'entendait que son sang. Le silence du village était une présence active qui pesait sur les tympanes.

— Ce n'est rien, répondit Sarah. Juste le vent.

— Le vent n'existe pas ici. Ce que vous entendez, c'est le village qui respire pour nous. Regardez cette porcelaine. Elle ne nous quittera jamais.

Sarah avait la sensation vertigineuse d'être incorporée par le décor. Elle aperçut un

balayeur, Monsieur Arnault. Son bras décrivait un arc de cercle parfait. \*Shhh, shhh, shhh\*. Le rythme se brisa quand le balai heurta une jardinière. L'homme tressaillit. Une goutte de sueur s'écrasa sur le pavé. Madame Vasseur se resserra sur le bras de Sarah. Des voisins s'approchèrent pour envelopper l'égaré. L'un d'eux prit le manche du balai. Monsieur Arnault s'abandonna.

— On le réintègre, fit Madame Vasseur.

Sarah fut terrifiée de constater que ses propres mains ne tremblaient plus. Elle se figeait. Elles passèrent devant des jouets en bois. Un cheval à bascule était suspendu dans une oscillation éternelle. C'était une nausée psychique.

— Le silence est un vêtement, Sarah.

Elles atteignirent la place centrale. Le bassin d'eau immobile reflétait un ciel trop bleu. L'eau, d'une limpidité gélatineuse, interdisait toute profondeur. Sarah vit Monsieur Arnault sur un banc. Une femme en robe pastel effectuait des gestes circulaires au-dessus de lui. Soudain, le bras de l'homme se détendit, renversant son arrosoir. Le métal fracassa le silence.

La femme au bleu pastel redressa l'objet au millimètre près. Elle posa sa main sur le genou de l'homme. Monsieur Arnault expira longuement. Son visage retrouva sa vacuité lisse.

— La communauté est un organe d'auto-réparation, dit Madame Vasseur.

Sarah baissa les yeux vers le bassin. Au fond, coincé dans une grille, se trouvait un débris de plastique rouge. Une petite roue de voiture miniature. Une scorie du réel. Une trace de l'enfance sale qu'ils avaient juré d'oublier.

Une onde de choc traversa Sarah. Le souvenir d'une chambre en désordre et d'un cri

— son propre cri — remonta dans sa gorge.

— Vous ne pouvez pas tout effacer, dit Sarah. Les objets reviennent. La matière se souvient.

Madame Vasseur s'arrêta net. Elle fixa l'horizon.

— C'est précisément pour cela que vous êtes ici, Sarah. Pour nous aider à trier ce qui doit rester au fond.

Elle fit un pas de côté. Au bout de la place, une porte massive commença à glisser silencieusement dans un mur sans fenêtres.

— Entrez. Il est temps de procéder à votre première assimilation. Monsieur Arnault vous attend pour sa séance de maintien de l'image.

Sarah fit un pas. Le froid du bâtiment l'enveloppa. Elle savait que la porte se refermerait sur plus que des murs. Derrière elle, le silence de la place se lissa comme une eau morte. Elle ne sut plus si le battement qu'elle entendait était celui de son cœur ou celui de la ville.

# Chapitre 12

## L'Abolition du Deuil

Sarah fit glisser le loquet avec une précaution d'horloger. Le métal, poli par l'usage, ne rencontra aucune résistance. L'ouverture fut silencieuse. Devant elle, l'espace ne ressemblait en rien à un cimetière. Aucune stèle ne venait rompre l'horizon, aucune épitaphe ne sollicitait le souvenir. C'était une nef de verdure, une serre à ciel ouvert où l'humidité stagnante pesait sur ses épaules comme un manteau de laine trop lourd. L'air était saturé d'une odeur de chlorophylle agressive, presque médicinale, comme si l'on avait pulvérisé un antiseptique végétal sur chaque feuille. Elle fit un pas sur l'allée de gravier blanc. Le minéral était d'une pureté suspecte. Le crissement sous ses semelles lui parut d'une violence indécente.

Chaque pas vers le centre de ce jardin déclenchait chez elle une pression sourde à la base du sternum. Elle s'arrêta devant un massif d'hortensias d'un bleu si saturé qu'il en devenait irréel. Leurs corolles étaient gonflées de sève comme des organes hypertrophiés. Il n'y avait ici aucune trace de flétrissure, aucun pétale brunissant au sol. La mort n'était pas un événement que l'on commémorait, c'était un déchet que l'on recyclait immédiatement dans une stabilité paysagère absolue. Sarah tendit la main vers une branche de buis taillée avec une précision obsessionnelle. Sous ses doigts, la feuille était cireuse et froide. Ce n'était pas un jardin pour les défunts, c'était une chambre de compensation où l'on venait déposer le poids du réel.

Elle éprouva soudain une nausée légère. Une partie d'elle-même restait l'observatrice lucide, analysant ce déni architectural, tandis qu'une autre cherchait désespérément un nom, une date, un repère pour ancrer sa peine. Les habitants qu'elle croisait au loin, courbés sur des parterres, ne jardinaient pas. Ils entretenaient un mécanisme de défense. Lorsqu'un homme d'une soixantaine d'années, vêtu d'un lin d'une propreté

clinique, se redressa pour ajuster son chapeau de paille, son regard croisa celui de Sarah. Il n'y avait aucune tristesse dans ses yeux. Seulement une sérénité vitreuse. Il lui adressa un hochement de tête, d'un mouvement d'une fluidité désarmante, avant de se replonger dans l'examen d'une orchidée dont la tige était soutenue par un tuteur invisible.

Sarah sentit le froid du bunker, au loin, pulser dans sa mémoire. Ici, le jardin fonctionnait comme un objet pour rassurer ceux qui restaient, pour leur murmurer que rien ne change. Elle s'approcha d'un arbre dont le tronc était si lisse qu'il semblait avoir été poncé par des générations de mains anxieuses. En posant sa paume contre l'écorce, elle cherchait la faille dans le décor, le moment où la blancheur du village laisserait apparaître une fissure, un reste de douleur. Mais sous ses doigts, l'arbre restait muet. Il vibrait seulement du bourdonnement lointain d'une pompe à eau qui maintenait ce simulacre de vie sous perfusion. Elle ferma les yeux. L'obscurité derrière ses paupières lui sembla soudain plus réelle que cette perfection végétale.

Elle observa une femme assise sur un banc de pierre, à quelques mètres. Celle-ci tenait entre ses doigts un petit sécateur en argent avec lequel elle taillait une tige de lavande. Son geste était d'une minutie extrême. La femme ne regardait pas l'ensemble du massif ; elle était absorbée par la répétition. Sarah nota l'absence totale de détritiques au sol : pas une feuille morte, pas une brindille cassée sur le lin immaculé de la robe de l'inconnue. C'était une défense maniaque contre l'irruption du biologique, de tout ce qui pourrait rappeler la fin. Elle s'approcha. Le bruit de ses propres pas lui parut obscène dans ce silence en apnée.

— C'est un travail impressionnant, finit par murmurer Sarah.

Sa voix heurta la densité de l'air. La femme ne sursauta pas. Elle termina sa coupe, déposa le brin dans un panier en osier, puis leva les yeux. Son visage était lisse, les rides gommées. Elle affichait un sourire de madone, une bienveillance universelle qui ne s'adressait à personne.

— Il n’y a pas de travail ici, répondit-elle d’une voix plate. Nous ajustons les contours. Pour que l’image reste fidèle.

Elle désigna d’un geste lent les parterres sans fin. Sarah sentit une nouvelle contraction de l’œsophage. L’absence de noms sur les stèles devenait une agression. Le village n’avait pas enterré ses morts, il les avait dissous dans une esthétique paysagère pour ne jamais avoir à en faire le deuil. La femme reprit son outil. L’interaction était close.

Sarah s’éloigna vers un bassin d’eau si plate qu’elle ressemblait à une plaque de verre noir. L’eau ne clapotait pas. Aucun insecte n’en rayait la surface. Elle s’immobilisa au bord. Elle regarda son reflet, mais l’eau semblait renvoyer une image lissée, dépourvue des aspérités de la fatigue et des cernes qui marquaient son visage. Elle tendit l’index pour briser cette perfection, pour créer une onde, mais s’arrêta. Elle eut la sensation glacée que ce bassin n’était pas rempli de liquide, mais de la condensation de toutes les larmes que le village s’interdisait de verser. Elle resta la main suspendue. Son cœur battait contre ses côtes comme un oiseau piégé.

Un craquement discret s’éleva sur sa droite. Un homme, vêtu d’un tablier gris perle dont la découpe rappelait un uniforme de soin, ratissait une allée déjà lisse. Son mouvement était pendulaire, cadencé. Ses mains étaient dépourvues de taches de vieillesse ou de cicatrices ; elles étaient l’extension de l’outil.

— Ils ne tombent jamais ? demanda Sarah, la gorge sèche.

— Quoi donc ? interrogea-t-il sans inflexion émotionnelle.

— Les souvenirs. Les débris. Tout ce qui s’accumule quand les choses vivent.

Il tourna enfin son visage. Ses pupilles étaient dilatées, absorbant la lumière sans la réfléchir.

— Nous n'accumulons rien ici. La surcharge est mauvaise pour le cœur. Nous préférons la clarté. Si un souvenir pèse, c'est qu'il est mal taillé. Ici, nous les ajustons au paysage.

Il reprit son balayage, effaçant d'un geste circulaire la trace légère de Sarah. Elle s'éloigna, les jambes lourdes. Elle s'arrêta devant un buisson de buis, taillé en une sphère mathématique. En écartant doucement les feuilles, elle aperçut une armature métallique. Un squelette de fer destiné à contraindre la plante dans sa forme idéale, l'empêchant de dévier ou de mourir hors des limites prescrites.

Sarah retira ses doigts avec une lenteur précautionneuse. Le métal avait laissé une empreinte froide sur sa pulpe. Elle observa sa main. Pas de sève, pas de terre. Juste une pellicule de poussière blanche, fine comme du talc. Elle se redressa. L'homme au râteau la surveillait avec une patience prédatrice.

— Et les noms ? insista-t-elle. Si vous transformez chaque perte en buisson, où rangez-vous leurs visages ?

Le jardinier s'agenouilla devant une bordure de mousse irlandaise. Il passa la main sur le tapis végétal, vérifiant l'uniformité de la pousse. Un contact technique.

— Le nom est une plaie ouverte, murmura-t-il. En prononcer un, c'est admettre que la place est vide. Ici, nous préférons l'absorption. La plante ne remplace pas l'enfant, elle devient sa pureté, débarrassée de la corruption de la chair. Regardez ce saule. Ses branches ne pleurent pas. Elles protègent notre périmètre.

La nausée revint, vive. Sarah fixa le regard du jardinier. Elle n'y trouva aucun affect, seulement une surface vitreuse. Elle fit un pas de côté pour fuir, mais le sentier semblait se dilater sous ses pieds. L'homme ramassa un minuscule éclat de calcaire et l'inséra dans la poche de son tablier avec une dévotion tranchante.

Elle s'enfonça plus avant dans le labyrinthe, là où les buissons devenaient plus hauts, formant des couloirs de verdure qui étouffaient les sons. Elle s'arrêta au centre d'une clairière circulaire. La lumière y tombait en colonnes d'un blanc laiteux. Au milieu, un monticule de terre parfaitement lisse, dépourvu de toute végétation, ressemblait à une cicatrice fraîche. C'était le point de rupture. Là où la défense du village avait échoué.

Elle s'approcha, chaque inspiration exigeant un effort conscient. Elle baissa les yeux vers le monticule. Là, à demi enfoui dans la terre noire, un petit objet brillait d'un éclat métallique terne.

Le bouton.

Son bouton de nacre.

Celui de la robe qu'elle portait lors de l'évacuation, vingt ans plus tôt.

Le choc fut instantané. Le jardin l'avait reconnue. Le membre fantôme retrouvait sa place dans la plaie. Ce silence n'était pas une attente. C'était une digestion. Le village ne l'avait pas oubliée ; il l'avait mise en réserve, attendant que l'équilibre exige son retour pour combler la faille. Elle leva les yeux vers le jardinier. Son visage était désormais tourné vers le bunker. La porte d'acier commençait à glisser dans un gémissement hydraulique. Une lumière rouge, rythmée comme un battement de cœur, s'en échappa. Elle l'invitait à entrer. À disparaître enfin dans la forme idéale.

# Chapitre 13

## La Surveillance du Regard-Mère

Sarah ajusta la bride de son sac. Le froissement du cuir résonna avec une netteté indécente dans l'inertie ambiante. Sous ses talons, le pavé de la place centrale semblait absorber le son, comme si le silence possédait une texture spongieuse. Ici, l'air ne transportait aucun pollen, aucune poussière, aucune odeur de décomposition organique. Il régnait une atmosphère de salle d'opération après le passage de l'autoclave. Sarah s'arrêta. Elle sentit une pression au creux du sternum, une constriction familière. Ce n'était pas elle qui craignait de perdre l'autre ; c'était l'environnement qui s'agrippait à elle pour maintenir son équilibre statique.

À l'angle de la rue des Glycines, une caméra montée sur un bras articulé en polymère blanc pivota. Le mouvement était fluide, presque huileux, imitant la caresse. Sarah ne détourna pas les yeux. Elle observa l'objectif, cette pupille artificielle qui ne traquait pas une infraction, mais une confirmation. Le dispositif assurait une vigilance symbiotique, filtrant le réel pour n'en garder que la substance la plus lisse. Sous cette surveillance, son corps avançait dans la rue, tandis que son image psychique était capturée, traitée et réintégrée dans le grand fantasme collectif du village.

Elle approcha d'un banc public en fer forgé, repeint d'un blanc immaculé. Elle posa sa main sur le métal. La sensation était d'une précision millimétrée. À quelques mètres, une habitante taillait des rosiers dépourvus d'épines. La femme portait un tablier de lin dont les plis semblaient fixés à l'amidon pour l'éternité. Elle ne leva pas les yeux. Son sourire, figé dans une bienveillance sans objet, trahissait une profonde dissociation. Elle ne taillait pas des fleurs ; elle entretenait un décor destiné à masquer une béance intérieure. Sarah perçut son rythme respiratoire. Trop calme. Trop régulier. Une apnée émotionnelle pour prévenir l'effondrement.

Un capteur de mouvement émit un déclic imperceptible. Sarah sentit une onde de chaleur ramper le long de sa nuque. Le village fonctionnait comme une chambre de compensation où chaque geste était immédiatement compensé par une réassurance technologique. Elle fit un pas de côté pour sortir de l'axe de la caméra.

Immédiatement, deux autres optiques ajustèrent leur focale. On ne la laissait pas tomber. On ne la laissait pas être seule. C'était l'étoyage invisible, celui qui étouffe en interdisant toute altérité. Sarah gratta nerveusement son poignet jusqu'à faire apparaître une strie rosée, une marque de chair vive qui jurait avec la perfection ambiante. Elle cherchait l'air. L'air se densifiait. Il devenait une substance nutritive et paralysante.

Elle continua sa marche. Les semelles produisaient un son mat, dépourvu d'écho. Les façades présentaient des surfaces sans fissures, sans érosion. C'était un rempart de béton contre l'angoisse de la décomposition. Derrière une vitrine d'une transparence absolue, des mannequins de cire présentaient des tenues de flanelle. Aucun pli. Aucune tache de terre. Sarah observa son propre visage se superposer à celui d'un automate de plastique. Ses pupilles étaient dilatées. Elle était en état d'alerte.

Un homme apparut au détour d'un porche. Il tenait un sécateur dont les lames brillaient d'un éclat chirurgical. Il s'approcha à une distance respectueuse, respectant cette bulle de sécurité propre aux espaces de soin. Ses mains étaient d'une propreté clinique.

— Le temps est d'une stabilité remarquable, murmura-t-il sans la regarder.

Sa voix possédait une texture de velours filtré. Sarah voulut répondre, mais sa gorge se serra. Elle aurait voulu lui parler de la boue, du vent qui cingle, du deuil qui déchire. Elle comprit que ses mots seraient des corps étrangers dans une plaie saine. Ils seraient immédiatement isolés, encapsulés.

— On s'occupe de tout, continua l'homme en inclinant la tête. Vous devriez vous reposer. Vous avez l'air si... fragmentée.

Le mot résonna comme un diagnostic. Sarah recula. Le gravier sous ses pieds se réorganisa de lui-même pour effacer la trace de ses pas. Aucune empreinte. Aucun passé. Le village ne tolérait aucune cicatrice. Elle sentit ses propres doigts se crispier sur la lanière de son sac. Elle cherchait un point d'ancrage, une rugosité. Rien. Tout avait été arrondi, poncé.

Elle atteignit enfin la lisière de la place centrale. Au centre, une structure basse, semi-enterrée, émergeait du sol avec la douceur d'une fontanelle. C'était le Bunker. L'utérus de béton où la mémoire était cryogénisée pour ne plus jamais causer de douleur. La porte glissa sans un bruit. Une pénombre bleutée l'invita à la régression.

Sarah marqua un temps d'arrêt. Elle ne respirait plus. Elle regarda une dernière fois le ciel, d'un bleu trop fixe pour être honnête, avant de se laisser aspirer par la chaleur ouatée de l'intérieur. Derrière elle, l'homme reprenait sa taille, le visage serein. Les caméras se figèrent, satisfaites. L'objet égaré était de retour dans son écrin de verre. Le village pouvait dormir. La présence était stabilisée.

# Chapitre 14

## L'Utérus de Béton

La paroi n'était pas de la pierre, mais une extension de la peau collective du village, un derme de béton lissé jusqu'à l'effacement. Sarah laissa sa paume glisser sur la surface grise. Elle cherchait une faille, un pore, une irrégularité qui trahirait une entrée. Le contact était d'une neutralité thermique absolue. Le matériau ne rendait ni chaleur ni froid. Il restait figé dans une stabilité minérale qui semblait défier les lois de la thermodynamique. Sous ses doigts, la texture évoquait moins un chantier qu'une salle d'opération, un espace où chaque grain de poussière aurait été banni. Elle fit un pas de côté. Ses chaussures produisirent un craquement étouffé sur les graviers calibrés. Le son mourut instantanément.

L'entrée se manifesta comme une absence. À l'angle d'un pilier massif, là où l'ombre aurait dû se densifier, elle perçut un changement de pression contre son tympan. Un appel d'air infime. Sarah s'immobilisa. Une fente millimétrique découpait le mur de haut en bas. Ce n'était pas une porte, mais une suture chirurgicale dans le flanc de la montagne artificielle. Elle ressentit un nœud familier se serrer au creux de son estomac. C'était la sensation de son enfance, lorsqu'elle se cachait dans l'étroitesse des placards pour échapper au bruit du monde. L'envie était là, viscérale : cesser d'être un sujet pour devenir un objet contenu.

Elle approcha son visage de l'interstice. Une odeur de filtrage l'envahit, un parfum de métal froid et de désinfectant. L'air était si pur qu'il en devenait abrasif. Sa propre respiration lui parut indécente. Trop humide. Trop organique. Elle glissa ses doigts dans la fente, sentant la résistance d'un joint d'étanchéité souple. Le mécanisme répondit par un vrombissement de basse fréquence qui fit vibrer ses os. C'était le ronronnement d'un organisme en état de veille permanente.

Le panneau s'effaça sans frottement. Un couloir s'ouvrit, baigné d'une clarté diffuse sans source apparente. Sarah franchit le seuil. L'air à l'intérieur était plus dense, chargé d'une électricité statique qui dressait les poils de ses bras. Ici, le silence n'était plus une absence de bruit, mais une présence épaisse. Elle ne se retourna pas. L'idée de la surface, avec son ciel variable et ses morts imprévisibles, lui semblait déjà une abstraction lointaine. Elle avançait le long d'une courbe douce, suivant le dessin de ce giron de béton. Ses doigts effleuraient le mur, sentant la vibration du système de ventilation. La structure prenait en charge la fonction de maintien de son propre corps.

Elle s'arrêta. Ses bottes de cuir, couvertes de la poussière ocre du dehors, souillaient la résine gris perle du sol. C'était une anomalie. Elle s'assit à même le sol pour les retirer, ses doigts s'attardant sur la texture rugueuse des lacets avant de les abandonner. Le contact direct de sa plante de pied avec la surface tiède déclencha un apaisement immédiat. Elle était désormais ancrée. À sa droite, une série de niches circulaires abritait des optiques sombres qui ressemblaient à des pupilles dilatées. Elle ne ressentait aucune menace. Être vue était la preuve qu'elle n'avait pas disparu.

À quelques mètres, un panneau encastré s'illumina d'une lueur bleutée. Sarah s'approcha, ses mouvements devenant plus fluides. La fente était un lecteur biométrique. Elle y glissa l'index. Un capteur optique scanna ses empreintes pour vérifier sa compatibilité avec l'équilibre global du lieu. Un déclic pneumatique résonna dans ses os. Une section plus profonde se déverrouilla.

Le clivage entre sa vie passée et cet instant devint une certitude physique. Elle vit des renforcements dans les murs, de petites alvéoles tapissées d'un matériau souple. Dans l'une d'elles, des vêtements blancs étaient pliés avec une rigueur maniaque. Sarah se déshabilla. Sa chemise de toile grise, imprégnée de sueur, tomba sur le sol comme une mue inutile. Elle passa la tunique blanche. Le tissu se moula à sa morphologie sans exercer la moindre pression. L'incorporation était totale. Elle n'était plus une

intruse, mais une cellule en route vers l'organe central.

Ses pieds nus la portèrent vers une intersection en forme de dôme où la lumière vira au rose ambré. Au centre, une colonne de verre contenait un liquide visqueux en mouvement perpétuel. Elle s'approcha, le front collé contre la paroi fraîche du cylindre. Des bulles d'air remontaient lentement, comme des pensées fragmentées. Elle ferma les paupières, bercée par les pompes hydrauliques. Elle n'avait plus besoin de se définir ; le lieu s'en chargeait pour elle.

Elle bifurqua vers une salle circulaire dont les parois étaient ponctuées d'alvéoles de conservation. À l'intérieur, des objets familiers étaient figés sous vide : un ours en peluche, un landau, un cahier d'écolier ouvert sur une dictée impeccable. L'encre violette brillait sous un vernis protecteur. Tout ici était une tentative de transformer le périssable en artefact immortel. Sarah sentit une larme glisser sur sa joue. Elle ne l'essuya pas. La tristesse n'était qu'une donnée de plus à métaboliser.

Au centre de la pièce, un socle bas en matière translucide l'attendait. Elle s'y installa en position fœtale. La structure se creusa instantanément pour accueillir ses articulations. Sa main gauche explora le rebord et rencontra une légère dépression : l'empreinte de quatre doigts, fossilisée dans la résine. Sarah y plaça ses propres phalanges. La coïncidence était parfaite. Une reconnaissance moléculaire sembla circuler entre le mur et sa chair.

Une porte se rétracta dans la cloison, révélant le centre névralgique. Des moniteurs affichaient des flux de données physiologiques : les battements de cœur et les ondes cérébrales des habitants du village, là-haut, dans leur sommeil de plomb. Sarah s'approcha du pupitre central. Sur l'écran, un curseur clignotait au-dessus d'une place vide. Son nom d'origine s'y affichait.

Elle tendit la main vers le casque de monitoring neuronal dont les fils pendaient comme des cordons ombilicaux. Le silence fut percé d'une note pure, un signal de

440 Hertz qui fit vibrer sa cage thoracique. Elle ne ressentit aucune peur. Derrière elle, le sas d'entrée se scella dans un souffle définitif. Le monde extérieur n'était plus qu'un bruit parasite enfin éteint. Elle était rentrée. Elle ferma les yeux et se laissa dissoudre.

# Chapitre 15

## La Physiologie du Mensonge

Le bureau de Monsieur Valade ne possédait pas d'angles morts. La lumière, diffuse et sans provenance assignable, semblait sourdre des murs eux-mêmes, une luminescence de laboratoire qui interdisait toute zone d'ombre où le doute aurait pu se nicher. Sarah s'assit sur le rebord du fauteuil en cuir blanc. Le grain était trop régulier. Il évoquait davantage une membrane synthétique qu'une peau animale. Elle sentit immédiatement la pression atmosphérique changer ; l'air ici n'était pas simplement calme, il était stationnaire, maintenu dans un équilibre de verre par un système de ventilation si discret qu'il en devenait étouffant. Valade, en face d'elle, restait de marbre. Ses mains étaient posées à plat sur le bureau, parfaitement parallèles, telles des pièces d'anatomie exposées sous vitrine.

Elle observa la jonction de son col de chemise. Une blancheur agressive. Il n'y avait aucune ride d'expression sur son visage, seulement cette tension de surface qui caractérise ceux qui ont tout misé sur leur façade. Pour Valade, le moindre tressaillement aurait ressemblé à un séisme. Sarah déglutit. Le bruit de sa propre salive lui parut indécent dans ce sanctuaire. Elle remarqua que l'homme ne clignait pas des yeux au rythme naturel. Il fixait un point situé quelques millimètres derrière son épaule, évitant un contact direct qui aurait pu briser le mur invisible derrière lequel il s'était emmuré.

— Vous avez fait une longue route, Sarah, finit-il par dire.

Sa voix n'avait pas de timbre. Elle était purement fonctionnelle, comme filtrée avant d'atteindre l'air. Valade se pencha très légèrement. Un mouvement millimétré. Il saisit un coupe-papier en argent, dénué de la moindre empreinte digitale, et

commença à en caresser la lame du bout du pouce. Un geste d'apaisement, une façon de s'assurer qu'il occupait encore les limites de son propre corps.

— Le village apprécie votre ponctualité. Ici, nous avons appris que le temps est une construction que l'on doit soigner. Sans cadre, l'esprit s'égaré. Vous comprenez cette nécessité de... retenue ?

Sarah sentit une pointe de nausée. Elle posa ses mains sur ses genoux, ses doigts s'enfonçant dans le tissu de son pantalon pour chercher une rugosité, un rappel du monde réel, sale et imprévisible. Elle fixa la petite horloge murale. L'aiguille des secondes ne trottait pas ; elle glissait. Un mouvement fluide, continu, supprimant le hachage du temps pour simuler une éternité sans heurts. C'était le mécanisme de leur mal : nier la perte, transformer le deuil en une stase perpétuelle.

— Je suis venue pour les registres de l'ancien orphelinat, Valade. Les dates de 1994.

À la mention de l'année, le pouce s'interrompit. Ce fut bref. Presque rien. Mais pour Sarah, ce fut une déflagration. Valade reposa l'objet avec une lenteur calculée, le replaçant exactement dans son empreinte sur le sous-main. Son visage demeura un masque de cire, mais une micro-goutte de sueur perla à la lisière de sa tempe. Une fuite dans le système d'étanchéité.

— 1994, répéta-t-il.

Son ton se fit soyeux. Une inflexion maternelle pour recouvrir l'abîme.

— C'est une année qui n'existe plus vraiment dans nos archives, Sarah. Non par négligence, mais par hygiène. Voyez-vous, le cerveau humain sait pratiquer l'excision des souvenirs qui menacent son intégrité. Pourquoi réintroduire un corps étranger dans un organisme qui a enfin trouvé son centre ?

Il se leva. Sa silhouette se découpait contre la baie vitrée. De cette hauteur, les maisons ressemblaient à des jouets disposés par une main obsessionnelle. Rien ne bougeait dans les rues. Pas un chat. Pas un rideau qui s'agite. C'était une nécropole déguisée en utopie. Valade croisa les mains derrière son dos. Ses épaules étaient légèrement trop hautes, figées dans un réflexe de sursaut permanent.

— Vous cherchez une vérité qui agira comme un poison, murmura-t-il sans se retourner. Regardez cette ville. Elle respire à l'unisson. Ce que vous appelez un mensonge, nous l'appelons une prothèse. Et on ne demande pas à un amputé de jeter sa jambe de bois sous prétexte qu'elle ne saigne pas.

Le froid de la pièce s'insinua sous les vêtements de Sarah. Elle se leva à son tour. Le cuir du fauteuil grinça bruyamment. Le son déchira le silence comme un blasphème. Valade ne tressaillit pas, mais ses jointures blanchirent derrière son dos.

— Les enfants de 94 ne sont pas des souvenirs qu'on efface, Valade. Ce sont des absences qui hurlent.

Il se tourna vers elle. Pour la première fois, Sarah vit l'éclat d'une terreur archaïque au fond de ses pupilles. Ce n'était pas la peur d'être démasqué, c'était la peur de voir. La peur que le miroir qu'il polissait depuis des décennies ne se brise. Il fit un pas vers elle. Son souffle n'avait aucune odeur. Rien que la neutralité du gaz carbonique.

— Ici, personne ne crie, Sarah. Nous avons appris à transformer les cris en silences fertiles. Si vous persistez, vous ne trouverez pas de coupables. Vous ne trouverez que des gens qui ont choisi de ne pas mourir de chagrin.

Il tendit la main vers une carafe d'eau. Le glouglou du liquide fut le seul battement de cœur de la pièce. Sarah regarda l'eau trembler dans le cristal. Valade n'était pas son adversaire. Il était le gardien d'un tombeau dont il était lui-même la pierre.

Il but une gorgée, le coude formant un angle droit parfait. L'eau semblait disparaître dans un conduit sans fin, sans le moindre bruit de déglutition. Sarah percevait maintenant le bourdonnement des climatiseurs, un ronronnement blanc qui lissait les aspérités du temps. Elle déplaça son poids, sentant la résistance de la moquette synthétique. Elle semblait vouloir absorber ses empreintes, effacer son passage.

Elle s'approcha de la vitre. En bas, le tracé des rues dessinait un labyrinthe sans issue. Un véhicule blanc traversa une intersection sans le moindre crissement de pneus. Sarah posa une main sur le verre. Il était froid. Épais.

— Vous parlez de prothèse, dit-elle plus bas. Mais une prothèse suppose une plaie cicatrisée. Ici, vous maintenez la blessure ouverte sous une couche de gaze stérile. Vous empêchez la pourriture, mais vous empêchez aussi la vie. Regardez-les, Valade. Ils ne vivent pas, ils maintiennent une fonction.

Valade reposa le verre. Il l'aligna exactement sur la trace circulaire de condensation. Ses doigts s'attardèrent sur le cristal, le caressant pour s'assurer de sa solidité.

— La guérison est un concept pour les autres, Sarah. Nous, nous sommes des conservateurs de musée. Si j'autorise un seul de ces parents à se souvenir de l'odeur de la terre sur les genoux écorchés de son fils, tout s'effondre. Vous appelez cela une prothèse ? Je préfère la crypte. On ne guérit pas d'une mutilation de l'âme. On apprend à vivre dans l'absence de douleur.

Il fit volte-face. Ses semelles ne produisirent qu'un frottement feutré. Son visage révélait maintenant des micro-sillons de fatigue qui ne suivaient pas les lignes du sourire, mais celles d'une tension permanente. Sarah recula d'un pas. Ses doigts cherchèrent la boucle de son sac à main, une aspérité, n'importe quoi qui ne soit pas lisse. Valade l'observait avec une curiosité clinique.

— Votre présence ici est une agression pour ce village. Vous êtes le rappel de tout ce

que nous avons évacué. Le sang, le bruit, la mort. Tout ce qui est organique finit par trahir. Pourquoi préférer l'horreur de la vérité à la beauté du simulacre ?

Le cœur de Sarah cogna contre ses côtes. Elle se rappela soudain une image d'enfance, une balafre sur son propre avant-bras après une chute dans les ronces. Ici, une telle cicatrice serait un crime.

— Parce que votre simulacre est une mort qui dure. Vous n'avez pas protégé ces gens. Vous les avez brisés en deux.

Valade sourit. Ses yeux restèrent fixes. Deux billes de verre. Il s'approcha, réduisant la distance jusqu'à ce que Sarah puisse percevoir la chaleur de son corps, une chaleur qui lui parut obscène.

— Vous parlez de rupture comme s'il s'agissait d'une maladie. Mais c'est une compétence, Sarah. L'ultime défense face à l'insupportable. Regardez-moi. Ai-je l'air d'un homme qui souffre ?

Sarah ne répondit pas. Elle regardait la petite veine qui battait sur la tempe de Valade. Le seul témoin de l'effort colossal qu'il fournissait pour maintenir le couvercle sur la marmite. Si elle forçait le verrou de ce bunker mental, ce n'était pas un cri qu'elle entendrait, mais le fracas d'un monde se pulvérisant sous le poids de son propre chagrin. Elle tourna le dos à la fenêtre, cherchant la sortie, mais les portes du bureau semblaient s'être fondues dans les parois de chêne clair.

Ses doigts glissèrent sur le bois parfaitement poncé. Sous la pulpe de son index, elle ne percevait qu'une continuité glacée. Sa respiration devint un bruit parasite. Elle sentit une perle de sueur naître à la lisière de ses cheveux.

— Vous cherchez la poignée, Sarah ? Ici, les passages ne s'ouvrent que lorsque l'équilibre est atteint. Votre agitation retarde le système.

Il se tourna enfin. Le mouvement de son cou fut d'une fluidité dérangeante. Sarah pressa son dos contre la paroi. Elle voyait maintenant l'absence de pupille presque totale chez Valade, un envahissement de l'iris par une volonté de contrôle absolue.

— Vous parlez d'équilibre, mais je suffoque. Ce village... ces rues... c'est votre sein maternel, Valade. Un sein artificiel qui ne nourrit personne.

L'homme inclina légèrement la tête. Un pli apparut au coin de sa bouche. Il fit deux pas. Le craquement de ses chaussures résonna comme une détonation. Sarah sentit ses phalanges blanchir contre le bois. Elle cherchait une faille dans ce décor de psychose blanche.

— Nous avons avalé le traumatisme pour le transformer en pierre et en silence. Vous voulez que nous versions des larmes ? Le chagrin est une dépense énergétique que ce groupe ne peut plus se permettre.

Il leva la main, sans la toucher. Sarah sentit une électricité statique insupportable. Son propre corps commençait à réagir : une brûlure acide remontait dans son œsophage. Elle était l'intruse. La cellule étrangère que l'organisme tentait d'enkyster.

— Vous ne mentez pas, comprit-elle soudain. Vous avez simplement déplacé la vérité là où elle ne peut plus vous atteindre.

Valade ne cilla pas. Dans le reflet de ses yeux, Sarah vit sa propre image : petite, désordonnée, terrifiée. Elle se sentit soudainement lourde. Sale. L'envie de céder, de se laisser absorber par ce silence protecteur, la traversa comme un frisson. Ses doigts, explorant toujours le bois, rencontrèrent enfin une vibration. Un bourdonnement mécanique presque imperceptible. C'était le pouls du bunker. Elle s'y agrippa.

La vibration sous ses phalanges n'était pas un simple tremblement ; c'était une

pulsation sourde, régulière. Sarah sentit le bois transmettre cette énergie froide jusque dans sa moelle épinière. L'air dans la pièce possédait une qualité raréfiée. Chaque inspiration était douloureuse.

Valade ne bougeait pas. Une posture d'attente. Ses yeux gris ne cillaient pas. Le silence était devenu une substance dense. Sarah déplaça lentement sa main, cherchant le point exact où la vibration se faisait la plus intense.

— Vous entendez ce pouls, Valade ? Ce n'est pas le bruit d'une ville. C'est celui d'un respirateur artificiel.

Le notable abaissa ses paupières. Sa respiration était si superficielle qu'elle ne soulevait pas le tissu de sa veste grise. Sarah enfonça ses ongles dans une rainure presque invisible du panneau. Une goutte de sueur glissa le long de sa mâchoire et s'écrasa sur son col avec la violence d'une détonation.

Valade fit un pas de côté.

— L'angoisse de la disparition nécessite une infrastructure robuste. Si nous laissons le vivant reprendre ses droits, nous ne survivrions pas à la reconnaissance de notre propre fin.

Il s'arrêta devant une console encastrée. Les voyants ambrés pulsaient au rythme de la paroi. Sarah sentit une nausée plus vive. Le lien entre l'homme et la machine était total. Elle regarda ses propres mains : elles tremblaient. Ce n'était pas seulement de la peur, c'était une résonance. Elle était en train de se synchroniser avec le bunker. Elle devait rompre ce cycle. Ses doigts trouvèrent une aspérité. Une petite protubérance de métal sous le rebord du panneau. Elle appuya.

Le dé clic fut étouffé, organique. L'effet ne fut pas immédiat. Un glissement du bourdonnement vers une octave plus grave. Sarah retint son souffle. Un voyant passa

de l'ambre à un ocre terreux, clignotant avec l'hésitation d'un cœur à l'agonie.

Valade ne sursauta pas, mais le tissu de sa veste se tendit. Le silence se déchira. Un sifflement pneumatique lointain monta des bouches d'aération. C'était le bruit d'une décompression. Une odeur de poussière ancienne commença à polluer l'atmosphère.

— Vous venez de forcer une suture, murmura Valade.

Sa voix s'étrangla. Il tourna lentement la tête. Ses yeux semblaient soudain plus enfoncés. Deux cavités sombres. Sarah ne voyait plus un homme, mais une architecture en train de se fissurer. Elle aurait voulu retirer sa main, mais son bras semblait appartenir à la panne qu'elle venait de déclencher.

Une ombre passa derrière les panneaux de polycarbonate. Une silhouette floue. Errate. L'air devint plus lourd, chargé d'une humidité humaine. Valade porta une main à sa gorge. Il n'était plus le gardien. Il redevenait un patient en phase de chute.

— Le déni a un coût que vous ne concevez pas, Sarah. Chaque seconde de paix ici est extraite de notre moelle épinière.

Il la regarda avec une intensité désespérée.

— Si vous brisez le contenant, vous ne libérez rien. Vous précipitez l'effondrement de ceux qui n'ont plus d'autre identité que ce silence. Regardez vos mains. Elles tremblent parce qu'elles perdent leur ancrage.

Elle baissa les yeux. Il avait raison. Sa propre biologie dépendait désormais de la stabilité du bunker. Elle se sentait se dissoudre. Le sifflement devint un hurlement sourd. Elle pressa plus fort sur le métal froid, cherchant dans la douleur une sensation capable de la ramener à la vie.

Valade se figea. Sa paupière gauche fut prise d'un spasme. Ce n'était plus la peur de Sarah, mais l'effroi de voir son monde s'évaporer.

— Vous cherchez une vérité qui n'est qu'une blessure ouverte, murmura-t-il.

Il fit un pas lent. Ses doigts effleurèrent un écran éteint. Un geste de tendresse pour sa prothèse. Sarah sentit une contraction au plexus. Elle reconnaissait dans cette dévotion au vide sa propre incapacité à exister seule. Un goût de cuivre lui brûla la gorge.

Derrière la paroi, l'ombre s'arrêta. Sarah vit Valade fermer les yeux. Les rides de son front étaient les cicatrices de tout ce qu'il avait dû refouler. Il maintenait un barrage contre l'hémorragie de sens. Elle lâcha enfin la console. Ses doigts conservèrent une rigidité de griffes. L'absence de contact provoqua un vertige. Elle se cala contre une table technique. Sur les écrans, les rues restaient d'une blancheur de linceul. Mais un craquement sec provint du plafond. Une onde de choc qui fit vibrer les verres d'eau.

Valade tendit une main vers le verre, sans le toucher. Il auscultait la vibration résiduelle. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un souffle court.

— Vous percevez une rupture. Mais ce n'est qu'un ajustement de l'enveloppe. Une contraction.

Il ramassa un stylo en métal brossé qu'il fit rouler entre son pouce et son index. Un métronome pour évacuer l'angoisse. Sarah fit un pas de côté pour forcer un contact visuel. Ses chaussures craquèrent sur la résine. Dans les moniteurs, elle crut déceler un mouvement derrière un rideau, au deuxième étage de la maison des Morel. Une pupille cherchant le vide. Ils ne craignaient pas la vérité, mais le poids de la reconnaissance.

— Pourquoi les maintenir ainsi ? demanda-t-elle. Sa voix était rauque.

Valade posa le stylo. Parallèle au bord du bureau.

— La mémoire est une carence, Sarah. Elle vide l'être. Nous avons choisi l'instant figé.

Il fit un geste vers les écrans. Sarah ressentit une bouffée de chaleur. Elle revoyait le visage des enfants, ces idoles de porcelaine polies pour ne plus accrocher la douleur. Le ronronnement des serveurs s'intensifiait. C'était la bande-son d'une psychose parfaitement orchestrée.

Valade n'avait pas bougé. Ses phalanges étaient d'une pâleur de parchemin. Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe.

— Vous ne les protégez pas, Valade. Vous maintenez un deuil suspendu qui dévore leur futur.

L'homme laissa échapper un soupir de soie.

— Le deuil est une transformation que leur esprit ne peut pas supporter. Ils sont lisses. Parfaits. La douleur est une tumeur que nous avons enlevée.

Il s'approcha. Sarah recula contre une armoire métallique. Le froid sur ses omoplates la fit frissonner. Elle voyait les micro-vibrations de ses paupières. Valade n'était pas cruel. Il était un pansement compressif sur une plaie béante.

Elle baissa les yeux vers ses mains crispées sur le bureau. Elle sentait l'oppression au plexus. Elle était l'élément pathogène. L'odeur de l'ozone lui monta au nez. Elle comprit que le bunker était un utérus de béton destiné à empêcher une naissance qui serait leur mort à tous.

Valade ouvrit un tiroir avec une précision chirurgicale. Sarah gratta nerveusement une écaïlle de peinture sur l'armoire. Ce défaut était son seul ancrage. L'homme sortit un dossier cartonné. Il le posa sur le bureau comme une relique.

— Chaque habitant est une cellule d'un organisme qui a choisi le gel plutôt que l'explosion. Lorsque vous voyez cette femme, vous voyez une automate. Moi, je vois un esprit qui ne hurle plus.

Sarah s'approcha de la console. Les aiguilles des constantes pulsaient avec une régularité de métronome. Une paix imposée. Une lobotomie par l'environnement.

— Ce n'est pas du soin, Valade. C'est une mise en bière. Et vous êtes le placenta qui filtre tout. Mais le placenta finit par mourir.

Valade se figea. Sarah vit la peur primitive percer son masque. Il ne craignait pas ses mots, il craignait le retour du vivant. L'air se raréfia. Le silence du village semblait hurler à travers le béton.

L'homme laissa le silence se sédimenter. Ses doigts lissèrent une imperfection invisible sur le dossier.

— Voyez-vous un seul pic de stress sur ces écrans ? Un seul ? Le deuil est un poison. Il brise les synapses. Nous sommes en rémission perpétuelle.

Sarah fixa le moniteur numéro quatorze. Un jardin d'enfants. Des balançoires immobiles. Pas un cri. Pas de boue. Le vide y était pur. On vénérât l'idée de l'enfance en ayant tué l'enfant.

— Où sont-ils, Valade ?

Elle entendit le grincement du cuir. Valade se levait. Il vint s'immobiliser juste

derrière elle. Il sentait l'antiseptique et le linge froid.

— Ils sont là où ils ne souffrent plus. L'absence n'est pas une perte si elle est sublimée. Nous avons échangé la vérité contre la survie.

Elle se retourna brusquement. Son visage à quelques centimètres du sien. Elle vit la fatigue abyssale dans ses rides. Valade était la première victime de son propre mur.

— Vous n'avez rien suturé. Vous avez juste mis un linceul de béton. Et moi... je suis la déchirure.

Elle baissa les yeux. Un coin de photo dépassait du dossier. Une image jaunie. Sarah tendit la main, mue par une pulsion incontrôlable. Valade ne fit rien. Il ferma les yeux, comme un condamné.

Elle retourna la photo. L'implosion fut silencieuse. Sur le cliché, une petite fille riait devant la fontaine. Les genoux écorchés. Une tache sur son tablier. La fillette lui ressemblait trait pour trait. Mais ce fut la date au dos, à l'encre violette, qui lui coupa le souffle : l'enfant était morte trente ans avant la naissance de Sarah.

Un signal sonore retentit. Un bip régulier. Insistant. Sur la console, une lumière rouge clignota. Une habitante du secteur nord venait de sortir de la zone de sécurité. L'homéostasie se brisait. Valade ouvrit les yeux. Sarah n'y vit plus de la peur, mais une immense et terrifiante gratitude.

# Chapitre 16

## L'Incorporation du Refoulé

La lumière tombait sur les dalles de linoléum blanc avec une précision de scalpel, découpant des rectangles d'un éclat si pur qu'ils semblaient flotter au-dessus du sol. Sarah déplaça son pied droit. Elle aligna la pointe de sa chaussure sur la bordure exacte d'un joint. Ce geste machinal calma instantanément le battement erratique de sa tempe. Elle ne cherchait plus la trace d'un passage ou l'indice d'une effraction. Elle voulait la confirmation d'une absence totale de désordre.

Le silence du village n'était pas un vide. C'était une substance, une pathologie respiratoire collective qui imposait aux poumons une apnée protectrice. Sarah posa la main sur le chambranle de la porte. Sous sa paume, la texture lisse du matériau composite était dépourvue de la moindre rugosité organique. Rien ici ne semblait pouvoir vieillir. Le temps paraissait avoir été aspiré par une soupape invisible pour maintenir le lieu dans une éternité sans poussière.

Dans la salle commune, Madame Verna attendait près de la fenêtre sans tain. La vieille femme frottait un petit cheval de bois avec un linge en microfibre. Son mouvement avait la régularité d'un métronome. Ses gestes étaient fluides, sans l'hésitation habituelle liée à l'âge. On aurait dit que sa structure musculaire obéissait à une exigence externe, une volonté architecturale. Elle ne leva pas les yeux. Le monde extérieur n'existait plus pour elle. Seule comptait la surface qu'elle polissait sans fin.

Sarah s'approcha. Ses propres mains commençaient à fourmiller. C'était une réaction qu'elle ne pouvait plus ignorer, comme si ses nerfs réclamaient une occupation. Ses doigts se courbaient déjà pour saisir un objet invisible.

— C'est l'heure, murmura Madame Verna sans interrompre son va-et-vient.

Le timbre de sa voix était plat, une note blanche perdue dans l'immensité aseptisée de la pièce. Sarah ne répondit pas. Elle observait le reflet de la lumière sur le bois verni. Ce point focal aspirait toute sa capacité de discernement. Une nausée légère la prit, née d'une reconnaissance brutale. Cette scène, elle la connaissait dans sa propre chair. Elle s'assit en face de la vieille femme. Ses épaules s'abaissèrent pour s'ajuster au rythme de la pièce. Le besoin d'enquêter sur la disparition des enfants s'effaçait derrière la nécessité de maintenir ce calme mort. Elle tendit la main vers un second linge posé sur la table. Ses doigts effleurèrent la fibre synthétique. L'hésitation s'évanouit dès que le contact fut établi.

Le polissage commença. C'était une chorégraphie du déni, un effort collectif pour empêcher l'effondrement en agissant sur la matière. Sarah sentit sa poitrine se dénouer. Elle s'intégrait à la pulsation de la pièce. Le frottement du tissu produisait un crissement sourd qui cadencait son cœur. La réalité biologique — la sueur, le bruit, la mort — reculait derrière cette paroi de verre. Elle devenait un rouage dans cette chambre de compensation où l'on protégeait l'idée du sacré en effaçant l'humain.

Chaque rotation de son poignet était une suture sur sa propre mémoire. Le village ne l'absorbait pas par la force ; il l'invitait à une fusion où la douleur ne l'atteignait plus. La douleur exigeait un temps qui s'écoule. Ici, le temps était gelé sous le vernis. Ses yeux se fixèrent sur sa main. Le monde extérieur devint un bruit blanc sans importance.

La fibre grattait la pulpe de ses index. Sarah appliqua une pression constante, circulaire. Elle voyait ses articulations blanchir sous l'effort. La pièce était si silencieuse que le glissement du chiffon devenait une percussion. Elle ne pensait plus à l'absence des cris d'enfants, ni aux jouets disparus des jardins. Elle pensait à l'équilibre du reflet.

Madame Verna inclina la tête. Elle marqua un temps d'arrêt presque imperceptible pour gratter une petite plaque de peau sèche sur son poignet, un geste d'une banalité soudaine, avant de reprendre son rythme. Ses yeux gris restaient fixés sur une rayure invisible. Il n'y avait aucune sueur sur son front. Sarah sentit une goutte de condensation perler le long de sa tempe, mais elle ne l'essuya pas. Elle l'accepta comme une impureté résiduelle en cours d'évacuation.

— Le grain doit disparaître, énonça Madame Verna d'un souffle sec.

Sarah hocha la tête. Une partie de son esprit, de plus en plus petite, hurlait encore à l'absurdité. Mais son corps jubilait. Elle ajusta l'angle de son coude pour que sa trajectoire épouse celle de la vieille femme. En soignant cet objet, elle pensait une plaie qu'elle ignorait porter : celle de l'imperfection de la vie.

Elle remarqua alors une petite encoche dans le pied de la table. Une trace de choc. Peut-être l'impact d'un jouet lancé autrefois. Ses doigts s'immobilisèrent. La nausée revint, fulgurante. C'était le reste du trauma, le souvenir d'une enfance bruyante que le village avait décidé de crypter sous des couches de résine. La défense reprit le dessus. Elle écrasa le chiffon sur l'encoche, appuyant de tout son poids pour niveler le relief du souvenir. Ses dents se serrèrent jusqu'à ce que la douleur dans son épaule devienne sa seule réalité.

Madame Verna ne la regardait pas, mais ses traits de cire semblèrent s'apaiser. Elle reconnaissait dans l'acharnement de Sarah la signature d'une intégration réussie. La symbiose était en marche. Silencieuse. Irréversible.

Sarah s'arrêta pour réajuster le chiffon. Ce bref arrêt provoqua un vertige. Sans le mouvement, elle n'était plus qu'un corps vide face à l'immobilité des murs. Elle reprit la tâche, la pupille dilatée. Les veines du chêne devenaient des autoroutes complexes, un réseau qu'elle devait irriguer de son effort pour maintenir la maison en vie. Chaque passage était un rempart contre le chaos. Son ongle gratta une minuscule goutte de

vernis séchée. Elle ne s'interrogea pas sur son origine ; elle l'attaqua avec une précision froide. Elle frota jusqu'à ce que son doigt brûle. La douleur était la preuve de son utilité.

Le reflet du lustre en cristal apparut sur la table. Sarah vit son propre visage dans le bois poli. Il était déformé par les courbes de la menuiserie, mais étrangement plus calme que dans n'importe quel miroir. Ses traits étaient gommés. Ses incertitudes, lissées. Elle n'était plus l'observatrice. Elle était la cellule qui s'incorpore.

Madame Verna tendit une main vers un flacon de verre bleu posé sur le buffet. Ses doigts noueux saisirent le goulot avec une révérence religieuse. Sarah attendit, le cœur lent, prête pour l'étape suivante de cette liturgie de l'effacement. Chaque seconde s'étirait, transformant l'air en une substance gélatineuse où chaque particule de poussière avait sa place assignée.

Le bouchon produisit un sifflement sec qui déchira le silence sans le briser. L'odeur se répandit. Ce n'était pas la cire, mais un mélange d'éthanol pur et de lavande synthétique. Sarah inspira profondément. Le froid du solvant descendit dans sa trachée, rinçant les résidus de son anxiété. Madame Verna laissa une goutte unique perler sur le bord du goulot avant de s'écraser sur le tissu. La tache se propagea en un cercle sombre, une conquête contrôlée des fibres.

La vieille femme déplaça le flacon vers Sarah. Le bleu du verre absorbait la lumière, projetant des reflets sombres sur les phalanges de la jeune femme. Sarah s'empara du récipient. La rugosité de sa propre peau lui parut soudain indécente, une insulte à la perfection de cet objet qui ne connaissait ni la sueur, ni la fatigue. Elle versa la substance sur son chiffon. Le geste était simple, mais il exigeait une attention totale.

Le temps se cristallisa. Sarah commença à appliquer le produit. C'était une fusion réciproque : elle nourrissait le bois, et la structure lui offrait une stabilité psychique inconnue. Son bras bougeait avec la régularité d'une machine. Chaque rotation

gommait les contours de son moi. La brûlure dans son épaule n'était plus un signal d'alarme, mais une pulsation vitale intégrée à la maison.

Madame Verna se rapprocha. Elle posa sa main à quelques centimètres de celle de Sarah, guidant sans toucher. Le silence entre elles était un accordage physique où chaque mouvement était compris sans mots. Sarah remarqua une cicatrice blanche sur la main de la vieille femme. Une faille infime. Elle l'observa avec une curiosité clinique, se demandant si cette marque était le dernier témoin d'une vie où le corps pouvait encore être blessé. Puis, elle détourna les yeux. Elle préféra se perdre dans le mouvement fluide, acceptant la protection de cette chambre où l'histoire individuelle s'effaçait.

Le liquide bleu attiédissait sous la friction. Sarah vit son reflet fixé dans le plateau, pris dans le vernis comme un insecte dans l'ambre. Une onde de chaleur parcourut ses jambes. C'était la fin de la résistance. Elle ne cherchait plus à comprendre pourquoi les rues semblaient peintes chaque matin. La réalité était une surface à protéger. Ses mouvements devinrent plus amples, épousant les angles de la table avec une satisfaction biologique. Madame Verna hocha la tête et retira doucement sa main. Sarah était désormais seule avec la table, souveraine dans sa nouvelle aliénation.

L'arrêt du mouvement produisit une arythmie. Sarah retira sa main, les muscles encore tendus. Madame Verna récupéra le chiffon avec une lenteur de prêtre. L'odeur d'ammoniaque neutralisait les relents de sueur. Chaque objet du salon reprenait sa place dans une hiérarchie où rien ne devait dépasser.

La vieille femme désigna une série de statuettes en porcelaine. Des figurines d'enfants aux joues roses, figés dans des jeux silencieux. Sarah s'approcha. Elle tendit les doigts vers un petit garçon tenant un cerceau. Le froid de la céramique calma le picotement de sa peau. Il y avait là une promesse de permanence. Un pacte contre le chaos biologique qui attendait derrière les fenêtres closes.

— Ils ne tombent jamais, murmura Madame Verna.

Sarah intégra cette information comme une loi physique. Elle reposa l'enfant de porcelaine, veillant à ce que le socle retrouve exactement son empreinte sur le bois. Un basculement s'opérait : d'un côté, le souvenir résiduel d'une vie faite de désordre ; de l'autre, cette architecture interne où chaque geste servait de rempart. Elle glissa sa main vers la figurine suivante, une fillette en dentelle sculptée. Elle devait valider la symétrie.

Elle remarqua une minuscule bulle d'air emprisonnée dans le vernis du buffet. Une erreur. Cette imperfection était une menace pour l'équilibre du village. Elle frotta la surface avec son pouce, cherchant à lisser la matière, à incorporer cette anomalie dans sa conscience. La nausée s'était changée en une oppression familière, un corset psychique qui lui donnait une impression de sécurité.

Elle cala sa respiration sur le tic-tac d'une horloge invisible. Sarah comprit qu'elle n'était plus une observatrice, mais une pièce de rechange. Elle se tourna vers la fenêtre pour vérifier la lumière blanche qui peignait la rue. Elle ne cherchait plus de preuves. Elle savourait l'ordre.

— Nous prenons le thé, dit Madame Verna.

Ce n'était pas une invitation, mais une étape de maintenance. Sarah s'assit. Le velours de la chaise contre ses cuisses semblait prolonger sa propre peau. Madame Verna versa le liquide. Le jet était silencieux. Aucune buée ne troublait l'air. Sarah s'empara de la tasse, ancrée dans ce présent gelé. Son esprit s'épurait. Elle n'était plus qu'un réceptacle.

Elle porta le bord à ses lèvres. Elle savoura la symétrie de ses mains. L'image d'un enfant aux genoux écorchés traversa son esprit. Elle la chassa d'une contraction du diaphragme. Ici, l'enfance était une stase esthétique, protégée derrière des vitrines. Le

thé avait le goût de la neutralité absolue.

Madame Verna la regardait sans intentionnalité. Elle vérifiait simplement la conformité. Ce vide affectif était apaisant. Sarah reposa la tasse. Le tintement contre la soucoupe fut une fréquence pure. Elle cligna des yeux au rythme de son hôtesse. Le silence était devenu une matière protectrice. Elle regarda ses ongles, autrefois rongés, aujourd'hui intacts. Le village réparait ses failles par la seule imposition de sa rigidité.

Madame Verna ouvrit un carnet. Le papier était couvert de colonnes tracées avec une précision maniaque. Des chiffres. Des coches. Sarah adopta l'angle exact de son interlocutrice. Elle n'avait plus de pensées, seulement une conscience spatiale. Elle était un objet dont l'utilité résidait dans son immobilité.

— C'est l'heure de la maintenance, murmura Madame Verna.

Elle tendit un stylet d'argent. Le métal était froid contre la paume de Sarah. La jeune femme comprit : elle devait valider le système. Elle approcha la pointe du papier. Elle hésita une seconde, sentant son cœur battre une dernière fois de manière irrégulière. Puis, elle traça une coche en face de son nom, pré-imprimé en capitales.

Le griffonnement fut le signal final. Sarah ne percevait plus l'air du bunker comme une menace, mais comme le parfum d'une crypte où l'on a enfin fini de mourir. Madame Verna referma le carnet. Le claquement résonna comme un verrou. Elles se dirigèrent vers la porte blindée. Sarah ne regarda pas en arrière. Elle sentait le froid de l'acier l'envelopper, une promesse de stase où chaque battement de cil serait désormais chronométré. Elle n'étudiait plus le village. Elle était devenue son silence.

# Chapitre 17

## Le Bunker : Régression Absolue

Le sas se referma derrière Sarah sans le moindre fracas. Un simple glissement de résine. Le chuintement évoquait une valve cardiaque se refermant sur une promesse de sécurité absolue. Immédiatement, la pression changea. Une infime différence de millibars fit bourdonner ses tympans. Elle déglutit pour rétablir un équilibre précaire avec ce nouvel environnement. L'air ne circulait pas ici comme à la surface. Il ne portait aucune trace de vent, aucun arôme de terre ou de pluie. Il régnait une odeur de propre radical : un mélange d'ozone et de sueur filtrée jusqu'à l'abstraction. C'était une chaleur humide, presque maternelle. Trente-sept degrés constants. La frontière entre sa propre peau et les parois lisses du tunnel semblait s'abolir.

Sarah posa une main sur le mur d'ivoire composite. Elle s'attendait à la froideur du béton, mais ne rencontra qu'une tiédeur organique. Un frémissement imperceptible parcourait la structure comme un pouls. Ses doigts glissèrent sur la surface sans aspérités. Elle chercha vainement une faille, un grain de poussière, une preuve de dégradation qui aurait pu la rassurer sur sa propre finitude. Ici, le temps stagnait. Chaque cellule de l'espace semblait maintenue dans un état de conservation maniaque. Sa respiration devint plus courte, plus consciente. C'était une réponse viscérale à l'étroitesse de ce conduit qui s'enfonçait dans les entrailles du village comme un cordon ombilical inversé.

Elle fit un pas, puis un autre. Le bruit de ses semelles sur le sol souple fut immédiatement absorbé. Aucun écho. Aucune confirmation sonore de sa propre présence. C'était le silence pathologique d'une chambre sourde. Cette absence de bruit forçait l'esprit à écouter les battements de son propre cœur. Elle lutta contre une soudaine nausée. Ce vertige caractéristique du déjà-vu l'assailait dès qu'elle tentait de

rationaliser sa progression. Ce n'était pas de la peur, mais une reconnaissance terrifiante. L'impression de réintégrer une structure dont elle n'avait jamais vraiment été expulsée.

Plus loin, le couloir s'ouvrait sur une première alvéole de surveillance. La lumière diffuse sourdait des murs eux-mêmes, éliminant toute zone d'ombre. Un technicien était assis devant un pupitre de contrôle. Ses mouvements possédaient la lenteur rituelle d'un officiant. Ses yeux fixaient une série d'oscilloscopes traduisant les fonctions vitales de l'édifice en ondes régulières. Il ne se retourna pas. Sarah s'arrêta à quelques mètres de lui. Elle observa la courbure de ses épaules et la tension dans sa nuque. L'homme semblait se laisser ventiler par l'ambiance, simple extension biologique du système de recyclage dont il était le gardien.

Le long du mur opposé, des casiers encastrés contenaient des objets insolites. De petits boîtiers enveloppés de silicone. Des tubes scellés où flottaient des sédiments blanchâtres. Chaque objet portait une étiquette précise. Pas de noms, mais des coordonnées temporelles indiquant le moment exact où ils avaient été soustraits au monde extérieur. Sarah s'approcha d'une vitrine translucide. Son reflet se superposait aux artefacts. Son visage semblait flotter parmi les restes d'une enfance fossilisée. Elle tendit la main sans oser toucher la paroi, craignant que le simple contact de sa peau ne vienne briser cette stabilité si chèrement acquise.

L'air devint plus dense. Une sueur froide perla sur son front. À chaque battement de cil, elle percevait des résonances dans ses muscles, des micro-contractions répondant à la pulsation du bunker. Ce n'était plus un lieu qu'elle visitait, mais un organe dans lequel elle s'enfonçait. Le technicien fit enfin un mouvement. Il leva lentement la main vers un écran. Ce geste banal parut à Sarah d'une violence insoutenable : il prouvait que le temps continuait de ronger les fondations de leur déni. Elle détourna les yeux. Le couloir se dilatait maintenant vers d'autres chambres de compensation où l'on entretenait le rêve d'un présent immuable.

Elle déplaça son poids d'un pied sur l'autre. Le silence résonna comme une note dissonante. Sous la lumière zénithale, le crâne du technicien présentait une matité inquiétante. Aucune transpiration. Sa régulation thermique était asservie à celle de la pièce. Il ne s'agissait plus de vivre, mais de se maintenir en stase.

Sarah sentit une pointe d'acidité monter dans son œsophage. Elle s'approcha d'un nouveau casier. À l'intérieur, un petit soulier de cuir blanc reposait sur un support. Sa pointe était légèrement érodée. L'objet était suspendu dans une solution de gaz inerte pour figer l'usure. L'étiquette portait la mention : \*04-12-88 / 14:22\*. Cette précision transformait le souvenir en un échantillon clinique. Ce soulier n'appartenait plus à un enfant qui avait couru ou grandi. Il était devenu une unité de mesure du vide.

Le technicien pivota très légèrement sur son siège. Le bruissement de son vêtement synthétique déchira la membrane de silence. Sarah retint son souffle. Dans le reflet de l'écran principal, elle vit les yeux de l'homme : deux globes vitreux balayant les ondes avec une régularité de métronome. Aucune hostilité. Aucune reconnaissance. Elle était une anomalie thermique de trente-sept degrés introduite dans un circuit refroidi. Une perturbation à absorber.

Elle s'écarta de la vitrine. Sa main laissa une buée fugace sur la paroi, une tache d'humanité s'évaporant sous l'action des filtres. Chaque pas lui demandait un effort croissant, comme si l'air offrait une résistance physique. L'odeur évoquait un hôpital après le passage des désinfectants. Une absence d'arôme si agressive qu'elle en devenait une attaque sensorielle.

Plus loin, une seconde alvéole se dessinait. Sarah s'arrêta, fermant les yeux pour stabiliser son équilibre. Elle percevait maintenant un battement infrasonore émanant des fondations. C'était le cœur mécanique de l'utérus artificiel. Elle posa une main sur le mur. Le béton était chaud, d'une chaleur fébrile. Elle imagina les kilomètres de câbles transportant les fluides nécessaires à cette illusion de vie éternelle. Ses propres mains tremblaient. Une envie irrépressible la saisit : se laisser glisser contre la paroi,

abandonner la lutte et s'incorporer à cette architecture.

Elle retira lentement sa paume. Son empreinte s'évaporait déjà. Ses doigts restaient engourdis, picotant sous l'effet de cette machinerie simulant la vie. Le couloir se courbait avec une douceur mathématique pour supprimer tout angle saillant. À sa gauche, des hublots révélaient des unités de stockage. Elle s'arrêta devant des ours en peluche au pelage brillant, des couvertures en laine bouillie, des hochets immaculés. Ce n'était pas une réserve de jouets, mais un arsenal de secours affectif.

Une ombre fluide glissa derrière une cloison de verre dépoli. Sarah se figea, le dos plaqué contre le mur tiède. Le silence du bunker était une substance active s'insinuant dans ses conduits auditifs. Son rythme cardiaque tentait de s'aligner sur la pulsation des générateurs. Le lieu exigeait d'elle qu'elle devienne une extension de son circuit.

Elle arriva devant une porte automatique qui coulissa sans frottement. Une bouffée de chaleur moite s'en échappa. La pièce au-delà était vaste, baignée d'une lumière rose amniotique. Des cuves en acier brossé ronronnaient au centre. Sarah s'approcha d'une console. Les indicateurs affichaient des constantes stables : oxygène, température, glucose. Mais les cuves étaient vides d'humains. Seuls des flux de données y circulaient. La réalité de la perte avait été évacuée au profit d'une maintenance technique de l'existence. Elle tendit la main vers le clavier, ses phalanges blanches. Elle hésitait entre profaner cet équilibre et s'y fondre pour redevenir une donnée protégée de l'usure du temps.

Son index effleura la bordure de la console. Le métal était parcouru d'une vibration haute fréquence qui remonta jusqu'à son coude. Sur l'écran, une courbe émeraude défilait. « Sujet 114-B : Rythme circadien stabilisé ». Sarah comprit : le bunker ne stockait pas des corps, mais maintenait la stabilité d'une image mentale pour ceux, là-haut, qui ne toléraient pas le vide. Elle se tourna vers la cuve la plus proche. Des faisceaux de fibres synthétiques ressemblant à des plexus nerveux y flottaient comme des algues.

Une chaleur intense, chargée de latex et de sérum, lui monta au visage. Ses pupilles se dilatèrent. Ses genoux s'assouplirent. Sa propre respiration lui parut soudainement trop bruyante, une infraction obscène à la perfection du système. Elle posa sa main sur son abdomen. Une crampe sourde signalait son angoisse. Elle n'était plus une observatrice. Elle était une variable étrangère que le système tentait déjà de métaboliser.

Un froissement de tissu déchira la nappe sonore. Sarah tourna la tête. À l'autre extrémité de la salle, une silhouette se découpait contre la lueur rose. L'homme portait une blouse d'un gris clinique. Ce n'était pas une menace, mais un agent de maintenance veillant sur ces fantômes de données. Il fit un pas en avant. Son visage était lisse, dépourvu de rides, comme si son temps biologique avait été suspendu par décret. Il ne la regardait pas avec hostilité, mais avec la curiosité d'un clinicien observant une rechute.

Le froid du sol pénétrait ses semelles. Elle voulut reculer, mais son corps refusait d'obéir. Elle ouvrit la bouche. Seule une plainte sèche s'en échappa. L'homme leva lentement une main gantée de vinyle vers une commande murale. Son pouce s'immobilisa à un millimètre de la surface. Le temps se fragmenta. Sarah perçut le glissement d'une goutte de sueur le long de sa colonne vertébrale. Elle heurta sa ceinture avec une netteté de cristal.

L'homme prolongeait cette stase. Ses yeux d'un gris de nacre analysaient la dilatation de ses pupilles. Elle se sentit mise à nu. Chaque crispation de sa mâchoire était lue comme une faille dans le système. Elle tenta de déglutir. Sa gorge produisit un claquement sec.

— Vous ne devriez pas être ici, murmura l'homme.

Sa voix était une nappe sonore uniforme. Un constat d'incompatibilité. Sarah décala

son poids. Le frottement de ses semelles sur le sol stérile produisit un crissement insupportable. Le gardien tressaillit imperceptiblement devant cette intrusion de l'imparfait. L'odeur de latex devint plus forte. Elle se rappela soudain une main gantée sur son front, des décennies plus tôt. Une chambre qui sentait exactement la même chose. Ses doigts s'engourdirent. Un fourmillement remonta vers son cœur.

Le gardien pressa le capteur. Un bourdonnement envahit l'espace, faisant vibrer sa boîte crânienne. Derrière lui, une cloison s'ouvrit sur des alvéoles où flottaient des formes indistinctes dans un brouillard givré. Un flux d'air glacial la frappa en plein visage. Elle vacilla. Sa main rencontra une paroi souple qui sembla palpiter. Elle ne recula pas, prisonnière d'une curiosité morbide. Les alvéoles s'éclairèrent d'une lueur dorée. L'homme fit un geste vers l'obscurité nouvelle. Une invitation. Ses muscles lui hurlaient de fuir, mais ses pieds la portèrent en avant, vers le cœur de la symbiose.

Le sol offrait une résilience déroutante, proche de celle d'un derme épais. Chaque pression de ses talons créait des micro-ondes silencieuses. Le gardien marchait devant elle avec une fluidité de spectre. Il ne se retournait pas. Il savait que l'attraction de ce lieu suffisait à la retenir.

À sa gauche, une alvéole dévoila une robe d'enfant d'un blanc immaculé. Elle flottait dans un bain de gaz. Aucun corps, seulement le vide, mais le tissu conservait la forme d'une petite respiration simulée par des impulsions de pression. Sarah posa sa main contre la vitre. La surface était tiède. Trente-sept degrés.

— Nous stabilisons l'investissement affectif, dit l'homme sans s'arrêter. Si l'objet se dégrade, l'esprit du village s'effondre.

Sarah sentit une goutte de sueur tracer un sillage glacé sur sa peau surchauffée. Au plafond, des tubulures transportaient des fluides d'un bleu pâle. Le clapotis s'accordait peu à peu aux battements de son cœur. Elle reconnut ce tempo : un monitoring fœtal. Une nausée teintée d'un goût de fer l'envahit. Elle craignait que sa structure

moléculaire ne commence à s'aligner sur celle du bunker.

Elle reprit sa marche. Les alvéoles se succédaient : un chausson de laine scanné par un laser rouge, une mèche de cheveux dans une bulle de gel, un jouet de bois dont l'usure était artificiellement figée. Une économie de la perte où rien ne s'égarait jamais. Le gardien s'arrêta devant une porte circulaire dont le joint palpait. Sarah vit les veines de l'homme, d'un bleu identique aux tuyaux du plafond, saillir sous sa peau.

— Vous reconnaissez cet air ? demanda-t-il.

Elle franchit le seuil. L'atmosphère était saturée de particules de talc flottant dans une lumière dorée. L'odeur de l'enfance — lait chaud et peur muette — la frappa violemment. Au centre, une console affichait les courbes de sommeil des habitants du dessus. Leurs respirations étaient synchronisées par le grand poumon du bunker. Elle chercha un nom sur les écrans, mais tout était anonymisé. Elle n'était plus Sarah, mais un paramètre déviant. Elle sentit ses genoux fléchir. Une nécessité de redevenir petite. Ses yeux se fixèrent sur une main de cire posée sur un socle de velours. Les empreintes digitales étaient les siennes.

Sarah coupa son souffle. Ses yeux parcouraient les sillons figés dans la cire. Le socle rouge semblait pomper la lumière. Elle sentit une pression contre ses tympans. L'ajustement barométrique compensait son trouble.

— Le moulage date de votre troisième cycle de sommeil profond, murmura le gardien. Votre équilibre était alors parfait.

Sa main droite s'éleva. Le mouvement était lourd, entravé par l'atmosphère gélatineuse. Elle approcha ses doigts de la vitrine. Un frisson parcourut son échine. Le contact du plastique fut une décharge de réel : une propreté pathologique, sans la moindre trace de gras humain.

Le ronronnement des processeurs changea de fréquence. Une modulation destinée à apaiser son système nerveux. Elle ferma les yeux. Elle revit la petite fille qu'elle avait été : une entité débarrassée de la saleté et des cris. Le bunker n'était pas un musée, mais une prothèse psychique. Elle sentit son identité s'effriter. La Sarah adulte n'était qu'une erreur de programmation.

Elle posa son front contre la paroi. Le froid du plastique calmait ses tempes. Elle fixa la main de cire jusqu'à ce qu'elle semble bouger. Elle voulait que ce fragment rentre à nouveau dans son corps.

— Pourquoi l'avoir gardée ?

Le gardien ne répondit pas tout de suite. Il ajusta un curseur sur la console, un geste précis régulant la nostalgie autorisée.

— Rien ne s'efface ici. Vous êtes revenue pour reprendre votre place.

Il tendit la main vers un levier de cuivre. Sous le gant, on devinait ses os fins. Sarah vit ses propres phalanges blanchir sur le rebord du pupitre. L'air devint plus chaud, une humidité de linge que l'on repasse. Un confort étouffant. Elle baissa les yeux vers ses chaussures couvertes de poussière extérieure. Cette saleté lui parut soudain obscène. Elle eut envie de l'essuyer. De disparaître dans la neutralité du béton. Le sol semblait s'incliner, l'invitant à glisser vers le centre, vers le cœur battant. Elle s'accrocha à la console. Les battements de son cœur étaient désormais en écho parfait avec la pompe hydraulique sous ses pieds.

Le gardien inclina la tête. Ses doigts s'attardèrent sur un cadran où une aiguille marquait les pulsations de la structure. Sarah sentit une goutte de sueur mourir dans son col. L'oxygène ici n'était plus un droit, mais une dose administrée par des grilles de laiton. Elle fixa les tubulures de verre où circulait un liquide opalescent. C'était la

plomberie du village, transportant l'illusion jusqu'aux foyers. Son corps se liquéfiait. Ses mains ne lui appartenaient plus.

— Vous sentez ce glissement ? dit le gardien. Le dehors épuise. Ici, le vide s'estompe.

Il fit un pas vers elle. Sarah ne recula pas. Elle pencha son buste vers la cuve, attirée par la promesse d'effacer sa mémoire. La culpabilité d'avoir fui s'évanouissait sous l'effet des ondes diffusées par les parois. Un dé clic métallique résonna. Une valve libéra une vapeur tiède qui enveloppa ses genoux. Une caresse thermique. Elle ferma les yeux. Elle n'était plus une femme avec une histoire. Elle redevenait un point de données.

La pulpe de son index suivit une soudure granuleuse sur un tuyau. Le cuivre palpitait. Elle laissa son épaule s'appuyer contre la cuve, acceptant d'être tenue. L'air entra dans ses poumons sans effort, assisté par les pistons cachés.

— Ici, l'autre ne fait plus souffrir, murmura le gardien. Nous avons tout contenu.

Sarah posa sa paume contre la vitre humide. Ses yeux se fixèrent sur un amas organique flottant au fond du liquide. C'était le secret du village : une mise en crypte où rien ne mourait car rien n'osait vivre. Elle se sentit devenir poreuse. Ses limites s'effilochaient. Le gardien désigna un pupitre affichant des courbes de sommeil captées à l'étage supérieur. Sarah observa l'aiguille. Chaque oscillation représentait une respiration du village. Elle tendit la main pour sentir le champ électromagnétique. Elle n'était plus une visiteuse.

L'air était une mélasse gazeuse s'insinuant dans ses poumons. Elle sentit son vêtement poisseux adhérer à sa peau comme une seconde enveloppe. Le gardien attendait la fin de son accoutumance. Elle regarda les caissons où des silhouettes ambrées baignaient dans l'ombre. Elle s'arrêta devant le moniteur central. Une courbe vert électrique traçait un rythme cardiaque. Un pic faible, mais d'une régularité

absolue. Une vie dépouillée de récit.

— Vous sentez la résonance ? demanda le gardien. Le synchroniseur aligne votre cœur sur le bâtiment.

Sarah remarqua un matricule gravé sur une plaque d'aluminium. Sa date de naissance. Ses coordonnées cliniques. Une crampe abdominale la secoua. Elle n'était pas venue pour un secret, mais pour réoccuper son vide. Le village était l'organisme, elle était la cellule égarée.

Elle ferma les yeux. Le noir ne l'aida pas. Elle entendait les pistons battre dans ses propres os. Le temps n'existait plus. Une valve s'ouvrit, libérant un linceul de vapeur. Sa résistance s'effritait. Elle posa ses deux mains sur la console pour s'y abandonner. Le gardien stabilisa son épaule d'un geste fonctionnel.

Un signal sonore retentit. Grave. Final. Sarah sentit une anesthésie de la volonté. Ses mains étaient rouges, gorgées de sang par la chaleur, intégrées au décor. Le bunker ne l'emprisonnait pas. Il la digérait. Elle comprit que la porte ne s'ouvrirait plus sur l'extérieur. Elle était le membre fantôme retrouvant son corps. Elle soupira. Ses poumons s'ajustèrent avec précision sur le rythme des turbines. Le cycle était complet. Elle n'avait plus besoin de se souvenir de qui elle était. La machine le savait pour elle.

# Chapitre 18

## La Salle des Miroirs Brisés

Le caoutchouc de ses semelles grinça sur le linoléum gris. Le bruit rebondit contre les parois lisses, comme si le bunker cherchait à mesurer l'étendue de son intrusion. L'air était lourd, saturé d'ozone et d'une odeur de cire froide évoquant les cliniques de haute sécurité. Sarah avançait lentement. Chaque mouvement de ses articulations lui parvenait avec une précision douloureuse. Une tension glacée lui figeait les trapèzes.

Le silence n'était pas un vide. C'était un souffle mécanique, un halètement discret provenant des grilles d'acier brossé. Elle posa une main sur le mur. Le métal était froid. Ce contact déclencha un frisson viscéral, une résonance entre sa mémoire et cet environnement aseptisé.

Elle déboucha dans une pièce circulaire. Les murs étaient tapissés de moniteurs à tubes cathodiques, des reliques maintenues en marche pour préserver l'inertie du lieu. Sur les écrans, des images en noir et blanc défilaient, striées par un balayage électronique semblable au battement d'un cœur sous surveillance. Sarah sentit une pression sur sa cage thoracique. Son esprit semblait vouloir se détacher de ses sens pour ne pas subir l'impact de ce qu'elle voyait.

Sur l'écran central, une petite fille se tenait assise à une table parfaitement dressée. Ses traits étaient flous, mais sa posture trahissait une raideur contre-nature. L'enfant portait une robe blanche immaculée. Ses mains étaient posées à plat sur la nappe, les doigts écartés. C'était une docilité de statue. Une image de l'enfance sans la vie, où chaque geste spontané avait été évacué au profit d'une immobilité défensive.

Sarah s'approcha, les yeux fixés sur le grain de l'image. Elle cherchait la faille dans le

scintillement des pixels. Elle voulait voir le moment où le masque de cette enfant — son propre masque — se fissurerait. L'enfant ne clignait pas des yeux. Son regard fixe visait un point situé juste au-dessus de l'objectif, là où devait se tenir l'observateur. Une nausée remonta dans sa gorge, le goût métallique de l'angoisse.

Elle étendit un doigt vers le verre bombé. Une décharge d'électricité statique fit tressaillir ses nerfs. À cet instant, la fillette sur l'écran tourna la tête. Le mouvement était fluide, lent, orchestré par un métronome invisible. Sarah reconnut alors la cicatrice minuscule sur le lobe de l'oreille gauche. Une marque qu'elle avait effacée de son propre corps par des années de déni.

Le temps parut se dilater. Sarah ne respirait plus que par intermittence. Autour d'elle, les autres écrans affichaient des scènes similaires : des enfants jouant sans bruit avec des cubes, des siestes collectives où aucun torse ne se soulevait, des repas pris dans un ordre chirurgical. C'était une nursery d'automates. Une population sous sédation, séquestrée dans l'idée même de sa propre perfection.

Ses genoux fléchirent. Ses doigts glissèrent le long du cadre en plastique noir. Une voix intérieure commençait à murmurer les noms qu'elle avait oubliés, des noms qui sonnaient comme des diagnostics. Elle était le membre fantôme de cette structure.

L'air possédait une sécheresse artificielle qui lui irritait les yeux. Le froid du sol remontait à travers ses chaussures, une morsure thermique qui l'ancrait dans le présent pendant que sa psyché dérivait. Sarah s'ajusta. Ses articulations produisirent un craquement sec. À l'écran, sa version spectrale gardait la main suspendue à quelques millimètres d'un verre de lait. Une attente insupportable.

Elle observa la périphérie de l'écran. Les pixels semblaient grouiller comme des organismes microscopiques sous la surface. Sa main captait une vibration haute fréquence. Ce n'était pas une simple imitation ; ses muscles se figeaient en écho à la posture de l'enfant. Son corps retrouvait les réflexes de survie élaborés des décennies

plus tôt pour satisfaire l'exigence du Village.

La fillette saisit enfin le verre. Le geste était d'une précision de scalpel, sans la maladresse de l'enfance. Sarah déglutit. Elle ressentit la sécheresse de sa propre gorge comme si elle venait d'avaler cette substance blanche et agressive, plus proche du plâtre que de la vie.

Elle s'écarta, laissant une trace de gras cutané sur le verre. Cette empreinte était la seule chose organique dans la pièce. Elle réalisa que ce lieu n'était pas un centre d'archives, mais un poumon d'acier. Une machine respiratoire maintenant l'illusion pour ceux d'en haut. Le silence de la ville trouvait ici sa source : une apnée collective pour ne pas briser la vitrine.

Elle s'arrêta devant une console. Des cadrans analogiques affichaient des courbes de fréquences cardiaques, toutes synchrones. Une symphonie de la sédation. Elle tendit la main vers un interrupteur, puis hésita. Toucher à cela, c'était risquer l'effondrement du Village. C'était condamner les habitants à la mort psychique qui suit la perte du déni. Sa cicatrice à l'oreille commença à la démanger. La suture lâchait.

Sarah arriva devant une rangée de casiers en verre. À l'intérieur du premier, un ours en peluche était figé. Ses coutures avaient été refaites avec un fil de nylon chirurgical, le rendant rigide, pétrifié. Une étiquette indiquait : \*Objet n°42 - Neutralisé par injection de résine.\*

On n'avait pas stocké des souvenirs. On les avait momifiés pour empêcher le deuil. Elle se demanda combien de fois elle avait serré cet objet avant qu'il ne soit vidé de sa substance. Le bunker transformait le vivant en pièce d'engrenage.

Elle aperçut une porte entrouverte. Une lueur bleutée en sortait. Sarah franchit le seuil, ses chaussures ne produisant qu'un frottement feutré. L'air était encore plus rare ici, chargé d'une odeur de désinfectant qui lui contracta le pharynx.

Au centre, un moniteur géant diffusait un plan-séquence fixe. Une petite fille assise contre un mur blanc. Sarah s'immobilisa. Elle reconnut la robe à col claudine, sans aucun pli. C'était de la statuaire. L'enfant ne jouait pas. Elle maintenait une vigilance muette vers un point invisible.

Sarah porta ses doigts à son cou. Elle sentit le battement irrégulier de sa carotide. À l'écran, l'autre Sarah effleura sa joue. Le geste était décomposé, dicté par une commande extérieure. C'était l'espace intérieur désertifié pour ne plus ressentir la carence. Le silence pesait physiquement sur ses épaules. Elle n'avait plus droit à la spontanéité. Elle était une icône de la perfection villageoise.

Une horloge numérique égrenait des millisecondes. Le temps ici servait à quantifier l'absence de changement. La petite Sarah cligna des paupières. Une anomalie. Une douleur sourde s'installa dans les orbites de la jeune femme, écho de la fatigue oculaire de l'enfant sous les caméras. La frontière se brouillait.

Elle s'approcha de la console de commande. Les boutons étaient étiquetés : \*Fréquence Respiratoire, Tonus Musculaire, Réponse Galvanique.\* Elle était au poste de pilotage du simulacre. Les vibrations de la machinerie remontaient dans ses os. Un loquet pneumatique s'enclencha derrière elle. Sarah ne se retourna pas. Sur l'écran, son visage d'enfant esquissa un sourire qui ne sollicitait aucun muscle. Un simple étirement de la peau sur les dents.

Ce sourire était une consigne. Sarah sentit une fraîcheur acide envahir sa poitrine. La lumière bleue sculptait les reliefs de son visage de femme, superposant ses rides naissantes à la peau lisse de l'image. Elle ne cilla pas. Ses propres yeux brûlaient.

Elle déplaça son index vers le curseur \*Tonus Musculaire\*. La surface était rugueuse. Sarah exerça une pression infime. À l'écran, le cou de la fillette se raidit. Une micro-oscillation fit vibrer la base de son propre crâne. Le lien n'était plus visuel, il

était dans la chair. Chaque réglage agissait comme un influx nerveux déporté. Elle était l'opératrice de sa propre scission.

Une silhouette entra dans son champ de vision. Une blouse blanche. L'homme ne s'approchait pas pour l'agresser, mais pour réguler l'espace. Il portait des gants de latex blanc. Une seconde peau pour éliminer tout contact biologique.

— Vous ne devriez pas forcer le contraste, murmura-t-il d'une voix neutre. Cela altère la persistance du souvenir.

Sarah serra la console. Ses phalanges blanchirent. Elle reconnut cette voix. Elle traitait la réalité comme une pathologie que l'on soigne par le calme.

— Pourquoi cette horloge ? demanda-t-elle.

— Pour vérifier que rien ne bouge. Si le temps s'arrête, la perte devient impossible. Nous ne punissons pas, Sarah. Nous maintenons l'objet en vie, au-delà de sa propre biologie.

Il réduisit la luminosité d'un geste fluide. L'image s'enfonça dans la pénombre, mais le sourire resta gravé sur la rétine de Sarah. Elle ressentit un vertige métaphysique. Elle n'était pas la survivante du passé. Elle était le résidu d'une expérience de conservation qui n'avait jamais pris fin. Ses muscles se relâchèrent. Elle vacilla, son front venant buter contre le verre froid. Sa peau tiède contre le cristal glacé confirma son appartenance au lieu. Elle était l'image.

L'homme resta immobile. Son souffle régulier s'accordait au rythme de l'horloge. Dans ce bunker, l'identité était une sédimentation de données. Sarah ferma les yeux, mais le visage de l'enfant resta imprimé derrière ses paupières. Une main gantée se posa sur son épaule. Une pression légère, sans réconfort. Un ancrage pour empêcher l'effondrement.

— Regardez l’inclinaison de la tête, dit l’homme. Ce n’est pas de la tristesse. C’est une absence d’émotion. L’enfant n’attend rien. Tout est déjà contenu dans l’image.

Il tourna un curseur. La petite Sarah pivota, image par image. Une décomposition mécanique. Sarah sentit une brûlure derrière ses paupières. Son propre corps lui semblait lourd, encombrant. Une erreur biologique face à la pureté du simulacre. Elle porta une main à sa gorge, mais la chair lui parut étrangère. Ici, la Sarah qui respirait n’était que l’ombre de celle qui s’affichait sur le verre.

— Pourquoi avoir gardé les séquences où je ne souris pas ?

— Le sourire est une performance, répondit-il. L’immobilité est la vérité. La vie est une érosion. Ici, nous arrêtons l’usure. Vous n’êtes pas revenue pour comprendre, mais pour cesser d’être entamée par le monde extérieur.

Il alluma les écrans latéraux. Des dizaines de visages enfantins, identiques, inexpressifs. Une galerie de spectres. Sarah vit les fils invisibles reliant chaque moniteur à la structure du Village. Chaque image était une cellule d’un organisme refusant la mort. Son cœur s’allégea, perdant sa consistance physique pour se fondre dans le rythme binaire de l’horloge.

Elle fixa une aberration chromatique sur le troisième écran. Son index effleura le verre. L’électricité statique picota sa peau, provoquant une contraction de sa nuque. Le contact laissa une trace grasse. Une empreinte digitale obscène sur cette dalle de pureté.

L’homme observa la tache avec une curiosité de biologiste.

— Regardez l’ombre dans votre cou, sur l’image. C’est là que nous avons logé vos souvenirs. La mémoire est une sécrétion de l’angoisse. Pour stabiliser le groupe, il a

fallu drainer ces sécrétions. Les extraire de votre chair pour les injecter dans ces circuits.

Sarah sentit un vide dans son diaphragme. À l'écran, la petite fille ouvrait la bouche. Aucun son. Le mouvement aspirait l'air de la pièce. Sa propre gorge se noua. Ses organes perdaient leur densité. Son foie, son cœur et ses poumons devenaient des abstractions en cours de transfert.

Elle regarda les autres écrans. Partout, une enfance déshydratée. Aucune trace de larmes ou de croûtes sur les genoux. Ses propres paupières se synchronisèrent avec le balayage de l'image. Elle ne luttait plus. Le désir de s'abandonner à cette inertie parfaite, de cesser d'être une faille, devenait une pulsion douce.

— On dirait que je n'ai jamais eu faim, dit-elle d'une voix lointaine.

— La faim est une carence, répondit l'homme. Nous avons éliminé le besoin. La transformation est une nécrose du sens. Regardez bien.

Il isola une séquence : Sarah, sept ans, dans le jardin public. Ses mains s'enfonçaient dans l'herbe artificielle. L'image se figea sur un pli cutané à son poignet. Une petite zone d'ombre, une imperfection que le traitement n'avait pas lissée. Sarah fixa cette faille. C'était la seule porte de sortie. Une sueur froide perla à sa tempe, une dernière réaction biologique que le bunker s'apprêtait déjà à absorber.

# Chapitre 19

## Le Traumatisme Non Nommé

Ses semelles ne produisaient qu'un glissement étouffé, un bruit de feutre contre le calcaire immaculé du trottoir. Sarah s'arrêta à l'angle de la rue des Glycines. Sa main se crispa sur la lanière du sac ; le cuir creusait un sillon moite dans sa paume. Devant elle, le village s'étalait comme une planche anatomique. Chaque maison, chaque jardinière et chaque volet repeint participaient à un équilibre si rigide qu'il en devenait asphyxiant. L'air stagnait. Il restait saturé d'une odeur de lessive et de terre mouillée, une effluve de propreté chirurgicale qui interdisait toute idée de décomposition. Ses poumons résistèrent à l'inspiration. C'était le poids du déni. Une masse quantifiable sur ses épaules.

À quelques mètres, Mme Arnal taillait ses rosiers. Le cliquetis sec du sécateur scandait le silence. Elle ne coupait pas pour aider la plante ; elle amputait pour maintenir la forme. La vieille femme gardait le buste figé, une cambrure qui trahissait une tension musculaire chronique, une armure de caractère destinée à contenir un effondrement imminent. Lorsqu'elle releva la tête, son sourire ne mobilisa que les muscles des joues. Ses yeux restèrent vides. Deux billes de verre d'un bleu délavé qui regardaient à travers Sarah. Une présence sans contenu.

— Vous êtes revenue, Sarah, dit-elle d'une voix de papier de soie.

La phrase n'était pas une question. C'était une incorporation. Mme Arnal l'intégrait déjà dans le décor, la rangeait sur l'étagère des objets familiers pour neutraliser la menace de son retour. La nausée tordit l'œsophage de Sarah. Une petite tache de boue souillait le sabot de jardinage de la vieille dame, seul accroc dans la perfection du tableau. Mme Arnal l'essuya immédiatement avec un mouchoir blanc. Un geste

compulsif. Ici, chaque grain de poussière était une intrusion du réel, une fissure par laquelle le deuil pourrait s'engouffrer.

Sur la place de l'église, un groupe d'hommes occupait un banc. Ils restaient immobiles, figures de cire orientées selon un angle précis. Ils surveillaient un point invisible au centre de la place. C'était là que le bunker, l'utérus artificiel de la communauté, étendait son influence. Une vibration familière fourmilla au creux du bassin de Sarah. Le souvenir d'un espace où le temps n'avait plus cours. Le clocher sonna trois coups. Le son était cristallin, sans aucun écho. Une note pure qui mourait instantanément dans l'air dense. À ce signal, les hommes se levèrent d'un seul mouvement. Une coordination motrice parfaite. Ils regagnaient leurs postes de garde dans ce grand théâtre de la survie. Sarah fit un pas en avant. Le sol se déroba légèrement. Elle n'était pas une visiteuse ; elle était le symptôme qui revenait frapper à la porte de la crypte.

Sa main chercha un appui sur le muret des Arnal. Le contact était d'une froideur de morgue, la pierre si lisse qu'on aurait dit du granit poli par le renoncement. À quelques centimètres de ses doigts, le sécateur de la vieille femme reprenait son œuvre de rectification. Chaque chute de feuille sur le gravier ratissé produisait un impact sourd. Un micro-traumatisme dans cette atmosphère où l'écho semblait banni par décret.

— Le thé sera servi à seize heures deux, murmura Mme Arnal sans lever les yeux.

La précision n'était pas une courtoisie, mais une mesure de contention. Dans ce village, le temps ne s'écoulait pas ; il était administré comme un sédatif. Sarah se détacha du muret. Ses jambes lui parurent étrangères, deux colonnes de plomb à manœuvrer pour ne pas trébucher sur la perfection du trottoir. L'air était trop sec. Trop pur. Même l'humus semblait avoir subi une momification.

Elle marcha vers le centre. Les silhouettes des hommes, de dos, formaient une rangée

de sentinelles. Leurs vestes de laine grise, sans un pli, agissaient comme des écrans protecteurs. En s'approchant, Sarah perçut le bourdonnement basse fréquence émanant des profondeurs. Le pouls de la crypte. Les hommes ne se regardaient pas ; ils fixaient tous la porte en fer forgé du jardin public.

Un homme âgé s'écarta pour lui laisser le passage. Un évitement phobique. Son visage était un masque de cire où seules les narines palpitaient. Sarah croisa son regard une fraction de seconde et y vit une terreur archaïque. Le monde perdait sa substance. Les façades des maisons n'étaient que des décors maintenus par la seule volonté collective. Si l'un d'eux venait à flancher, à reconnaître la perte, tout s'effondrerait dans un hurlement.

Elle s'arrêta devant la fontaine. L'eau stagnait, surface noire et huileuse qui capturerait la lumière pour l'emprisonner. Sarah pencha son visage. Elle ne vit pas son reflet, mais une ombre fragmentée. Son identité se délitait, absorbée par le vide du village. Elle porta la main à sa poitrine pour chercher un battement de cœur. Une obscénité biologique dans ce silence sépulcral. Ses doigts rencontrèrent la médaille à son cou. Le métal froid lui arracha un frisson. Elle n'était pas encore l'une d'entre eux. Elle était la faille dans le cristal.

Sarah dégagea la médaille. Ses doigts conservaient la morsure thermique du métal. Autour d'elle, le silence était une substance dense, une ouate qui absorbait les harmoniques de ses mouvements. Elle déplaça son poids, consciente de la friction de son articulation fémorale. Un pivot biologique étranger à la rigidité minérale des hommes. Ils partageaient une solitude collective, un clivage si profond que l'autre n'était qu'une extension du décor.

Le bourdonnement tellurique s'intensifia près de la grille du jardin. La structure peinte d'un noir sans écaille se dressait comme la membrane d'un organe vital. Sarah approcha la main du loquet. Le métal ne présentait aucune marque d'usure. Le temps n'avait plus de prise ici car le mouvement y était proscrit. Un froissement de tissu la

fit tressaillir. L'un des hommes s'était tourné. Un mouvement décomposé, laborieux. Son visage n'exprimait aucune hostilité, seulement une vacuité vigilante. Une goutte de sueur glissa entre les omoplates de Sarah. Un sillage brûlant. Elle saisit le loquet ; le froid traversa son épiderme.

— Il ne faut pas déranger le repos du gravier, murmura une voix derrière elle.

Le ton était plat. Atrophié. L'homme s'approcha pour combler le vide créé par Sarah. Une odeur de laine froide et de savon médical l'enveloppa.

— Chaque grain est à sa place. Si vous entrez, vous allez déplacer la mémoire.

Sarah serra le loquet, cherchant dans la douleur de l'arête un ancrage contre la déréalisation. Elle fixa ses articulations blanchies. L'homme resta là, respectant la zone de sécurité. Son ombre se projetait sur le fer noir comme une tache d'encre.

— Vous cherchez à nommer ce qui a été tu, reprit-il. Le silence est notre seul équilibre. Si vous ouvrez cette porte, vous cassez le système.

La nausée remonta. Sarah observa les chaussures de l'homme : un cuir souple sans aucune poussière. Elle imagina l'architecture de déni derrière ce front lisse.

— Le bunker ne bat pas pour nous, articula-t-elle péniblement. Il bat pour maintenir une absence.

L'homme inclina la tête. Une tristesse clinique habitait son regard. Il fit un pas de côté pour lui offrir une vue sur le jardin de sable. Sous les projecteurs dissimulés, chaque grain de silice projetait une ombre millimétrée. Un tapis de gris et de blanc. Une répétition compulsive du même instant de pureté.

— Regardez bien, murmura-t-il. Rien ne bouge. Rien ne meurt. C'est le prix de la

paix. Nous sommes le monument.

Il tendit une main vers la grille, sans la toucher. Sarah perçut l'odeur de l'ozone et du calcaire. Une effluve de salle d'opération. Ses poumons lui semblèrent trop petits pour cet air appauvri. Elle relâcha le loquet. Il revint à sa position initiale avec un cliquetis sec qui déchira la trame du silence.

Elle fit un pas de côté. Ses semelles crissèrent sur le sol lissé. Une intrusion organique. Le vrombissement du bunker changea de fréquence, devenant une pulsation viscérale qui s'accorda à son propre cœur. Une pression acoustique lui pesa sur le diaphragme.

— Vous sentez ce vide ? demanda-t-il. Ce n'est pas une absence de matière. C'est une retenue. Chaque personne ici contient son propre effondrement.

Sarah fixa le profil de l'homme. Une peau trop lisse. Aucune ride qui ne soit pas dictée par la nécessité de paraître serein. Avaient-ils subi une déconnexion définitive des circuits de la douleur ? Elle revit un genou écorché, de la terre noire sous des ongles d'enfant. Une saleté magnifique que ce lieu voulait éradiquer.

— L'enfant que vous cherchez n'est plus une personne, continua l'homme. C'est une fonction. Une idée qui ne tombe pas malade. Qui ne grandit pas pour nous trahir.

Une sueur froide glissa dans le dos de Sarah. Elle se demanda combien de versions d'elle-même s'étaient déjà écrasées contre ce mur. L'homme dégagea une odeur de talc et de désinfectant. Sarah recula, incapable de décider si cette cage de verre était une prison ou le dernier refuge contre l'horreur. Ses doigts se crispèrent sur une clé au fond de sa poche. Les crans irréguliers de l'acier contre sa pulpe étaient son dernier rempart.

— Vous cherchez une faille, Sarah. Mais la faille est ce que nous avons comblé avec

le plus de soin.

Il pointa une direction invisible. Sarah vit son propre reflet flotter sur le visage de l'homme. Elle tremblait. Une scorie de réalité dans ce sanctuaire. L'homme leva une main pâle, révélant un réseau veineux d'un bleu anémique.

— L'enfant, dans sa forme biologique, est un vecteur de désordre. Nous avons préféré l'idée à l'existence.

Sarah imagina les habitants cultivant cette absence de chagrin comme une plaie aseptisée. Le bunker était une chambre de compensation. On y échangeait sa vitalité contre une éternité de coton. Aucun enfant ne laisserait d'empreinte sur ce sable. Une beauté mortifère. Elle voulut hurler, mais sa gorge resta verrouillée par la même inhibition qui habitait chaque pierre du village. L'homme l'observait avec une compassion glacée. Sa présence ici était déjà intégrée dans le protocole.

Il fit un pas de côté. Un mouvement fluide, sans friction. Sarah observa ses phalanges blanchies sur le métal poli. Dans ce laboratoire de l'oubli, la sueur était une anomalie. Elle baissa les yeux vers le sol de résine dont la brillance renvoyait l'image de ses bottes tachées de boue. Une effraction visuelle.

Le ronronnement de la climatisation s'insinua dans ses os. C'était le poumon d'acier du village.

— Chaque objet ici est une béquille, murmura-t-il.

Une section de la paroi glissa. Une alvéole de lumière blanche apparut. À l'intérieur, des objets heurtaient la sophistication du lieu : un ours en peluche au pelage neuf, des chaussons bleus, un hochet immobile. Des fétiches de la normalité mis sous cloche. Sarah s'approcha, ses pas martelant la résine. L'air avait une sécheresse de parchemin. Elle fixa le hochet, notant un numéro de série gravé au laser. Une pièce à conviction.

— Nous ne conservons pas des souvenirs, dit l'homme. Nous maintenons la permanence. La disparition est une défaillance que nous ne pouvons plus traiter.

Sarah se vit dans la vitre : une femme défaite, les cheveux collés par l'angoisse. Elle tendit la main vers le verre froid. Le contact remonta le long de son bras jusqu'à sa poitrine, là où le deuil formait une masse compacte. Chaque étagère était une tentative d'incorporation de l'absent. Un deuil gelé. Le village entier était une prothèse psychique.

Elle suivit l'homme vers la pénombre bleutée, là où les machines de maintien ronronnaient. La nausée montait par vagues. Elle comprit que son retour n'était pas une libération, mais une réintégration. Elle était la pièce manquante du puzzle.

Le ronronnement des serveurs devint une pression solide. Ses dents s'agacèrent. L'air saturé d'ozone lui brûla les sinus.

— Pour que le corps social survive, déclara le guide devant une console cyanique, nous avons dû suturer l'imaginaire au réel avec des fils d'acier. Sans cela, le vide nous dévorerait.

Sarah observa les moniteurs. Des centaines de flux vidéo montraient des jardins parfaits et des rideaux tirés. Si l'œil de la machine cessait de fixer ces objets, ils s'effondreraient. Une note pure résonna. Le signal du rituel. La ville entière retint son souffle pour laisser le déni se sédimenter. L'homme ferma les yeux dans une extase catatonique.

— Reprenez votre place, murmura-t-il. Vous êtes le membre fantôme. L'erreur de calcul que nous devons réintégrer.

Sarah recula. Ses talons heurtèrent une butée. La nausée était acide. Devant elle, une

alvéole vide s'ouvrit dans un chuintement de vérins. Un habitacle de velours blanc. Un utérus artificiel. Le choix était là, chirurgical : la solitude du souvenir dehors, ou la chaleur de la symbiose ici. Elle ne serait plus jamais seule. Elle ne serait plus jamais elle-même. Ses genoux fléchirent, aspirés par la pesanteur de l'oubli.

# Chapitre 20

## La Symbiose Toxique

La lumière tombait sur la place centrale avec la raideur d'un scalpel. Elle découpait des ombres aux angles si nets qu'elles semblaient gravées dans le calcaire. Sarah restait immobile sur le seuil de l'épicerie. Ses doigts étaient crispés sur l'anse en osier de son panier. Le froid du vernis pénétrait la pulpe de ses phalanges.

Rien ne bougeait. Pourtant, l'espace vibrait d'une activité invisible. Le village retenait son souffle pour maintenir une pression interne constante. Monsieur Marchand, le boulanger, balayait le devant de sa porte d'un mouvement cadencé. Son buste restait incliné selon un angle identique à celui de la voisine d'en face, laquelle lustrait sa fenêtre avec un chiffon de lin blanc.

Il y avait dans cette simultanéité une mécanique maniaque. Le balai de Marchand ne déplaçait pas de poussière — il n'y en avait jamais ici. Il lissait le vide. Une onde de nausée monta du diaphragme de Sarah. Elle fit un pas sur le pavé. Le bruit de son talon déchira une membrane invisible. Aussitôt, Marchand se figea. Ce fut un arrêt total, brusque, sans aucun regard vers elle. À l'autre bout de la place, la main de la voisine s'immobilisa également sur la vitre. Ils l'absorbaient par la périphérie de leur vision, comme des cellules réagissant à l'intrusion d'un corps étranger.

L'air était trop pur. Il sentait la lessive et les fleurs séchées, une odeur qui masquait l'absence de vie réelle. Ses propres battements de cœur lui paraissaient obscènes. Ils étaient trop bruyants face à la pulsation sourde et unifiée du village. Sarah observa une petite tache de café sur son propre poignet, un vestige du monde du dehors. Ici, cette trace de saleté ressemblait à une plaie ouverte.

Elle avança vers la fontaine centrale. L'eau y coulait sans un clapotis, un filet limpide recyclé à l'infini. En s'approchant, elle vit son reflet dans le bassin et recula. Son visage lui parut étranger. Trop vivant. Marqué par des cernes que personne d'autre ne portait ici. Elle sentit ses bras fourmiller. Ses propres limites semblaient se dissoudre. Pour survivre, elle le comprenait maintenant, elle ne devait plus être Sarah. Elle devait devenir une extension de ce grand corps immobile.

Un froissement de tissu se fit entendre derrière elle. Ce n'était pas un bruit de pas, mais celui d'un vêtement contre une peau amidonnée. Elle se retourna. Un petit groupe de trois personnes — deux hommes en gilets de laine et une femme au chignon serré — se tenait à dix mètres. Ils ne parlaient pas. Ils étaient simplement là, occupant l'espace avec une densité de pierre.

— Bonjour, parvint-elle à articuler.

Sa voix sonnait trop rauque. Le groupe ne répondit pas. La femme au chignon cligna des yeux. Ce fut un battement lent, délibéré, que les deux hommes reproduisirent une seconde plus tard. Ce n'était pas de l'hostilité, mais une absence totale de reconnaissance. Pour eux, Sarah n'était qu'une déchirure qu'il fallait recoudre.

— Vous tremblez, observa l'homme au gilet de laine.

Sa voix n'était qu'un murmure blanc. Un diagnostic. Il n'attendait pas de réponse. Sarah vit les trois poumons du groupe se gonfler exactement au même instant. L'air devint plus dense. Ils ne l'attaquaient pas ; ils l'enveloppaient d'un silence qui fonctionnait comme un solvant.

— Je cherche juste mon chemin, balbutia Sarah.

L'homme s'approcha. Il n'y avait pas une seule peluche sur son gilet. C'était une armure de douceur contre l'imprévisible. La femme tendit une main vers l'épaule de

Sarah. Un mouvement d'une lenteur arachnéenne. Ses ongles étaient d'un rose quartz parfaitement lisse. Sarah sentit le froid de cette paume traverser son manteau. Une température cutanée si basse qu'elle suggérait une vie tournée entièrement vers l'intérieur.

— Le repos est nécessaire, Sarah, dit la femme. Ici, personne n'a froid.

Elles formaient désormais une unité. Sarah baissa le regard sur ses propres mains ; elles lui paraissaient étrangères. Sa vigilance, cette sentinelle qui l'avait maintenue en vie, déposait les armes. Elle était le membre fantôme qui retrouvait enfin sa place.

Ils atteignirent une esplanade où le bitume devenait une membrane blanche et souple. Aucune fissure. Aucune trace du temps. L'air y était dépourvu de toute odeur, un vide qui forçait ses poumons à une respiration réflexe. Sarah chercha une faille, un signe de dégradation, mais le décor demeurait d'une précision totale.

— Votre souffle est trop rapide, murmura l'homme. Vous fatiguez pour rien.

À quelques mètres, une rampe s'enfonçait dans le sol. Elle était baignée d'une lueur ambre. Sarah sentit une goutte de sueur perler sur sa tempe. Une impureté. La femme au chignon sortit un mouchoir et, d'un geste onirique, essuya la trace humide. Le contact fut d'une douceur agressive.

— On ne laisse pas la douleur sortir ici, dit la femme. On la lisse.

Le groupe s'engagea dans la descente. À chaque pas, l'oppression de Sarah se transformait en un étrange flottement. Elle voyait ses propres mains se poser sur la rampe tiède, mais l'information n'atteignait plus son esprit. Elle était spectatrice de sa propre disparition.

Au fond de la spirale, ils débouchèrent sur une plateforme circulaire. Les murs étaient

tapissés d'écrans diffusant des images fixes : des jardins taillés, des mains jointes, des berceaux vides. Sarah sentit une douleur fulgurante dans l'idée même de son passé. Elle se souvint d'un instant de solitude dans un appartement vide, et cette image lui parut d'une indécence révoltante. Le village ne réclamait pas son obéissance ; il réclamait son vide.

Elle fit le pas nécessaire pour fermer la boucle. Elle sentit le contact tiède d'un inconnu contre son bras. Elle ferma les yeux. Le rythme cardiaque du sol devint le sien. L'obscurité de la pièce était désormais sa seule lumière. Elle n'était plus seule. Elle n'était plus rien.

# Chapitre 21

## La Peau du Village

Sarah posa la paume de sa main droite contre le crépi de la façade, à l'endroit exact où l'ombre du store s'arrêtait. Le grain du mur était d'une régularité millimétrée, une surface minérale travaillée jusqu'à acquérir la douceur suspecte de la soie. Sous ses doigts, la pierre ne renvoyait aucune fraîcheur ; elle semblait pulser d'une chaleur sourde, presque organique, comme si les briques ne servaient pas à délimiter un espace, mais à contenir une température corporelle collective.

Elle ferma les yeux. La sensation était celle d'un épiderme tendu sur un muscle au repos, une enveloppe protectrice qui l'englobait malgré elle. Dans ce village, l'architecture n'était plus un assemblage de matériaux inertes, mais une paroi vivante conçue pour absorber les chocs de l'existence. Chaque fenêtre, avec ses vitres d'une transparence absolue, ressemblait à une pupille dilatée fixée sur un point invisible de l'horizon pour ne pas avoir à croiser le regard de l'autre.

Elle retira sa main, observant la trace fugace de son empreinte sur la chaux immaculée. Un léger vertige lui serra la gorge. C'était l'effet du gel affectif qui saturait l'air, cette capacité collective à suspendre le temps pour éviter l'effondrement. Elle fit un pas sur le trottoir. Le craquement du gravier sous ses semelles lui parut indécent, une déflagration sonore dans une ville qui semblait pratiquer une apnée volontaire. Le silence ici ne résultait pas d'une absence de vie, mais d'une raréfaction de l'air ; les habitants n'inhalèrent que le même oxygène recyclé, une boucle de stabilité forcée où rien ne devait se perdre, surtout pas la douleur.

Au loin, une silhouette courbée au-dessus d'un massif de bégonias s'immobilisa. L'homme portait un chapeau de paille dont les bords masquaient son visage. Sarah

sentit la tension de ce corps à travers la distance. Il ne la regardait pas directement. Il l'incorporait dans son champ de surveillance, vérifiant si cet élément étranger allait briser la symbiose du décor.

Elle continua d'avancer, longeant une clôture en fer forgé dont les pointes étaient arrondies, polies pour éviter toute blessure. Rien ici ne devait piquer. Rien ne devait mordre. Les jardins étaient des natures mortes où chaque pétale semblait avoir été collé à la tige pour résister au vent. Sarah sentit une démangeaison se propager sur ses avant-bras. À mesure qu'elle s'enfonçait dans la rue principale, la sensation de n'avoir plus d'espace privé se fit pressante, comme si les murs devenaient des extensions de sa propre peau. Le déni n'était pas un mensonge, c'était une structure urbaine.

Elle s'arrêta devant une vitrine vide qui reflétait son visage, mais le verre était si parfait qu'il semblait l'effacer, la transformant en une ombre flottant sur un fond de velours gris. Une porte s'ouvrit, laissant échapper une odeur de désinfectant mêlée à la douceur écœurante d'un biscuit à la vanille — le parfum d'une régression soigneusement entretenue.

Une femme en robe de lin perle frottait le heurtoir en bronze d'une porte avec un chiffon jaune. Son geste était métronomique, une défense maniaque contre la simple idée de l'oxydation. Elle ne leva pas les yeux, mais son épaule droite se souleva de deux millimètres, un micro-mouvement de retrait signalant l'évitement de l'intrus. Le silence entre elles était une matière dense, un gel de silice qui absorbait les ondes de choc.

Sarah fit un nouveau pas. Une goutte de sueur, née de l'angoisse plus que de la chaleur, perla à la naissance de ses cheveux et entreprit une lente descente le long de sa tempe. Elle la sentit s'insinuer dans le creux de sa joue, un sillage salé qui était la seule chose réelle, biologique, dans ce décor de cire. Elle aurait voulu l'essuyer, mais lever le bras lui semblait exiger une énergie démesurée, comme s'il fallait briser une

couche de vernis invisible pour bouger.

Elle atteignit une aire de jeux pour enfants située au centre d'une place circulaire. Le sable y était parfaitement ratissé, formant des ondes concentriques évoquant un jardin zen. Un seul objet trônait au milieu : un cheval à bascule en polyéthylène rouge vif. Il était immobile, mais son inclinaison vers l'arrière donnait l'illusion d'un mouvement interrompu net.

Sarah s'approcha de la barrière en bois peint. Elle posa son pied sur le premier barreau et sentit le bois céder très légèrement. Ce craquement minime lui fit l'effet d'une détonation. À une fenêtre voisine, une ombre se déplaça. Un rideau de voile blanc s'écarta d'un centimètre à peine. Ce n'était pas de la curiosité, c'était une fonction de surveillance, le regard qui maintient l'objet en vie pour s'assurer que le miroir ne se brise pas.

Elle avança un doigt vers le flanc du cheval rouge. Le plastique, chauffé par un soleil opalescent, ne lui renvoya aucune aspérité. Au contact, une décharge d'électricité statique claqua entre l'objet et son index. Sarah ne tressaillit pas. Elle laissa son doigt collé à la paroi, explorant cette chaleur artificielle qui imitait une température biologique. Elle avait l'impression de palper le muscle d'un organisme en état de catatonie.

Soudain, elle remarqua que ses cuticules saignaient légèrement, une petite effraction rouge sur la pâleur de ses doigts. La goutte rouge s'étira, soumise à la gravité, avant de s'écraser sur le pavé de calcaire gris. L'impact fut minuscule, un point de suture écarlate sur la peau décolorée de la place.

Rien ne bougea, hormis l'objectif d'une caméra de surveillance qui, dans un glissement fluide, ajusta sa focale. Ce regard mécanique enregistrerait la vitesse de coagulation, l'angle de l'éclaboussure. Sarah porta son doigt à sa bouche. Le goût métallique du sang envahit son palais, un rappel brutal de son métabolisme périssable

qui jurait avec l'inertie minérale de la place.

— Vous devriez faire attention, l'eau est très pure, dit une voix derrière elle.

Sarah sursauta. Un homme se tenait à quelques mètres, vêtu d'un lin si blanc qu'il semblait absorber la lumière. Il ne marchait pas vraiment ; il glissait. Il tenait une petite brosse à poils souples avec laquelle il caressait le rebord d'une jardinière, éliminant une poussière imaginaire. Son visage était un masque de stabilité absolue : pas une ride, juste un sourire figé servant de défense contre toute intrusion.

— Je me suis coupé, balbutia Sarah, sa propre voix lui paraissant trop rauque, pleine de vie.

L'homme s'arrêta. Il observa la main de Sarah avec une curiosité clinique, dépourvue d'empathie. Pour lui, la blessure n'était pas une souffrance, mais une faille dans le système. Il ne s'approcha pas, maintenant une distance de sécurité psychique.

— La rupture de la surface appelle toujours une compensation, murmura-t-il.

Il sortit d'un pli de son vêtement un petit carré de tissu blanc. Le geste était d'une précision maniaque. Sarah observa ses mains : les ongles étaient coupés ras, la peau d'un rose uniforme paraissait dépourvue de pores. Une peau de porcelaine.

— Tenez. Ne laissez pas l'extérieur s'inviter en vous. C'est ainsi que commence la désagrégation.

Sarah prit le tissu. Le contact de ses doigts contre les siens fut un choc thermique ; il était froid, d'un froid de pierre. En pressant le linge sur sa plaie, elle ressentit une absorption immédiate. Le tissu ne se contentait pas d'éponger le sang ; il semblait sceller la chair, fusionner avec les bords de la coupure.

— Vous êtes revenue pour la structure, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Vous sentez comment elle vous contient. Elle répare ce que votre départ avait déchiré. On ne quitte jamais vraiment le corps, Sarah.

Le son de son prénom dans cette bouche aseptisée lui provoqua une crampe. Elle recula, ses talons heurtant le rebord d'une fontaine. L'espace autour d'elle se densifiait. Les maisons devenaient des organes, des poumons de pierre filtrant l'air, des estomacs de béton digérant ses impulsions.

Elle regarda son reflet dans l'eau de la fontaine. Ce qu'elle vit ne lui appartenait pas : le visage qui oscillait sous la surface était trop calme, déjà marqué par cette blancheur qui dévorait les ombres de l'âme. Elle se surprit à caresser la pierre du rebord, cherchant à lisser une aspérité invisible.

Elle se dirigea vers l'étroite venelle menant au Bunker, cette masse de béton brut qui dominait le village. C'était l'utérus artificiel de la communauté, le lieu où le temps avait cessé de s'écouler. Sarah ne voyait plus des habitations, mais des compartiments étanches conçus pour prévenir l'angoisse de la perte. Elle était le membre fantôme qui retrouvait sa place.

Au sommet de la ruelle, la vue sur le village lui donna le vertige de la dissociation. Les toits rouges étaient des écailles serrées sous le soleil pâle. Elle baissa les yeux sur la gaze blanche : le sang n'avait pas traversé. Rien ne coulait ici. Elle n'était plus une observatrice ; elle était une cellule prête à être réabsorbée.

Elle fit un pas vers l'entrée de la structure souterraine, sentant l'appel d'un retour à l'état foetal. Sa main s'appuya sur le métal froid de la porte blindée. Elle ne sentit pas le froid. Elle ne sentit pas la résistance. Elle sentit une appartenance. Elle ne rentrait pas. Elle s'incorporait à la paroi.

# Chapitre 22

## L'Injonction à l'Idéal

Le talon de Sarah heurta le pavé de granit avec une régularité de métronome. Le bruit sec profanait l'asphalte trop lisse de la place centrale. Ici, la poussière n'existait pas. Elle avait été gommée par une volonté collective de maintenir un équilibre visuel absolu. Dans les jardinières, les géraniums affichaient une symétrie tranchante. Leurs pétales d'un rouge saturé semblaient figés dans une pause biologique artificielle. Sarah s'arrêta devant la vitrine de la mercerie. Son reflet flottait sur un verre si propre qu'il en devenait invisible. Elle sentit une pression familière au creux de l'estomac. C'était l'angoisse. Son corps identifiait le danger bien avant que sa conscience ne puisse le nommer.

À quelques mètres, Madame Lemoine lissait son tablier blanc. Ses doigts, noueux et pâles, parcouraient le tissu amidonné pour en effacer la moindre ride. Elle ne regardait pas Sarah, mais l'espace vide à côté d'elle. L'absence de l'enfant se faisait sentir comme un membre amputé. La vieille femme inclina la tête dans un mouvement fluide, sans aucun tic nerveux. Dans ce village, chaque geste servait à rassurer. C'était une défense contre l'effondrement du décor.

— Les draps sont prêts, Sarah, murmura Madame Lemoine.

Sa voix avait la texture du lin froid. Elle tendit un paquet ficelé avec une précision géométrique. Sarah s'approcha. Ses propres mains tremblaient un peu, contrastant avec la rigidité de l'autre. En touchant le papier kraft, elle perçut l'odeur de la lavande et du désinfectant. Ce parfum n'évoquait pas la propreté, mais la morgue. C'était l'odeur d'un monde qui refuse le passage du temps. Ses doigts frôlèrent ceux de la mercière. La peau était glacée. Un corps en état d'alerte permanente, caché sous un

masque de sérénité.

— Installez-les avant le soir, continua la femme. Ses yeux se fixèrent enfin sur Sarah. Une intensité dérangeante. Si on arrête de surveiller, tout s'efface.

Sarah eut une soudaine envie de vomir. Ce n'était pas un conseil ménager, c'était une injonction. On lui demandait de participer à cette folie blanche où l'on garde l'idée de la vie pour ne pas affronter la réalité de la perte. Elle hocha la tête, incapable de parler. Elle recula, le paquet serré contre sa poitrine comme un bouclier. Elle se sentait comme une cellule saine introduite dans un organe mort qui tentait de l'assimiler.

Elle se détourna vers l'allée des Tilleuls. Les arbres, taillés avec une rigueur militaire, ne laissaient tomber aucune feuille morte. Tout ici fonctionnait comme une prothèse destinée à boucher le vide. Sur leurs perrons, les habitants restaient immobiles. Leurs sourires étaient fixés comme des masques de porcelaine. Ils ne vivaient pas ; ils maintenaient une suspension. Elle sentit le poids du bâtiment, là-bas, à la lisière du bois. Il l'attirait. Ses pas la menèrent vers la grille de l'ancien orphelinat. Le fer forgé brillait d'un noir de jais, sans une trace de rouille. Le temps lui-même avait été mis sous séquestre.

Sa main s'immobilisa sur le loquet froid. La texture évoquait de l'os poli. Elle appuya. Le mécanisme s'effaça dans un silence huileux. Le village refusait tout frottement, toute usure. Sous ses semelles, le gravier ne crissait pas. Sa progression ressemblait à une lévitation forcée.

Le paquet de draps pesait contre son ventre. À travers le papier, elle sentait la raideur des fibres amidonnées. Sarah inspira, mais l'air était stérile. Une odeur de sapins trop taillés. Ce n'était pas la nature, mais une mise en scène. Ses yeux balayèrent la façade. Les fenêtres reflétaient le ciel gris avec une fidélité de miroir. Le bâtiment l'observait. Il évaluait sa capacité à se fondre dans le décor.

Chaque pas vers le perron était un combat. Elle sentait une tension dans ses mollets, un refus de son corps de pénétrer dans cette zone de gel. Pourtant, elle avançait. Elle n'était qu'un débris du monde extérieur menaçant la fixité parfaite du lieu. À sa droite, un banc en pierre blanche attendait. Dépourvu de mousse. Vide.

Elle atteignit la première marche. Sa respiration se fit courte. La porte massive en chêne n'avait aucune rayure, aucune trace d'usage. C'était l'entrée d'une crypte. Sarah ajusta sa prise. Le papier kraft froissa bruyamment. Un son violent dans ce silence sous cloche. Elle crut voir un mouvement derrière une vitre du premier étage. Une ombre fugitive. Elle comprit qu'en franchissant ce seuil, elle acceptait de devenir un rouage de cette machine. La gardienne d'un vide qu'elle reconnaissait déjà comme le sien.

Elle saisit la poignée de cuivre. Le métal aspirait la chaleur de sa paume. La porte s'ouvrit sans un bruit. L'air intérieur, saturé de cire froide et d'ozone, lui piqua le nez. Tout semblait filtré, débarrassé de la moindre trace de vie.

Ses chaussures produisirent un impact mat sur le damier de marbre noir et blanc. Au centre de la pièce, un vase en cristal contenait des lys d'une blancheur irréaliste. Pas de pollen. Pas de flétrissure. Sarah sentit battre ses tempes. Elle était une tache d'incertitude dans un espace conçu pour abolir le doute.

Une femme apparut. Elle glissait sans bruit. Elle portait une blouse grise dont les plis semblaient fixés pour l'éternité. Son visage était lisse comme un galet. Pas de rides, pas de fatigue. Elle regarda le paquet de Sarah. C'était une vérification de conformité, pas un accueil. L'immobilité de cette femme donnait le vertige. Aucun des micro-mouvements qui font la vie.

— Le lin de la chambre quatre, dit-elle.

Sa voix était plate. Elle semblait sortir des murs. Sarah hocha la tête, la gorge nouée. Le paquet de draps lui parut soudain lourd comme du plomb. Elle s'avança, chaque geste lui semblant obscène de lourdeur face à cette apparition. En tendant le paquet, elle effleura les doigts de la gardienne. La peau était sèche comme du vieux papier. Glacée. Une économie de vie pour durer toujours.

La gardienne prit les draps avec une précision millimétrée. Elle recula d'un pas et invita Sarah à la suivre vers le couloir. L'obscurité, là-bas, était solide. C'était le dépôt de tous les secrets que le village avait cachés ici. Sarah sentit un écho dans ses os. Ce lieu était le miroir de son propre manque. Elle s'engagea dans le tunnel, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau piégé.

Chaque foulée sur le sol souple produisait un bruit de succion. Le couloir se déployait avec une géométrie parfaite. La lumière blanche tombait du plafond, sans ombre. Une architecture pour tout voir. Sarah sentit le froid s'insinuer sous son manteau. Une fraîcheur de laboratoire. Ses poumons luttèrent contre cet air trop pur. Aucune odeur de cuisine ou de sueur. Juste l'ozone et le talc. Une nursery fossilisée.

La femme s'arrêta devant une porte lisse. Pas de clé. Elle posa sa main sur un panneau de verre. Un déclic discret. Sarah sentit un changement de pression dans ses oreilles. Douloureux. La chambre se dévoila dans une pénombre bleutée. La gardienne déposa le lin sur une chaise en métal.

Sarah resta sur le seuil. Elle ne pouvait plus bouger. Au centre de la pièce, un lit aux draps très tendus dessinait une forme rigide. Elle chercha un signe de désordre. Un livre, un verre d'eau. Rien. Tout luttait contre le temps. Elle eut une nausée familière. Elle porta la main à son diaphragme. Elle avait déjà habité ce silence. Elle n'était qu'une pièce du mécanisme.

— Tout est prêt pour la répétition, murmura la gardienne.

Sa voix résonna dans le crâne de Sarah. La protagoniste observa la nuque de la femme. La peau était tendue sur les os. Cette froideur n'était pas de l'indifférence. C'était une défense contre l'effondrement. Chaque geste servait à recoudre la plaie d'une perte. Sarah entra. Ses chaussures craquèrent. C'était indécent. Elle s'approcha du lit. Son souffle était trop bruyant pour cette pureté. Elle n'était plus une étrangère. Elle était le membre manquant que la structure allait dévorer.

Le métal du lit lui mordit les doigts. Un froid sec. Sarah laissa glisser sa main sur le cadre. Pas une poussière. La pénombre maintenait l'espace dans une attente d'avant la naissance. Elle retenait sa respiration. L'oxygène lui-même semblait trop précieux pour elle.

La gardienne glissait vers le mur. Elle saisit le rideau gris et le tira d'un millimètre. Le sifflement du tissu fit tressaillir Sarah. Dans ce vide, chaque bruit était une agression. La femme se tourna. Son tablier blanc irradiait une lumière glacée.

— Le rôle demande de s'effacer, Sarah.

Sarah fixa les iris délavés de la gardienne. Ils ne reflétaient rien. Elle sentit un étau se resserrer sur son crâne. Son propre vide, sa vieille blessure, trouvait enfin son pansement dans cette blancheur. Elle fit un pas. Ses ongles n'étaient pas assez nets. Sa peau était marquée par le monde. C'était insupportable.

La gardienne ouvrit un tiroir. Un souffle d'air comprimé. À l'intérieur, des objets sur du satin : une brosse, un thermomètre de porcelaine, un hochet d'argent. Aucun ne servait. C'étaient des fétiches pour remplacer l'absence. La femme posa le hochet sur la table de nuit. Elle l'orienta selon un axe invisible.

Une goutte de sueur coula dans le dos de Sarah. Son propre corps lui semblait sale dans ce sanctuaire. Le village n'attendait pas d'elle qu'elle vive ici. Elle devait être l'armature qui empêche le décor de tomber. Elle était la gardienne du fantôme. Ses

doigts tremblèrent. Elle s'approcha du chevet. La gardienne l'observait, attendant la moindre faille.

L'index de Sarah s'arrêta près de la sphère d'argent. Elle sentait le froid de l'objet. Dans le reflet du jouet, elle vit son visage déformé. Un masque étiré. Ses yeux n'étaient plus que des fentes sombres. C'était sa mue.

— Touchez-le, dit la femme. Le son glissa sur les murs. L'équilibre n'aime pas l'hésitation.

Sarah bougea comme un automate. Quand elle toucha le métal, une décharge de neutralité la traversa. Le poli était si parfait qu'elle ne sentait rien. C'était toucher le vide. Elle referma les doigts. Le hochet était lourd. Une densité de pierre. C'était une ancre. Ses muscles se contractèrent pour supporter ce poids. Ce n'était plus un jouet, c'était un lest pour son esprit.

Elle souleva le hochet. Le satin mit du temps à reprendre sa forme. La gardienne ne bougea pas, mais sa respiration changea. Un soulagement clinique. L'ordre était rétabli. La pièce s'ajustait autour de ce geste. Les murs blancs et le lit n'étaient plus extérieurs. Ils entraient en elle. Elle avalait la froideur du lieu pour geler ses souvenirs.

Un courant d'air fit bouger une mèche de ses cheveux. La sensation était trop réelle. Trop vivante. Elle voulut lisser ses cheveux pour redevenir une ligne droite dans cette géométrie. Elle regarda son ongle irrégulier contre l'argent pur. Elle eut honte de sa propre chair. Elle reposa le hochet un peu plus loin, pour tester le système.

— Le sommeil ici est une veille, dit la gardienne. Apprenez à maintenir l'image.

Sarah s'approcha du matelas. Ses genoux frôlèrent le cadre laqué. L'odeur du linge bouilli l'enveloppa. Pas d'odeur humaine. Elle imagina son corps sur ce lit, sa sueur

souillant cette pureté. Elle eut peur de ne pas être assez lisse pour appartenir au village. Elle toucha le drap. La fibre était glacée. Elle cherchait le point où la douleur pourrait enfin disparaître dans le simulacre.

Son doigt s'enfonça dans le lin. Mais le tissu était dur. En dessous, une structure rigide empêchait toute marque. Sarah retira sa main. La petite empreinte s'effaça d'elle-même. Elle lissa le drap avec urgence. Chaque pli était une erreur qu'il fallait corriger.

La gardienne se rapprocha. Son ombre était tranchante sur le mur.

— Vous sentez cette résistance ? C'est la permanence. Dehors, les choses s'usent. Ici, nous maintenons la structure pour que l'idée ne souffre jamais.

Le cœur de Sarah battait trop vite. Un rythme indécent. Elle aurait voulu qu'il batte comme la ventilation. Elle regarda ses mains. Sa peau était trop poreuse. Elle voulait devenir aussi immobile que ce lit. Alors, le deuil n'aurait plus de prise. Elle commença à ne plus sentir son corps.

Elle s'assit. Le cadre craqua. Elle se figea. La gardienne restait là, comme une statue. Sarah regarda un angle du mur. Précision insupportable. Pas de poussière. Le village avait évacué l'imprévu pour ne plus souffrir. Chaque habitant protégeait l'image de l'enfant idéal contre le souvenir de l'enfant réel, celui qui saigne. Sa présence ici était une cure. Elle devait cesser d'habiter son corps pour habiter l'espace.

Elle posa sa main à plat. L'ozone pénétra ses pores. Son souffle était trop chaud. Elle essaya de le ralentir, de le rendre invisible. Le silence l'enveloppait comme un linceul. Elle fixa le hochet. C'était l'instrument de mesure de sa nouvelle vie.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle. Sa voix était lointaine.

— Parce que vous avez une faille, répondit la gardienne. Nous allons la pétrifier. Vous ne serez plus celle qui se souvient, mais celle qui empêche le vide de revenir.

Sarah ferma les yeux. La lumière filtrait à travers ses paupières. Rouge. Elle imaginait les gens, dehors, polissant des jouets qui ne serviraient jamais. Leur bonheur était une technique de survie. Elle était la suture. Elle glissa ses doigts entre le matelas et le bois. Rien. Pas un interstice. C'était fermé.

Elle retira ses doigts. Aucune trace de chaleur sur le vernis. Elle eut un court vertige. La gardienne l'observait sans passion. Une patience infinie.

— L'enfant n'est plus soumis au temps, dit la femme. Il est une constante. Vous devez maintenir cette constante.

Sarah pencha le buste. Sa chemise de nuit craqua. Elle regarda ses genoux saillants. Elle eut horreur de cette mécanique de chair qui produisait de la chaleur et des déchets. Elle voulut s'allonger sur ce sol et devenir une simple ligne de fuite. Le bunker était un utérus protecteur. Elle reprit le hochet d'argent. Le froid lui donna une sécurité terrifiante. Elle en éprouva le poids. C'était son ancre.

L'argent devint chaud dans sa main. Il devenait une partie d'elle. Elle fixa son visage déformé dans la sphère. Une tache pâle. Sa propre image était une erreur dans ce monde lisse. Elle pressa l'objet plus fort. La douleur lui prouvait qu'elle existait encore un peu.

La gardienne regardait l'endroit où le cou de Sarah rejoignait l'épaule. Là où un muscle tressaillait.

— Ce tremblement est inutile, dit la femme. Une agitation vide.

Sarah ne put pas répondre. Sa gorge était trop sèche. L'air de la pièce absorbait ses

cris avant qu'ils ne sortent. Elle était une pièce de rechange. Ses doigts lâchèrent le hochet. Une marque rouge restait dans sa paume. Une marque qui battait au rythme de son sang.

— L'objet vous accepte, murmura la gardienne. Vous êtes l'intermédiaire entre le vide et la mémoire.

Sarah sentit le sol sous ses pieds. Lino élastique. Propreté totale. Elle imaginait les machines qui tournaient en dessous pour maintenir ce rêve. Elle caressa le manche du hochet. Un geste machinal. Maternel. Elle se synchronisait.

Le ronronnement de la ventilation s'installa sous sa peau. Sarah suivait du doigt les boucles gravées sur le métal. L'objet était à la température de son corps. La frontière s'effaçait. Sa main ne tremblait plus.

La gardienne désigna les berceaux derrière la vitre. Ils attendaient, spectraux. Sarah s'approcha. Elle posa son front contre le verre froid. C'était un sédatif. Elle regardait les écrans au-dessus des lits vides. Les lignes étaient plates et régulières. Une paix que les vivants n'ont pas. La forme de la vie, sans ses dangers.

— Le village survit parce que vous veillez, dit la femme derrière elle. Si vous lâchez ce hochet, tout s'effondre. Vous réglez leur folie.

Sarah sentit sa nausée s'éteindre. C'était fini. Elle imaginait les gens, là-haut, polissant leurs doutes. Elle tourna le hochet. Un léger tintement. Un signal.

La porte de sécurité s'ouvrit avec un sifflement. La lumière devint ambre. Une fin de journée éternelle. Sarah sortit, le hochet serré dans sa main droite. Elle ne cherchait plus la sortie. Elle avait trouvé sa place. En montant vers la surface, elle sentit que l'ancienne Sarah restait en bas, dans l'ombre.

Dans le hall, l'odeur de lavande était partout. Dehors, les habitants attendaient sur la place. Immobiles. Sarah sortit sur le perron. Le soleil baissait. Elle leva le bras, montrant l'argent à la lumière. Un soupir parcourut la foule. Un soulagement. Elle était la gardienne. Elle leur permettrait de dormir sans voir le vide. En bas, un homme s'avança avec une poupée de porcelaine. Il regardait Sarah. Il voulait qu'elle lui dise que rien n'était arrivé. Sarah ferma les yeux. Elle acceptait. Le deuil était suspendu.

# Chapitre 23

## L'Effondrement Narcissique

La place du Marché-Sec ne possédait de sec que le nom. L'air y était saturé d'une humidité clinique, une vapeur d'asepsie filtrée par les poumons mêmes des habitants. Sarah sentait cette moiteur se coller à ses tempes, une pellicule poisseuse qui contrastait avec la rigidité de sa propre posture. Devant elle, trônait l'Athamor de Verre. C'était une sphère parfaite, soufflée dans un cristal si pur qu'il semblait n'être qu'une absence de vide, protégeant une mèche de cheveux blonds tressée en un cercle sans fin. Cet objet était le pivot de leur équilibre, le fétiche qui maintenait le village dans une stase immobile.

À quelques mètres, Monsieur Lemaire s'était immobilisé, un panier d'osier au bras. Son sourire, une prothèse sociale parfaitement ajustée, ne fléchissait pas. Ses yeux, pourtant, trahissaient une déchirure imminente. Ses pupilles étaient fixes, dilatées par une terreur qu'il ne s'autorisait pas encore à ressentir. Sarah percevait le bourdonnement de cette agonie mentale ; c'était le bruit d'un moteur que l'on pousse au-delà de ses capacités de refroidissement. Elle déplaça son poids. Le gravier crissa sous sa semelle avec une violence acoustique qui fit tressaillir une femme en robe de lin. Le silence du village n'était pas une absence de bruit, mais une apnée volontaire pour ne pas briser le dôme protecteur de leur déni.

Sarah leva le bras. Dans sa main, une pierre calcaire, rugueuse et vulgaire, pesait comme une insulte à la géométrie lisse de la place. La roche mordait la pulpe de ses doigts. Son propre rythme cardiaque s'accéléra. Elle devait devenir le scalpel qui inciserait cet abcès de perfection.

« Sarah, ma chérie, vous allez vous fatiguer le bras », articula Monsieur Lemaire.

Sa voix était monocorde, dépourvue d'alerte, comme s'il lisait une notice d'utilisation. C'était une tentative désespérée de transformer la menace en une anecdote domestique. Elle ne répondit pas. Elle fixait la sphère où son visage se reflétait, déformé par la courbure du verre. Une goutte de sueur glissa le long de sa colonne vertébrale. Ce n'était pas seulement du verre qu'elle s'apprêtait à briser, c'était la membrane du placenta artificiel dans lequel ils s'étaient tous lovés pour échapper au deuil.

Son bras amorça le mouvement. La pierre quitta ses doigts.

Elle décrivit un arc de tension pure. Le temps s'étira comme un élastique sur le point de rompre. Autour d'elle, la foule n'était plus qu'un assemblage de statues de cire dont la température interne chutait brusquement. Monsieur Lemaire avait les mâchoires si contractées que le craquement de ses articulations était audible. L'impact ne produisit pas le fracas d'un bris ordinaire, mais une note cristalline, une fréquence si aiguë qu'elle sembla pénétrer directement dans le crâne des spectateurs.

La pierre s'immobilisa un instant, soudée à la paroi, avant que la première fissure ne s'amorce. Ce fut une ligne fine, une trace de givre jaillissant du point de choc. Une faille qui courait avec une rapidité nerveuse sur la surface bombée.

L'air changea de densité. Un homme en costume de lin beige, dont les plis du pantalon maintenaient une rigidité maniaque, demeurait pétrifié. Sa main droite fut prise d'un tremblement rythmique. Ses doigts s'entrechoquaient dans un staccato de chair sèche. Il ne pouvait pas regarder Sarah. Le faire aurait suffi à valider l'effraction. Ses yeux fixaient la fissure, deux puits d'ébène dévorant son iris bleu.

Une odeur commença à sourdre de la brèche : un effluve métallique de vieux sang et d'ozone. C'était l'odeur de la finitude qui s'infiltrait par la blessure. Le sol vibra d'une fréquence basse, un infra-son émanant des fondations. Sarah vit un vieillard

s'effondrer lentement sur les genoux, ses mains tâtonnant le pavé pour y trouver une stabilité que son oreille interne ne lui fournissait plus.

La structure de défense du groupe s'effiloçait. À quelques mètres, une jeune mère avait cessé de bercer son landau. Ses mains, crispées sur la poignée en cuir, blanchissaient. Elle ne regardait pas l'objet qui se brisait, elle fixait le vide devant elle, là où l'illusion d'un enfant devait normalement saturer son champ visuel. Sous le landau, une flaque d'un liquide incolore s'étalait, exsudant du pavé lui-même comme une sueur froide du décor.

Sarah fit un pas en arrière. Chaque mouvement lui demandait une lutte contre l'atonie. Une femme en tablier bleu, les mains couvertes d'une farine dont la blancheur jurait avec le gris ambiant, s'arrêta devant elle. Son visage était un masque de cire où seule la bouche, entrouverte dans une béance silencieuse, trahissait le choc. Elle ne regardait pas Sarah. Elle leva ses mains farineuses et, avec une délicatesse de dévotion, commença à caresser l'air à un millimètre de la vitre brisée. Elle ne soignait pas l'objet ; elle tentait d'amputer sa propre capacité à voir la fêlure.

Sarah voulut parler, s'excuser, mais aucun son ne franchit ses lèvres. Sa gorge était tapissée d'un enduit de terreur. Elle recula encore, mais se heurta à la poitrine d'un homme. Il ne fit aucun mouvement pour s'écarter. Il était simplement là, une borne de chair rigide.

Un signal retentit. Ce n'était pas une alarme, mais un carillon lointain, une note de célesta cristalline. Le son agit comme un agent coagulant. D'un seul geste, la foule amorça une rotation vers le nord de la place, là où l'ombre du Bunker s'étirait sur les pavés. Ils ne marchaient pas, ils glissaient en une masse compacte, une procession de somnambules guidés par un impératif de survie. Sarah fut entraînée. Ses pieds ne lui appartenaient plus ; elle était une cellule parmi d'autres, emportée par la réponse immunitaire du village.

Devant eux, les portes de l'édifice s'entrouvrirent sans un bruit, révélant une obscurité veloutée. La femme au tablier bleu se tenait au seuil, les mains croisées sur son ventre. En passant devant la sphère, Sarah vit que la poussière grise s'était déposée au fond du globe. Le traumatisme était déjà mis en crypte.

Elle comprit alors qu'ils ne l'expulseraient pas. Ils allaient l'incorporer. Ils allaient digérer sa présence jusqu'à ce qu'elle devienne, elle aussi, une surface sans aspérité. La porte se referma derrière elle avec le soupir définitif d'un coffre-fort se verrouillant sur son secret. Elle n'était plus le témoin du naufrage ; elle en devenait l'épave, soigneusement rangée dans le musée de leur éternelle enfance.

# Chapitre 24

## Le Choix des Aliénations

Le pied droit de Sarah reposait encore sur le bitume poreux de la route forestière. La pointe de sa chaussure gauche, elle, effleurait déjà le gazon millimétré de la zone tampon. À cet endroit précis, l'air changeait. Il perdait l'âpreté de l'humus pour une neutralité de laboratoire, un vide olfactif total. Elle observa la démarcation : un liseré de peinture blanche, impeccable, séparant le chaos des branches mortes de l'ordre maniaque du village. Derrière elle, la forêt gémissait sous une bise glaciale. Devant, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une mise sous tension. Un équilibre forcé, maintenu par mille rouages invisibles.

Elle ramena les pans de son manteau contre son buste. Ses doigts gantés rencontrèrent la rugosité du tissu. Cet ancrage sensoriel était vital pour ne pas se laisser absorber par la perspective des rues trop droites. Elle fit un pas. S'arrêta. Son corps envoyait des signaux de rejet : une sécheresse dans la gorge, une raideur dans la nuque. Elle se sentait comme une tache sur une toile blanche. Les maisons de briques pâles s'alignaient avec une régularité de dentier parfait. Chaque fenêtre reflétait un ciel trop propre pour être honnête. Tout ce qui était organique, imprévisible ou putrescible semblait avoir été banni au-delà de la ligne.

Une fenêtre s'ouvrit à l'étage de la première villa. Aucun grincement. Une femme en cardigan crème apparut, tenant un arrosoir en cuivre dont le reflet frappa Sarah au visage. La femme ne salua pas. Elle ne sourit pas. Elle inclina simplement la tête, un mouvement d'une précision effrayante, comme une cellule acceptant le retour d'un fragment égaré. Sarah sentit une nausée familière lui comprimer l'estomac. Le village ne la regardait pas ; il commençait à la digérer. Il voulait l'intégrer à sa stase. Elle fixa ses propres mains, cherchant une preuve de sa distinction, mais le reflet de la vitre

semblait déjà lisser ses traits, effaçant ses cernes pour les remplacer par une surface sans relief.

Elle avança. Le craquement de ses pas sur le gravier résonna comme une déflagration dans ce vide aseptisé. Chaque jardin était une extension d'une psychose collective. Pas une feuille morte. Pas une flaque. Sarah se demanda si, en ouvrant une porte, elle trouverait des êtres humains ou de simples mannequins de cire destinés à simuler la vie. Elle frissonna. Ce n'était pas le froid. C'était cette faim immense qui émanait des façades, une voracité déguisée en contentement.

Le regard de la femme à l'arrosoir suivait sa progression avec une cadence de balancier. Ce n'était pas une surveillance policière, mais une attention dévorante, celle d'une mère refusant l'altérité de son enfant. Sarah s'arrêta devant un banc public en fer forgé. La peinture bleue semblait avoir été posée le matin même. Elle n'osa pas s'asseoir. Elle craignait que le contact du métal ne scelle définitivement son appartenance au décor. Sa respiration se fit plus courte. Elle était le membre fantôme qui revenait hanter le corps social, une douleur sourde que le village s'efforçait déjà d'anesthésier.

Elle déglutit. Sous la semelle de ses bottes, le gravier offrait une résistance élastique, comme si chaque pierre avait été calibrée pour absorber les chocs. Sarah tourna la tête vers la femme au cardigan. Le jet d'eau dessinait une courbe mathématique, frappant le pied d'un rosier sans éclabousser les feuilles vernies. L'eau disparaissait instantanément dans une terre noire, étrangement sans odeur. Une biologie sous contrôle. Elle sentit ses propres doigts s'engourdir. Des fourmillements rampaient le long de ses avant-bras.

Elle franchit la limite de la première propriété. Elle eut la sensation de traverser une membrane visqueuse. À sa gauche, un tricycle rouge reposait sur une pelouse d'un vert uniforme. Ses pneus étaient immaculés. Aucun éclat sur la peinture. Aucune trace de boue sur les pédales. Ce n'était pas un jouet, mais une relique exposée, un

fétiche destiné à colmater le vide laissé par une absence insupportable. Le village ne protégeait pas les enfants ; il vénérât le concept de l'Enfance, cette entité pure qui permettait aux adultes de nier le temps. Un sifflement ténu s'échappa d'une bouche d'aération. C'était le murmure de la machine, le bruit du système maintenant la température constante des émotions.

Sa main remonta vers son plexus. La nausée était là, noyau dur et froid. Elle observa une autre fenêtre, plus loin. Un rideau de dentelle tressaillit. Personne ne sortait, mais elle sentait la pression de dizaines de regards convergents. Une vigilance de soignant. Ils cherchaient la faille, la dissonance qu'elle introduisait dans leur symphonie de déni. Elle n'était pas une intruse, elle était une plaie à panser. Une irrégularité à polir. Elle imagina ses propres traits se figer, ses muscles se pétrifier dans une posture de résignation. Une goutte de sueur froide glissa le long de sa colonne vertébrale, tranchant avec la tiédeur artificielle de l'air.

Elle atteignit un carrefour parfait. Au centre, une fontaine sans eau présentait une vasque de marbre remplie de galets polis. Le silence possédait ici une densité minérale. Sarah inspira par saccades. Elle baissa les yeux sur ses chaussures. Le cuir usé et la poussière du monde extérieur paraissaient indécents, comme une infection sur un drap chirurgical. Combien de temps avant qu'on ne l'oblige à effacer ses propres traces ? Une partie d'elle-même voulait fuir dans la forêt ; l'autre commençait déjà à se laisser bercer par cette promesse d'abolition de la souffrance. Elle fit un pas de plus. Le clic d'un verrou que l'on tourne, derrière une façade muette, résonna dans son bassin comme une injonction à l'immobilité.

La vibration du verrou s'attarda dans l'air avant de s'éteindre dans le silence cotonneux. Sarah resta figée. À sa gauche, la porte du numéro 14 s'entrouvrit. Un souffle d'air tiède s'en échappa, porteur d'une odeur de vanille synthétique et d'encaustique. Un parfum de propre agressif, comme une désinfection de l'âme.

Une femme apparut sur le seuil. Gilet beige, mains croisées sur le tablier. Son visage

n'avait aucune ride d'expression. Ses émotions semblaient avoir été lissées par des années de contention. Elle ne regardait pas Sarah dans les yeux, mais fixait un point au-dessus de son épaule. Une observation clinique.

— Vous avez l'air fatiguée, Sarah, murmura-t-elle. Sa voix avait le balancement régulier d'une horloge. Le vent du dehors est si abrasif. Il apporte tellement de scories.

Sarah eut un vertige. Son prénom, prononcé sans hésitation, agissait comme une capture. La femme ne posait pas de questions ; elle diagnostiquait un manque. Sarah lutta. Une part d'elle hurlait au danger devant cette absence de frontières psychiques, mais son corps, épuisé par le gel, s'inclinait vers la chaleur du vestibule. C'était l'appel d'un utérus artificiel où chaque besoin serait comblé avant de devenir conscient.

— Je cherche juste mon chemin, répondit Sarah. Sa voix était rocailleuse, presque obscène dans ce milieu filtré.

La femme esquissa un sourire qui ne sollicita aucun muscle de ses yeux. Elle s'écarta. Derrière elle, le couloir s'étirait, tapissé de petits lapins stylisés. Sur une console, un cadre en argent entourait un vide blanc. Une absence d'image pour supporter toutes les projections. Sarah fit un pas sur le perron. Elle laissa une trace sombre sur le paillasson immaculé. Une souillure biologique. La femme ne baissa pas les yeux. Elle referma doucement la porte. Un clic définitif. L'air intérieur était lourd, saturé d'une humidité contrôlée.

— Le temps n'a pas de prise ici, Sarah. Nous avons tout organisé pour que l'attente soit supportable. Venez, le thé est à la température exacte du corps.

Au contact de la main de la femme sur son bras, Sarah perçut un picotement électrique. Une invasion cutanée. Chaque objet dans cette maison occupait une place

dictée par une défense contre le chaos. Rien n'était laissé au hasard, car le hasard menait au deuil, et le deuil était la seule maladie interdite. Sarah se surprit à lisser ses cheveux. Un mimétisme inconscient. Elle cherchait déjà à réduire sa propre dissonance. Ses doigts tremblaient. Avait-elle accepté de devenir, elle aussi, une relique immobile ? Une horloge, au fond de la pièce, battait le temps avec une lenteur calculée.

L'hôtesse glissait sur le parquet. Ses pantoufles de feutre ne produisaient aucun frottement. Sarah, elle, percevait chaque craquement de la structure sous son poids. Elle avançait les membres lourds. Son manteau exhalait une odeur de chien mouillé qui jurait avec le talc ambiant. Ses chaussures laissaient des auréoles de boue grise sur le chemin de la cuisine. Elle voulut s'agenouiller pour effacer ses traces, se fondre dans cette pureté, mais une autre part d'elle voulait piétiner ce sol trop parfait.

La femme s'arrêta devant un plan de travail en quartz. Ses mains, d'une pâleur de lait caillé, s'emparèrent d'une théière. Elle connaissait chaque geste par cœur. Le liquide tomba dans la porcelaine avec un son cristallin. Pas de vapeur excessive. Pas de sifflement. Tout était contenu.

— Asseyez-vous, Sarah. La chaise près de la fenêtre est la plus stable.

Le bois était froid, sans la moindre aspérité. Sarah posa ses mains à plat sur la table. Elle nota une petite croûte de sang séché sur sa propre jointure. Cette minuscule blessure paraissait monstrueuse ici. En face d'elle, un calendrier restait figé sur un mois de mai dont les jours n'étaient pas barrés. Une stase temporelle.

La femme déposa les tasses. Elle ne demanda ni sucre ni lait. Elle savait. Sarah fixa le liquide sombre. Une feuille de thé flottait, tournoyant lentement. Un débris organique perdu dans un univers minéral. Une boule se forma dans sa gorge.

— Vous tremblez encore, observa la femme. C'est le reste du monde qui quitte votre

ystème. Une détoxification.

Elle s'assit, le buste parfaitement droit. Son regard était d'une clarté effrayante. Pas de mouvements saccadés. Pas de curiosité. Elle surveillait Sarah comme un nourrisson en couveuse. Sarah but. La chaleur se diffusa, ramollissant ses défenses. Le thé avait un goût de fleurs fanées et de sucre, une douceur qui anesthésiait la pensée. Dehors, un flocon s'écrasa contre la vitre triple vitrage. Il fondit en une seconde. Une larme d'eau sur le PVC.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de photos dans les cadres ? demanda soudain Sarah. Sa voix brisa la chape de silence.

La femme ne cilla pas. Elle inclina la tête.

— Les images sont des limites. Elles enferment les êtres dans ce qu'ils ont été. Ici, nous préférons la présence pure. Sans le fardeau de la dégradation.

Elle prit un morceau de sucre dans un bol et commença à le faire pivoter sur la nappe. Le crissement régulier résonna jusque dans la boîte crânienne de Sarah. Chaque rotation était une victoire de l'ordre sur l'entropie. Sarah regardait ce geste, hypnotisée. Ses paupières devenaient lourdes. On payait ici la paix par le sacrifice de la réalité.

Le bruit du sucre s'insinua sous sa peau. Sarah fixa les doigts de la femme. Des phalanges d'ivoire. Des ongles courts, sans aucune strie. Une main qui n'avait jamais eu besoin de griffer pour survivre. Sarah sentit une sueur perler à son front. Une alerte. Elle était face à une stabilité si absolue qu'elle en devenait asphyxiante.

— Vous ne mangez pas, Sarah. Le manque est une agression que vous vous infligez. Ici, nous l'avons banni.

Sarah observa son reflet fragmenté par la buée dans la tasse. Ses yeux étaient deux

taches d'incertitude. Tout ici — du vase en grès à la patine de la commode — servait de pare-excitation contre l'angoisse. Une architecture de la consolation où chaque relief avait été poncé. Elle déglutit avec peine. Le goût de crypte fleurie persistait sur sa langue.

— Pourquoi m'avoir attendue ?

La femme posa sa main à plat sur la nappe. Ses yeux se fixèrent sur ceux de Sarah. Ce n'était pas l'accueil d'un hôte, mais l'annexion d'un miroir.

— On n'attend pas ce qui a toujours fait partie de l'organisme, répondit-elle. On surveille le temps qu'il faut à la cellule pour reprendre sa place. Vous n'êtes pas une invitée, Sarah. Vous êtes un symptôme qui guérit.

Un autre flocon mourut sur la vitre. La chaleur de la pièce devenait une masse physique. Un poids sur ses épaules. Sarah lutta pour ne pas fermer les yeux. Si elle cédait, elle acceptait la symbiose. Le village n'était pas une prison de pierre, mais une prothèse géante pour des intérieurs effondrés. Ses doigts se détendirent malgré elle. L'horreur n'était pas dans la menace, mais dans cette anesthésie progressive.

Elle regarda encore les cadres vides. Ce n'étaient pas des absences, mais des fenêtres sur un présent perpétuel. La femme reprit son cube de sucre. Le crissement recommença, dictant désormais le rythme de la respiration de Sarah. Chaque frottement était une suture. Chaque silence, un bandage. Elle était au cœur de la matrice.

— Vous sentez ce calme ? murmura la femme. C'est le poids de l'absence de conflit.

Sarah fixa la théière. Une colonne de vapeur s'en échappait sans se dissiper, comme si l'air ne pouvait plus rien absorber de nouveau. Sa propre main lui parut étrangère. Elle devait ordonner à ses poumons de se gonfler contre cette inertie ambiante qui voulait lisser ses battements cardiaques jusqu'à l'horizontale.

Un tintement cristallin résonna quand la femme reposa sa pince. Le son fut immédiatement étouffé par les tapis. Sarah ressentit une pulsation dans ses tempes. Elle chercha un défaut, une écaillure, une tache. Rien. Tout était maintenu dans une pureté de deuil figé. Elle se surprit à ajuster sa posture pour s'aligner sur la symétrie de la pièce. Un réflexe pour ne plus être vue. La femme tendit la main, s'arrêtant à quelques millimètres de son poignet. Une chaleur de couveuse.

— Le monde extérieur est une hémorragie, Sarah. Ici, nous avons fait le garrot. Nous ne sommes pas morts, nous sommes... préservés.

Sarah baissa les yeux vers le poignet de la femme. Sous la peau diaphane, les veines dessinaient une carte bleue. Un réseau immobile. Si elle touchait cette peau, ses doigts s'y enfonceraient comme dans de la cire. La nausée monta. Un vertige de l'identité qui s'effiloche. Elle était le membre fantôme qu'on tentait de recoudre.

Elle se concentra sur le sédiment de thé au fond de sa tasse. Une tache minuscule. Elle y posa son index. Elle appuya. Elle chercha la rugosité, la douleur sous l'ongle. Le petit grain craqua. Une micro-fracture. C'était une preuve physique : le dehors existait. L'écorce des arbres, le froid qui mord.

— Vous cherchez la faille, Sarah, dit l'hôte. Mais regardez vos mains. Elles tremblent de souvenir. Ici, l'effort est une carence comblée.

Sarah se leva. Elle perçut chaque étape de son mouvement : la pression des paumes, le transfert du poids, le craquement d'une vertèbre. L'hôte ne bougea pas, mais ses pupilles se dilatèrent. Une vigilance de sentinelle. Sarah fit un pas vers le vestibule. Ses talons s'enfonçaient dans la moquette qui absorbait l'idée même de la marche. Elle posa la main sur la poignée. Le métal était tiède. Une température neutre.

— Si vous franchissez ce seuil, Sarah, vous redeviendrez un fragment isolé. Soumis à

l'entropie.

Sarah ne se retourna pas. Elle appuya sur le levier. Le mécanisme s'effaça sans bruit. L'air du dehors s'engouffra. Brutal. Odeur de terre gelée et d'ozone. Un spasme de réanimation. Elle fit un pas sur le perron. Le village s'étalait sous une lune sans cratères. Les réverbères diffusaient une lumière qui ne projetait aucune ombre.

Elle atteignit la limite du jardin. D'un côté, le bitume parfait. De l'autre, la boue craquelée. Elle était au point de rupture. Derrière elle, les maisons ressemblaient à des moniteurs surveillant un coma. Devant, l'obscurité était dangereuse, mais profonde. Elle serra son manteau. La nausée fuyait, remplacée par une angoisse tranchante : celle d'être vivante.

Un bruit de pas. Un enfant en pyjama blanc s'arrêta sous un réverbère. Il ne jouait pas. Il attendait, immobile. Une icône de porcelaine. Dans son regard vide, Sarah vit son propre futur si elle restait. Une vie sans événement. Une psychose blanche.

Elle inspira l'air glacé. Une brûlure délicieuse. La première neige commença à tomber. Des flocons lourds, irréguliers, non programmés. Ils fondirent sur sa joue comme des larmes. Elle fit le pas suivant. Celui qui rompait la symétrie. Derrière elle, une sirène commença à mugir, signalant au village qu'une cellule venait de se détacher du tissu.

# Chapitre 25

## L'Absorption Finale

La sirène s'éleva, non comme un cri, mais comme un bourdonnement laryngé. C'était une onde de basse fréquence qui sourdait du béton poli des trottoirs. Sarah sentit la vibration ramper le long de ses malléoles, coloniser ses tibias, puis se loger dans le creux de son bassin avec une insistance presque maternelle. Le signal ne convoquait pas la fuite. Il imposait une inertie régulée.

À quelques mètres, Monsieur Berger arrêta net le mouvement de son sécateur. Les lames restèrent entrouvertes sur une feuille de trène à moitié sectionnée. Il ne broncha pas. Son regard se fixa sur un point invisible à l'horizon, adoptant cette vacuité vitrifiée qui saisissait désormais la population. L'air changea de texture. Il s'épaissit, acquérant la consistance gélatineuse d'un liquide conservateur. Sarah inhala cette substance qui goûtait l'ozone et le linge propre.

Elle ne lutta pas. Elle accepta la lourdeur comme une couverture lestée. Son épaule gauche, celle qui lui avait toujours semblé amputée d'une part d'elle-même, irradiait une chaleur pulsatile. C'était le retour du reliquat d'identité, cette sensation de complétude douloureuse qui cherchait sa place dans l'emboîture du corps social. Elle observa sa main posée sur le dossier du banc en fer forgé. Le métal était trop uniforme, dépourvu de la moindre écaille de rouille. Un objet parfait. Ses doigts ne tremblaient plus. Elle percevait le silence comme une pathologie respiratoire de la ville : un poumon collectif qui retenait son souffle pour ne pas briser la membrane du déni.

Le clivage s'opérait. Une partie de son esprit observait encore la rigidité des passants transformés en statues de sel. L'autre commençait à s'incorporer à la structure. Elle

n'était plus une étrangère. Elle devenait une fonction du décor, une cellule de cet utérus artificiel où le temps s'annulait par la surveillance mutuelle.

À sa droite, une jeune femme s'était figée en pleine marche, un pied suspendu au-dessus du sol. Son équilibre paraissait absolu. Sur la joue de la passante, Sarah remarqua une trace minuscule de confiture séchée, une tache sombre et organique qui jurait avec la perfection de son teint de porcelaine. Ce détail humain, dérisoire, semblait être le dernier vestige d'un monde désordonné. Sarah ressentit une pression au niveau du sternum. Ce n'était pas de l'oppression, mais une consolidation. Ses organes se réorganisaient pour occuper enfin tout l'espace disponible.

Ses paupières devinrent pesantes. Ce n'était pas de la fatigue, mais une reddition. Elle devait fermer les yeux pour ne plus voir le monde extérieur — ce monde sale, bruyant et mortel. Le bourdonnement de la sirène modulait désormais sa propre fréquence cardiaque. Le rythme était lent. Régulier. Sa mâchoire se desserra, libérant une tension portée depuis l'enfance. Sa tête s'inclina vers l'arrière, exposant sa gorge à la lumière crue et aseptisée du soleil de midi. Le village l'absorbait par une invitation irrésistible à la symbiose. Une crypte de chaux où rien ne changerait jamais.

L'air qu'elle ne rejetait plus se cristallisait dans ses poumons. Elle n'avait plus besoin de l'oxygène des autres, cet oxygène chargé des miasmes de l'angoisse. Sous ses paupières closes, des phosphènes dansaient, dessinant des motifs circulaires. Des mandalas de neurones qui acceptaient la nouvelle cartographie de son esprit. Le moignon psychique ne lançait plus de décharges. Il s'était emboîté avec un clic sourd dans l'appareil collectif. Elle n'était plus un sujet. Elle était une coordonnée.

Ses talons s'ancraient dans le bitume. La gravité mutait. Elle devenait une force d'attraction horizontale qui l'aspirait vers le centre névralgique du village, vers ce bunker utérin où chaque larme passée était métabolisée en une perle de calcaire. Un muscle, au coin de sa lèvre, tressaillit une dernière fois. Une micro-révolte. Puis, il se soumit à la rigidité ambiante.

Le grain de la lumière vira au sépia stérile. Sarah sentit le poids de ses cils ; chaque poil devenait une barre de fer minuscule. Elle ne luttait plus contre l'inertie. Le temps se dilatait jusqu'à devenir une nappe d'eau stagnante. Elle percevait maintenant le battement de cœur de l'homme au costume gris, puis celui de la femme à la fenêtre, tous synchronisés par la vibration du sol. C'était la pulsation du refuge.

Un craquement imperceptible résonna à la base de son crâne. Une vertèbre se calait enfin. Une pièce de puzzle trouvant son encoche après des décennies d'errance. Sarah ne cligna pas des yeux lorsqu'une mouche se posa sur sa pommette. L'insecte explorait sa peau avec une indifférence minérale. Elle ne ressentait aucune démangeaison. L'insecte faisait partie du décor.

Le silence se fit plus dense. Une présence solide. Sarah percevait la topographie du bunker sous ses pieds comme une extension de son propre système nerveux. Les couloirs de béton et les réservoirs d'eau traitée formaient une anatomie de substitution, plus fiable que ses organes périssables. La morsure du deuil n'était plus qu'une abstraction lointaine. Un concept qu'elle ne parvenait plus à relier à sa propre histoire.

La sirène s'interrompit brusquement. Ce vide acoustique était plus sonore que le cri lui-même. Dans ce néant, le claquement d'un loquet résonna comme une décharge. Sarah ne tressaillit pas. Elle attendait le signal final. L'homme à l'arrosoir, au bout de la rue, leva son instrument vide vers le ciel sec. Un geste d'offrande à l'absence.

Sarah sentit ses muscles se préparer à une action identique. Une répétition dont elle ne questionnait plus le sens. La porte du bunker commença à pivoter sur son axe de béton avec un souffle de décompression. C'était l'entrée vers la régression totale. Sans ouvrir les yeux, elle sut que ses pieds s'étaient mis en marche. Non par choix, mais par nécessité défensive. Elle glissait vers l'obscurité fraîche de la crypte. Là-bas, la réalité ne pourrait plus l'atteindre. Elle était devenue la ligne. Elle était devenue la

pierre.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Protocole de l'Innocence"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)